



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

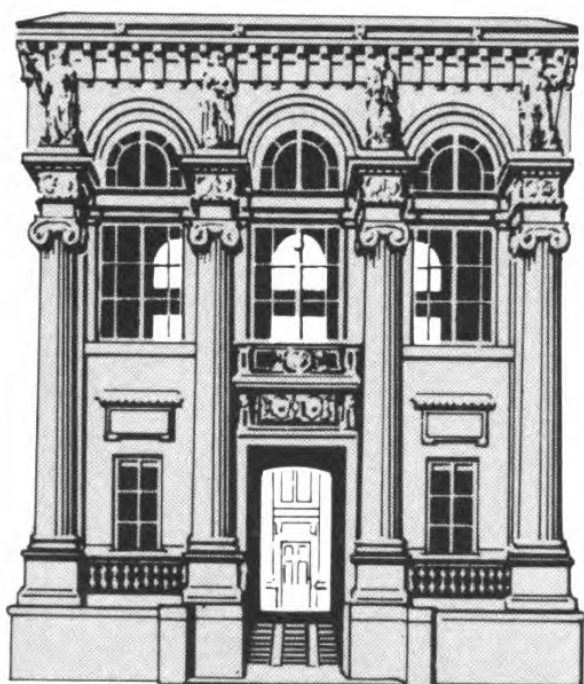
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

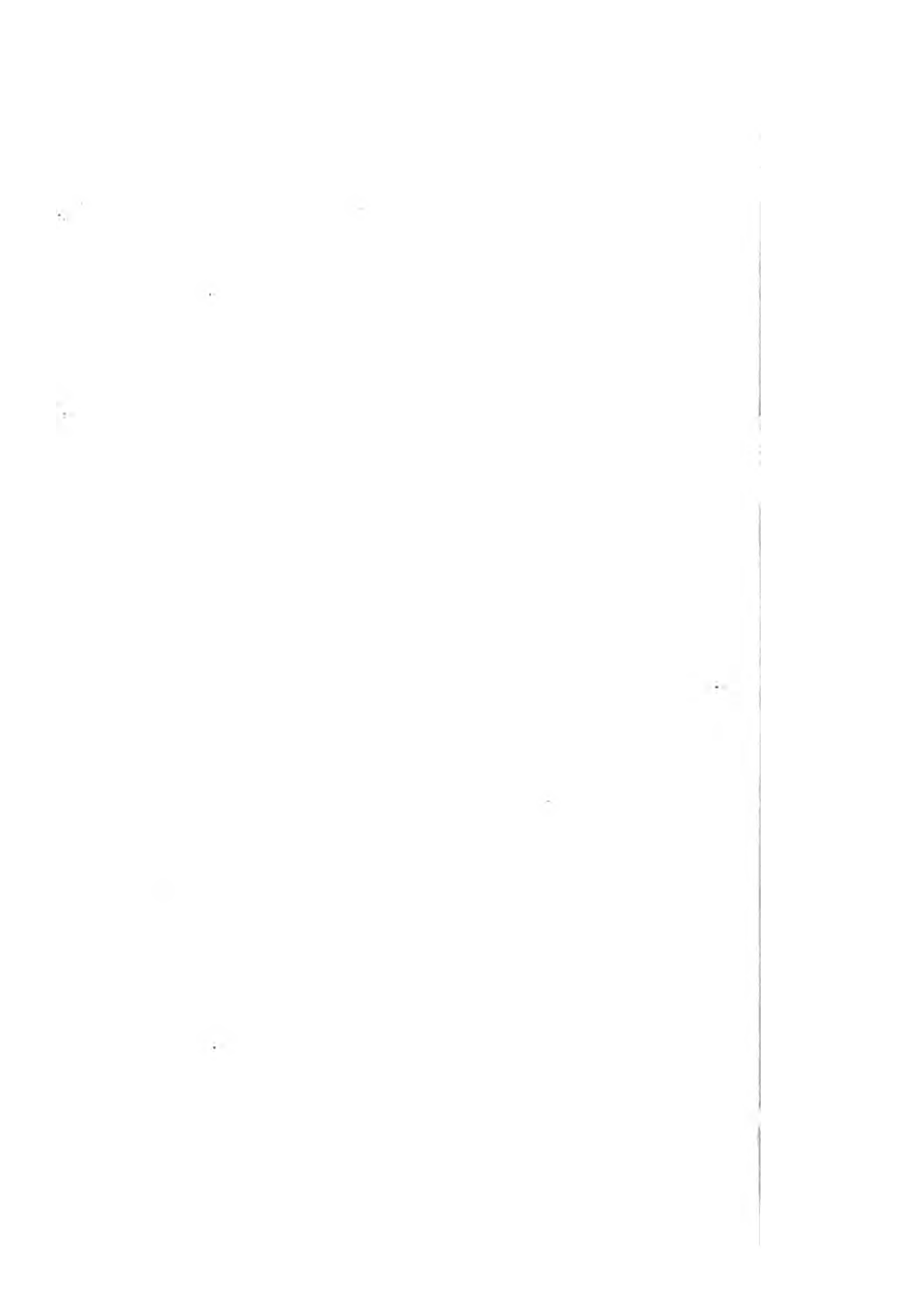


ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 2076

VOLTAIRE FOUNDATION FUND





10
11

12

ŒUVRES MÊLÉES

DE

MR. LE CARDINAL

DE BERNIS,

EN PROSE ET EN VERS.



Edition nouvelle, augmentée et corrigée.

A AMSTERDAM

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXI.



MACINTOSH

AT THE PRESS DE LA COMPAGNIE

M. DCC. LXXI



DISCOVRS SVR LA POËSIE.



BREBEUF, en embellissant l'idée de Lucain sur l'écriture, a donné, sans y penser, une définition bien juste de la Poësie.

*Pbœniceꝝ primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

1) C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux.
Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Ce dernier trait si heureux & si expressif auroit encore plus de force & de finesse, s'il étoit appliqué à l'art des vers. On a éclairci, on a fixé tous les principes de la Poësie, en disant

1) Il n'est peut-être pas aisé de citer quatre vers François où l'on ne puisse reprendre quelque défaut, ou désirer quelque beauté. Les vers de Brebeuf sur l'écriture sont fort estimés; cependant le troisième de ces vers est très-foible, & les règles exactes de la Langue ne sont point observées dans le quatrième. Il faudroit dire *de donner de la couleur, &c.* & non pas *donner.*

d'elle, qu'elle est l'art de donner du corps & de la couleur à la pensée, de l'action & de l'ame aux êtres inanimés.

Il suffit de penser pour être homme d'esprit; mais il faut imaginer pour être Poëte. Horace, si grand peintre dans ses Odes ne se croit pas lui-même poëte dans ses Satyres & dans ses Epitres: il ne reconnoît de regles essentielles à la poësie, que les seuls principes de la peinture: *Ut pictura Poësis.*

Les ouvrages d'Homere, d'Hesiodé & de Virgile, sont des galeries de tableaux, ouvertes à tous les amateurs des beaux Arts: aussi le célèbre Bouchardon, qui dans la partie du dessein peut justement être appelé le Raphaël de la France, a dit, en parlant d'Homere: *C'est le Poëte des peintres.* On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet quel tableau de Michel Ange a plus d'expression & de force que le combat de Cacus & d'Alcide dans le huitième Livre de l'Eneide? Par quels traits de feu ce terrible combat n'est-il pas termine!

*Hic Cacum in tenebris incendia vana vomentem
Corripit in nodum complexus, & angit inhærens
Elifos oculos, & ficcum sanguine guttur.*

Et quelques vers après.

*- - - - - Pedibusque informe cadaver
Protrahitur, Nequeunt expleri corda tuendo*

**Terribiles oculos, vultum, villosaque fetis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.**

On trouve, à chaque page, dans Homere & dans Virgile, des tableaux de la dernière force ou de la plus grande vérité. C'est sans doute cette abondance d'images tirées du sein de la nature, qui a assuré de siècle en siècle à ces deux célèbres Auteurs le titre de grands poëtes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'esprit, on auroit eu peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention est l'attribut le plus essentiel, & le signe le plus infailible du génie. En fait d'arts, qui n'invente pas ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'est pas toujours poëte. Il ne le devient qu'en donnant à ses expressions cette couleur vraie & animée, qui distingue le style poëtique de tous les autres styles. Convenons donc que l'art de peindre est le vrai talent des poëtes, & que l'esprit, malgré toutes ses ressources, ne pourra jamais ni imiter le talent, ni le remplacer. Lucain avec de grandes beautés a confirmé cette maxime par son exemple; & le Traducteur de l'Iliade, si estimable d'ailleurs, ne l'a que trop prouvée de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de poësie. Tout poëte qui n'est pas peintre n'est qu'un versificateur. Un grand

tableau a le caractere & le mérite du Poëme Epique. La Chanfon peut passer pour une espèce de mignature. Je crois qu'en faisant l'histoire des Arts sous le regne de Louis XV. on pourroit comparer le Salon d'Hercule peint par le Moine, avec le célèbre poëme de la Henriade.

La Nature entière est l'objet de la poësie. Il faudroit donc, si les bornes de la vie & celles de l'esprit humain le permettoient, que le vrai poëte eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit, & de tout ce qui est du ressort de la matiere. Les poëtes ignorans sont toujours de foibles copistes : ils peignent d'après des descriptions anciennes, empruntées elles-mêmes les unes des autres, les agitations de la mer qu'ils n'ont souvent pas vues, l'horreur d'un naufrage dont ils n'ont jamais pû être les témoins, des batailles sans aucune connoissance de la guerre ; & pour dire encore plus, ils osent quelquefois parler de gouvernement sans nulle teinture de politique ; de mœurs, de passions, sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que le fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'Aurore, & le badi-nage des Zéphirs. On voit qu'ils ne connoissent la campagne que par les jardins de la ville,

& qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de peintre les différens spectacles des cieux, & les accidens qui varient le tableau de l'Univers. Leurs descriptions sont chargées & confuses: l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature: leurs draperies dérobent les graces sans les orner. Les jeunes poëtes sur-tout donnent rarement aux objets différens le ton de couleur & le degré d'expression qui leur conviennent: ils confondent tous les genres de style, & peignent une danse de Vateau avec le pinccau fier des le Brun & des Pouffin.

L'Auteur des Epîtres qui composent ce Recueil 1), occupé depuis quelques années à perfectionner un Poëme contre les différens principes de l'Irreligion, a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir: heureux si en consacrant les loisirs de la jeunesse à la défense de la vérité, il avoit pû embellir par des images intéressantes les systêmes abstraits de Physique & de Méta-physique qui entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est proposé. Virgile qu'il a étu-

1) Ce Recueil d'Epîtres est le premier hommage public que M. L. de B. . . ait rendu aux Belles Lettres. Il défavoue tous les merceaux de Prose & de Vers qu'on lui a attribués.

dié avec soin, en use ainsi dans son poëme des Georgiques. Les matières les plus féches s'ornent & s'enrichissent dans ses mains: il lie avec un art admirable l'épifode au fujet, enforte que sans jamais abandonner son plan, il le varie, & empêche que l'imagination ne se croi captive dans les bornes où il la retient. On ne fera peut-être pas fâché de juger si le disciple a profité des lecons du maitre. 1) Le Système de Spinoza, si monstrueux dans ses principes, si horrible dans ses conséquences, sembloit prêter bien peu à la Poësie Françoisse, brouillée de tout tems avec la Philosophie & sur-tout avec la Métaphysique. L'Auteur du poëme contre l'Irreligion, a osé exposer ce système si abstrait. Le public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le chant où il expose & réfute le Spinosisme.

Enfin je vous revois, bois antique & sauvage,
Lieu sombre, lieu desert, qui dérobez le sage
Au luxe des cités, à la pompe des cours;
Où, quand la Raison parle, elle convainc toujours;
Où l'ame reprenant l'autorité suprême,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même.

1) Dieu est tout, tout est Dieu, selon le système de Spinoza: les hommes, les animaux, les plantes sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe que tout ce qui est, est bien, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral.

Esclave dans Paris, ici je deviens roi :
Cette grotte où je pense, est un Louvre pour moi :
La Sagesse est mon guide, & l'Univers mon Livre :
J'apprens à réfléchir pour commencer à vivre.
C'est ici que la sage & profonde Raison
De mon esprit captif étendit la prison,
Quand armé du flambeau de la Philosophie,
Je demasquai l'erreur que l'orgueil déifie :
Que toléra long-tems le Batave séduit,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude,
Muse, rappelez-moi le mémorable jour,
Où la Vérité même éclairant ce séjour,
Du Dieu de Spinoza m'offrit la vive image :
Elle étoit sans bandeau, peignons-la sans nuage.:

Loin du faste imposant & toujours onéreux,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux.
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du hardi Spinoza je creusois le système :
Et de son athéisme éclairant les détours,
A Dieu qu'il outragea j'adressois ce discours :
Descends, grand Dieu, descends dans ma retraite
obscur.

Pénètre mon esprit de cette clarté pure,
Dont les sages témoins de ta félicité,
Partagent avec toi l'heureuse immensité.
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse,
Enflâme mon esprit, & muris ma sagesse,
Viens à moi, je t'implore... Un feu pâle & soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein :
Je crus être témoin de la chute du monde.
Les Astres égarés dans une nuit profonde,
Et par leurs tourbillons vainement suspendus,

Roulèrent dans les airs ensamble confondus.
 Tout parut s'abîmer : moi seul calme & tranquille,
 Je vis l'affreux cahos entourer mon asyle.
 Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité.
 Plongé dans le silence & dans l'obscurité,
 Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
 Je vis sortir alors des débris de la terre
 Un énorme Géant. Que dis-je ! un monde entier,
 Un colosse infini, mais pourtant régulier.
 Sa tête est à mes yeux une montagne horrible :
 Ses cheveux des forets, son œil sombre & terrible.
 Une fournaise ardente, un abysme enflâmé :
 Je crois voir l'Univers en un corps transformé.
 Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fon-
 taines,
 Le profond océan écume dans ses veines :
 La robe qui le couvre est le voile des airs :
 Sa tête touche aux cieus & ses pieds aux enfers.
 Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare ;
 Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
 Plus tremblant que soumis, plus surpris qu'agité,
 Je cherche en lui les traits de la Divinité,
 Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
 Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
 „Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
 „Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est
 „Dieu.
 „Spinosa le premier connut mon existence :
 „Je suis l'être complet, & l'unique substance :
 „La matière & l'esprit en sont les attributs :
 „Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus.
 „Principe universel, je comprends tous les êtres :
 „Je suis le Souverain de tous les autres maîtres :
 „Les membres différens de ce vaste Univers

„Ne composent qu'un tout, dont les modes divers
„Dans les airs, dans les cieux, sur la terre & sur
„l'onde,
„Embellissent entre eux le théâtre du monde ;
„Et c'est l'accord heureux des êtres réunis,
„Qui comble mes trésors & les rend infinis.
„Cesse donc de borner ma puissance divine ;
„Je suis tout : tout en moi puise son origine :
„Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
„Et selon leur structure anime leurs ressorts ;
„Mais la sagacité ne s'échappe & n'émane
„Qu'a travers le bandeau que m'oppose l'organe,
„Si le voile est épais, l'esprit éclate moins :
„S'il est plus délié, libre alors de tous soins,
„Il brise le tissu de ses liens rebelles,
„Et jusques dans le ciel lance ses étincelles.
„De cet être ignoré, de cet être puissant,
„Admire, & reconnois le portrait agissant.
„Mon corps est le monceau de toute la matière :
„L'union des esprits forme mon ame entiere.
Il dit : mais de cent coups à la fois foudroyé,
Oomme un foible cristal le colosse est broyé :
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
Je vois, ô Vérité, &c.

La poësie, comme on vient de l'expliquer, est donc l'art de peindre la nature, en donnant à l'esprit la couleur des corps, & aux corps le feu & la vivacité de l'esprit. Faut-il s'étonner qu'elle ait conservé dans les siècles même les plus barbares un empire constant sur tous les hommes ! Elle réunit les graces

& les avantages des deux arts les plus aimables, la peinture & la musique. Elle imite le charme de la peinture par les images, & les accords de la musique par l'harmonie. Or le goût des tableaux & du chant est aussi naturel à l'homme que la faculté de voir & d'entendre. Il est presque impossible qu'avec des yeux & des oreilles on ne se prête tour-a-tour au plaisir de voir un objet bien imité, & au charme d'entendre des sons harmonieux. Il est donc permis de conclure que l'esprit agité par les douces impressions de la vue & de l'ouïe a dû nécessairement inventer l'art de la poésie, qui est elle-même une espèce de peinture & de musique. De-là ce goût universel des hommes pour les vers, le chant & les tableaux.

Si les Philosophes, dont l'esprit est souvent plus sérieux que délicat, plus juste qu'étendu, avoient pénétré dans les causes de la poésie, de la peinture & de la musique; loin de proscrire ou de dédaigner des arts si estimables, ils les regarderoient comme les effets nécessaires du rapport établi entre l'ame & les sens, & comme de plaisirs délicieux que l'Auteur de la Nature nous a ménagés. Un profond géomètre traite les vers de bagatelle: cependant il y a à parier que le grand

Newton ne vivra pas aussi longtems que le vieux Homere. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumiere qui éclaire la route obscure des sciences; mais ils ont presque tous ce fonds de sentiment qui suffit pour aimer & pour exercer jusqu'à un certain point les arts purement aimables.

Si ceux qui confondant toujours la cause de la poësie avec celle des poëtes, la regardent comme une occupation dangereuse, pouvoient penser que l'art, indifférent par lui-même, se prête aux vices comme aux vertus de l'artiste; que la nature du talent poétique ne détermine pas les hommes à être vicieux; que la prose auroit trop d'avantage sur les vers, si elle avoit le pouvoir de réformer un mauvais naturel ou de réprimer des passions effrenées; si, dis-je, ils se donnoient le tems de réfléchir avant que de juger, ils se garderoient bien de décrier un art innocent, exercé dès sa naissance dans les temples & aux pieds des autels, consacré par la lyre de David, par la plume de Job, par la voix des plus grands prophètes; d'un art enfin qui a fait d'âge en âge les délices de l'esprit humain & l'éloge des Princes qui l'ont protégé. Les vertus deviendroient inutiles pour la po-

stérité, si les talents n'en éternisoient le souvenir dans la mémoire des hommes.

Ainsi, pour maintenir l'ordre de la société & hâter les progrès de l'esprit, il faudroit tellement assujettir chaque citoyen aux obligations de son état, que les talents ne nuisissent jamais aux devoirs, & que les vertus pussent toujours subsister avec les connoissances. Il faudroit se souvenir que les arts les plus frivoles en apparence, sont enchaînés par un lien très-fort, mais presque imperceptible aux arts qu'on croit les plus nécessaires. Malheur à celui qui oseroit rompre cette chaîne, & qui en retranchant les abus, pourroit cesser d'encourager les succès. Il est aisé de démontrer que les sciences les plus respectables & les plus utiles seroient bien-tôt abandonnées, si le goût étoit détruit. Ignore-t-on que le goût, en adoucissant la férocité des mœurs, en polissant le style barbare des livres, en ranimant l'ardeur de l'étude, en ramenant l'esprit dans le chemin de la vérité, a étendu par gradation le cercle de nos connoissances? Mais comment ce goût restaurateur des sciences les plus sublimes auroit-il surmonté l'ignorance & la barbarie, sans le secours des arts aimables, tels que la poésie, la peinture & la

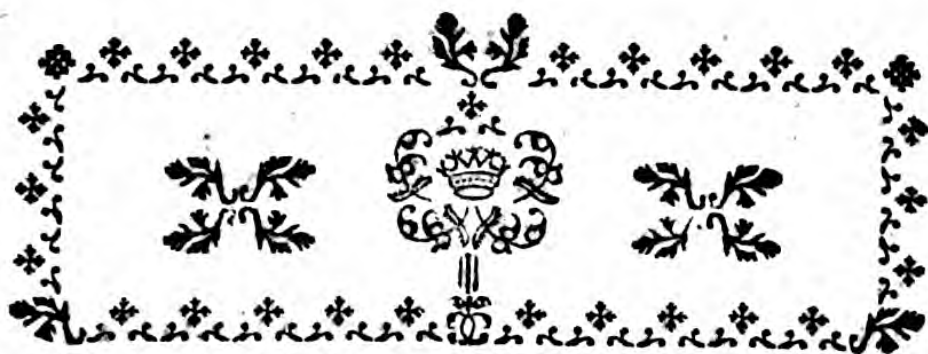
musique 1)? Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les hautes sciences, en étendant leur empire retrecissent celui des beaux arts, & étouffent insensiblement ce même goût qui les avoit rappellées de leur exil, & qui les feroit renaître encore, si les hommes qui se lassent bien-tôt d'être savans, retomboient dans leur première barbarie? Quel enchaînement admirable entre les arts utiles & agréables! Eh combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites!

Il ne reste plus qu'un mot à dire des Epîtres qu'on donne au Public. L'occasion les a fait naître, la vérité les a dictées, la vertu s'y montre sans hypocrisie, & la critique sans aucune teinture de fatyre. On a tâché

1) La Poësie est si naturelle aux hommes, que les poëtes ont été les premiers écrivains de toutes les nations. Le premier ouvrage de Moyse est sans doute le beau cantique qu'il fit après le passage de la mer rouge. Homere & Hésiode ont précédé tous les historiens & tous les philosophes de la Grece.

d'y éviter tous les défauts qui font craindre les vers. Il falloit y répandre les graces qui les font aimer: mais le talent seul qu'on ne peut pas se donner, pouvoit les y faire naître. L'Auteur de ce foible essai invite les maîtres de l'art à l'honorer de leurs critiques: il promet d'en profiter, & de ne jamais y répondre.





ÉPITRE SUR LE GOÛT.

ÉPITRE I.
A M. LE DUC
DE NIVERNON.



AGES sans loix, brillants sans im-
posture,

Coulez, mes vers, enfans de la nature:
N'affectez rien; que la main du hazard

Amène tout, jusqu'aux regles de l'art.
Le naturel est le sceau du génie,
L'appui du goût, l'ame de l'harmonie.
Sacrifiez à la simplicité
Le faux éclat d'un stile *brillanté*,
Rayon subit, étincelle imprevûe,
Qui frappe, étonne, & jamais ne remue.
N'imitiez pas ce jargon languissant,
Ces vains essais d'un Poète impuissant,

Qui, destructeur des jardins de Cythere,
 Ne peut sans rose habiller sa Glycere.
 Fuyez encore les tours trop délicats,
 Des *Concetti* l'inutile fracas,
 Tous les faux jours des *tournures* nouvelles,
 D'un fade auteur pénibles bagatelles.
 En aiguillant, en limant de trop près,
 L'art affoiblit la pointe de ses traits.
 Trop de recherche avilit la peinture,
 Et d'un tableau fait une signature.

Lorsqu'Arachné, sur des métiers divers,
 L'aigui le en main, coloroit l'univers,
 Que de l'olimpe elle étendoit le voile,
 Ou captivoit l'océan sur la toile;
 Le goût du vrai, mariant ses couleurs,
 Leur ménageoit le teint même des fleurs,
 Ce velouté, cette aimable jeunesse
 Dont la fraîcheur fait toute la richesse.
 Il leur donnoit ce ton de vérité,
 Original s'il est bien imité:
 Cet ordre prompt, ou lent dans les nuances,
 Qui semble unir, & lier les distances,
 Associer le soleil à la nuit,
 Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
 Par le succès Arachne pervertie,
 Avec le goût perdit la modestie,
 Et défiant la rivale de Mars,
 Lui disputa l'empire des beaux arts.
 Mais son orgueil annonçoit sa foiblesse;
 Un seul regard lancé par la sagesse,
 Anéantit l'ouvrage & le talent:
 Arachné change, & son corps chancelant
 Devient bientôt un insecte inutile,
 D'un vain réseau réparateur futile.

Que de trésors par Arachné perdus !
 L'art seul lui reste, ou plutôt son abus.
 De ses filets la trame déliée,
 A nos lambris adroitement lié,
 Offre un travail moins heureux que fini :
 A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il est encor des talents dans la France,
 Qui des neufs Sœurs nourrissent l'espérance.
 Mais je croirois qu'au frivole inclinés
 De la nature ils se sont détournés.
 Se pourroit-il, François, que notre verve
 Eût réveillé le courroux de Minerve ;
 Qu'on eût fondu l'or du siècle passé,
 Pour y mêler un clinquant effacé ?
 Le naturel s'est usé sous la lime ;
 La symmétrie a banni le sublime,
 Et la clarté, ce flambeau du discours,
 Pâlit, s'éteint, & fait place aux faux jours.

Trop de finesse affadit la saillie
 De la piquante & sincère Thalie ¹⁾ :
 Dans un travail inutile à nos mœurs,
 Plus d'un Newton sépare leurs couleurs ;
 Le Prisme en main marque leurs différences,
 Et nous égare en leurs foibles nuances
 L'art trop heureux d'instruire & d'amuser.
 Est devenu l'art de subtiliser ;
 L'art de donner, au gré de l'imposture,
 Tout à l'esprit, & rien à la nature.
 On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
 Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomene ²⁾ en larmes,
 Le cœur rempli de tragiques allarmes,

1) *La Comédie.* 2) *La Tragédie.*

Et des transports d'un amour inhumain,
 S'abaisse, & vienne, un creuset à la main,
 Analyser les transports de sa flamme,
 Armer ses vers du sel de l'épigramme,
 De sa douleur combiner les regrets,
 Peindre toujours, n'intéresser jamais,
 A l'antithèse enchaîner la maxime,
 Et tendre plus au succès qu'à l'estime?

Plût au neufs Sœurs qu'un Amphion nouveau
 Avec Lully conciliât Rameau :
 Que, bannissant l'envie & la satire,
 On accordât les accens de leur lyre.
 Le Dieu de Guide de le Dieu des concerts
 Ont inspiré ces deux chantres divers :
 L'un du bon goût protecteur & modèle,
 Est de nos cœurs l'interprète fidele ;
 L'autre échauffé par le concert des corps
 Rend avec feu leurs physiques accords.
 Que de l'amour l'un chante les ravages,
 L'autre les mers, la foudre, & les orages,

J'aurois voulu que le Dieu des Romans²⁾
 Eût épuré la langue des amans ;
 Que le remord persécuteur du vice,
 Fût son remède, autant que son supplice.
 L'Amour si fourbe est pourtant ingénu :
 Libre, immodeste, il rougit d'être nu.
 D'un ton naïf peignez son imposture :
 Que la pudeur préside à la peinture :
 C'est un enfant, mais un enfant armé,

1) *La Musique.* 2) *Les Romans.*

Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.
Cruel, perfide, il sourit quand il blesse :
Changez de ton, s'il change de foiblesse.

J'aurois aimé que, féconde en ses tours ¹⁾
Pleine d'un feu qui s'anime toujours,
Notre Eloquence eût eu plus d'harmonie,
Moins de recherche, & plus de vrai génie ;
Que noble & forte, elle eût marqué les traits,
Du Titien imité les portraits,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule, & le jeune Céphale :
Terrible & fier, l'un porte dans ses mains.
Et le repos, & l'effroi des humains.
Un sourcil noir ombrage sa paupière :
Son œil enfante & répand la lumière ;
Et son front large, inquiet, & troublé,
Soutient des Dieux le palais ébranlé.
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'Olimpe se dore :
Il abandonne aux Zéphirs, à leurs jeux,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
Au point du jour, ses tresses dénouées,
Dans les forêts flottent abandonnées :
Sans artifice, aimable, intéressant,
Il communique un transport qu'il ressent.

Enfans des arts, entre ces deux images
Décidez vous : distinguez vos ouvrages
Ou par les traits, ou par le coloris :
Le naturel assurera leur prix.
Mais en fuyant la vaine dépendance

1) *L'Eloquence.*

De l'art stérile, évitez l'abondance :
 Qu'un voile simple entoure vos appas :
 Embelissez, ornez, ne chargez pas.
 Pères féconds, sacrifiez sans peine
 Tous les enfans qu'une facile veine
 Produit sans choix, enfante sans dessein ;
 Ou laissez-les murir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature,
 Il faut du luxe abjurer l'imposture ;
 Débarrasser vos sens appésantis
 Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
 Au fond des cœurs le sentiment sommeille,
 Le bruit des arts l'excite & le réveille :
 Mais à leur pompe attentif par effort,
 Il en gémit, succombe, & se rendort.
 Comment ranger sous de justes idées,
 Des passions qu'on ne voit que fardées ?
 Comment goûter & peindre les plaisirs ?
 On ne connoît que l'excès des desirs :
 En les outrant, on cherche à les éteindre :
 Il faut sentir, pour sçavoir l'art de peindre,
 Et de nos cœurs étendre dans autrui
 Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature, enfans moins indociles,
 Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :
 Mais, pour remplir notre cœur inconstant,
 Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
 Les biens voisins perdirent leur amorce :
 Plus éloignée, ils eurent plus de force :
 Nos sentimens plus vifs furent moins doux,
 Le Cœur moins tendre, & l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'ame moins vulgaire,
 Cherche de Pan le temple solitaire;
 Qui, revenu des modernes erreurs,
 Connoît le prix des jardins & des fleurs,
 D'un jeune ormeau dont la tête naissante
 Soutient déjà la vigne languissante;
 Qui des oiseaux écoutant les chansons,
 Rime des vers aussi doux que leurs sons;
 Dont les vertus au simple accoutumées,
 Du monde au loin contemplant les fumées;
 Qui libre enfin sous un toit fortuné,
 Voit devant lui l'univers enchaîné.

Toi, qui nourri dans le sein du grand monde,
 Aime les fleurs, le murmure de l'onde,
 Les chants naïfs des bergers ingenus;
 Toi, dont les goûts sont amis des vertus,
 Reçois des vers que ma muse en hommage
 Refuse aux grands, & n'accorde qu'au sage.
 Si de ton sel ils languissent privés,
 Que dans tes mains ils brillent achevés:
 Mes sentimens aussi purs que ton style,
 Rendront du moins l'hommage moins stérile.

× × × × × × × × × × × × × × × ×

EPI TRE II.

A M. LE BARON

DE MONTMORENCI.

Si tes ayeux les Connétables,
 Si les Coucis, les Chatillons,
 Et tant de héros respectables,
 Dont Plutus usurpe les noms,
 Du fond de leurs tombeaux funèbres,

Où la mort les tient enchaînés,
S'offroient vainqueurs de leur ténèbres
Aux yeux des François étonnés:
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers, si simples, & si grands,
De voir dans le siècle où nous sommes
Le luxe confondre les rangs!
De voir tant de flatteurs commodes
Encenser nos folles erreurs,
Et sur l'inconstance des modes
Regler les principes des mœurs!
Aux traits de la plaisanterie
De voir le zèle assujéti,
L'amour sacré de la patrie
En paradoxe converti;
La Religion en problème,
Le sophisme en raisonnement,
L'affreux Pyrronisme en système,
Et la débauche en sentiment!
De voir la beauté dissolue
Proscrire par des ris moqueurs
La flâme tendre & retenue
Qui brûloit jadis dans les cœurs,
Et toujours foible sans tendresse,
Toujours vive sans passion,
Immoler à l'illusion
L'honneur, la gloire & la sagesse
De voir enfin la volupté,
Esclave de l'hypocrisie,
Sacrifier par vanité
Les plaisirs permis de la vie,
Pour servir dans l'obscurité
L'intempérance, la folie,
Et les vices que multiplie

L'espoir de leur impunité!
Quels jours, diroient ces fiers ombres,
Ont suivi nos âges heureux!
Quels voiles! quels nuages sombres
Couvrent le front de nos neveux!
C'est la vertu, non la naissance
Qui rend les héros immortels;
Et leurs monumens qu'on encense
Sont devenus par sa puissance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh pourquoi les noms que vos peres
Ont illustrés dans les combats,
Deviendroient-ils héréditaires,
Si leurs vertus ne le sont pas?
Vos mœurs n'ont plus que la surface
Du vrai, de l'honnête, & du beau.
Votre amour est une grimace,
Votre zèle un piège nouveau.
L'esprit mêlé dans tous vos vices
Leur donne un ton de dignité,
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit sur vos traces
Le phantôme de l'amitié:
La noirceur par la main des Graces
Etouffe en riant la pitié.
Quelle différence d'usages,
Et quels contrastes dans les cœurs!
Le temps avec de nouveaux âges
Amène de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétienne
Joignoit sans art & sans éclat,
La fermeté Stoïcienne
A la franchise du soldat.

Moins fastueux dans nos promesses,
 Moins simulés dans nos refus,
 Nous ignorions l'indigne abus
 De colorer par des souplesses
 Une amitié qu'on ne sent plus;
 De fasciner par des finesse
 Les yeux pénétrants des Burrhus;
 Sous les dehors des Regulus
 De cacher les armes traîtresses,
 Et les noirceurs des Manlius;
 De conserver dans les bassesses
 L'air indépendant des Brutus,
 Et le langage des Lucreces
 Dans le culte impur de Venus.

Le peuple voyoit sans murmure
 Le pouvoir des grands & des loix.
 Assujétie à ses emplois
 Jadis l'opulente roture
 N'osoit aspirer à nos droits.
 L'or n'illustroit pas autrefois;
 Et la Noblesse alors plus pure
 Naïssoit dans le sein des exploits.
 Quels jours oisifs pour les critiques:
 Mars anoblissoit les vainqueurs,
 Point de contrats problématiques:
 Plus clairs, plus vrais, plus authentiques,
 Les titres étoient dans les cœurs.
 Alors nos chars dans la carrière
 Conduits par le faste & le bruit,
 N'écrasoient pas sur la poussière
 Ce peuple avide qui vous suit.
 Mais la fierté mâle & guerrière,
 Le zèle ardent, l'amour des loix,

Du Louvre entr'ouvroient la barrière,
Et nous annonçoient à nos Rois.

Ami, ce portrait véridique,
Si digne de nos bons ayeux,
N'est pas le travail phantastique
D'un cervau foible ou vaporeux :
On n'y fuit point du premier âge
Le roman tant de fois cité,
Ni le pedantesque étalage
De beaux jours de l'antiquité.
C'est un tableau que les Joinvilles
Et les Commines ont tracé,
Qui par le faste de nos villes
Est terni sans être effacé.
Ces âges traités de gotiques,
Etoient les âges des Bayarts :
Siècles de la gloire & de Mars,
Où des vertus moins politiques
Regnoient à la place des Arts.
Les François nourris dans les armes
Invitoient Bellone à leurs jeux :
Les ris s'unissoient aux allarmes :
L'amour devenu belliqueux,
Sous l'acier déroboit ses charmes
Et les trésors de ses cheveux.
Alors la tranquille innocence
Etoit compagne des plaisirs,
Et l'on vouloit que la décence
Fût l'interprète des desirs.
Mais cette vertu fabriquée,
Qu'affichent encor les mortels,
N'est plus qu'une idole tronquée
Qui deshonore les autels.

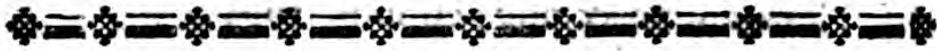
La politesse est une écorce
 Qui couvre un cœur fourbe ou léger :
 Le ton du monde est une amorce
 Qui nous en cache le danger :
 Le savoir, un vain étalage
 De mémoire & de vanité :
 Notre raison un badinage
 Où succombe la vérité.
 Mais comme l'esprit assaisonne,
 Et nos vices, & nos erreurs,
 Avec succès on déraisonne ;
 Avec grace on flétrit les mœurs.
 Oh ! j'aime mieux la *courtoisie*
 De nos antiques Chevaliers,
 Que le fiel mêlé d'ambrosie
 De nos voluptueux guerriers.
 L'encens que brûloient pour leurs *Dames*
 Ces amis de la vérité,
 Faisoit l'éloge de leurs flâmes
 Et du pouvoir de la beauté.
 Mais cette gloire diffamante
 Qu'on cherche dans le changement,
 Est à la honte de l'amante,
 Un vice applaudi dans l'amant.

Illustre ami, que de folie,
 Que de néant dans les esprits !
 Tous les excès qu'on multiplie
 Sont prévenus par tes mépris :
 D'un œil philosophique & tranquille
 Tu vois les intrigues des Cours :
 Que ton exemple un jour utile
 En arrête à jamais le cours.
 Une Divinité volage

Nous anime & nous conduit tous :
C'est elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts ;
Ainsi pour peindre l'origine
De nos caprices renaissans ,
Regarde une troupe enfantine ,
Qui par des tuyaux différens ,
Dans l'onde où le Savon domine ,
Forme des globes transparents.
Un souffle à ces boules légères
Porte l'éclat brillant des fleurs :
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs.
L'air qui les enfle, & les colore
En voltigeant sous nos lambris ,
Leur donne, ou la fraîcheur de Flore ,
Ou le teint ambré de l'Aurore ,
Ou le verd inconstant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole ,
Qu'un souffle léger a produit ,
Dans l'instant qu'il brille & qu'il vole ,
Par un souffle s'évanouit.

François, connoissez votre image ;
Des modes vous êtes l'ouvrage ;
Leur souffle incertain vous conduit.
Vous séduisez : l'on rend hommage
A l'illusion qui vous suit ;
Mais ce triomphe de passage ,
Effet rapide de l'usage ,
Par un autre usage est détruit.





EPITRE III.

CONTRE LE LIBERTINAGE.

A M. LE C. DE ***

VOUS qui sçavez donner les couleurs les plus
sages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images;
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuse erreur dont le monde est
l'empire,

Plus aimable à saisir que facile à décrire,
Rivale de l'amour & sœur de la beauté,
A qui Venus donna le nom de volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites,
Célébroit les douceurs des loix qu'elle a prescrites,
Contente si les cœurs lui portent pour tributs,
Des plaisirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre;
Sa voix devient plus douce, & sa beauté plus
tendre;

Un sceptre de cristal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains.
Quand tout-à-coup les chants des Faunes, des Bac-
chantes

Annoncent à grand bruit le Dieu des Coribantes;
Bacchus vient sur son char demander en vainqueur,
Et la main de la Nymphé, & son trône & son cœur.
Le Satyre enyvré, la Ménade effrenée,
Sur leurs Syftres aigus célèbrent l'Hymenée

La volupté soupire, & d'un œil languissant
 Invoque envain l'amour, & cède en rougissant.
 A cet Hymen forcé les Sylvains applaudirent,
 Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
 Et le Ciel en courroux maudit le monstre affreux
 Que devoit mettre au jour ce couple malheureux:
 Bientôt l'événement confirma le présage.

Des amours de Bacchus naît le libertinage,
 Monstre dont les progrès rapides & constans
 S'étendent sans effort & résistent au temps;
 Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa
 mere;

Son cœur foible est ouvert aux excès de son pere;
 Fourbe, il prend de l'amour & l'enfance & les
 traits;

La raison se déride en voyant ses attraits:
 La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes,
 Badine avec son arc, se joue avec ses armes,
 Serre, brise les nœuds avec facilité,
 Et prise dans ses fers se croit en liberté.

Tranquille, elle sourit au Dieu qui la caresse:
 Dans ses bras amoureux l'imprudente le presse;
 Quand tout-à-coup saisis d'une douce langueur,
 Ses bras sont accablés sous le poids du vainqueur.
 A ce trouble inconnu la jeunesse allarmée;
 Veut éviter les traits du Dieu qui l'a charmée.

Mais hélas! ses combats se changent en plaisirs,
 Ses craintes en espoir, ses remords en desirs;
 Confuse elle retombe au milieu de ses chaînes;
 Un charme involontaire accompagne ses peines;
 Elle voudroit haïr, elle ne peut qu'aimer;
 Son cœur cherche le calme & se laisse enflamer.
 C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abîme;

Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au
crime :

Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les Cieux.
Insensible aux leçons, aux cris de la sagesse,
La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse;
Alors de faute en faute, & d'erreur en erreur,
En épuisant le crime elle accroît son ardeur :
Du poids de la raison son ame délivrée,
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Loix, sagesse, pudeurs, mœurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus ?
Le tems suit la jeunesse ; il la presse, il l'arrête,
Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête,
Le plaisir est détruit, l'amour n'a plus de traits,
Mais l'habitude reste au défaut des attraits :
Le mépris, le dégoût remplissent sur ses traces,
Le trône qu'occupoient les talens & les graces,
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le sein des amours si longtemps profanés.

Fils chéri de Bacchus, trompeur libertinage,
A ces honteux excès du connois ton ouvrage :
Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers ;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie
Dans ces lieux où la France imite l'Italie ¹⁾.

Lucinde & Cidalis par l'Hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics des mirtes couronnés ;
Lucinde à la douceur ajoute la finesse :

1) *L'Opera.*

Le Parterre charmé contemple sa jeunesse,
 De ses regards errans démêle le motif,
 Et de son innocence arbitre décisif,
 Fixe sans balancer le moment de sa chute;
 Bientôt la toile vole, & l'arrêt s'exécute.
 Un essain de flatteurs perfides, mais charmans,
 Qui sans vouloir aimer portent le nom d'amans,
 Brillent dans les balcons, & volent autour d'elle;
 Dans leurs discours légers la faille éteincelle;
 L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens,
 Sème de mille fleurs leurs brillants entretiens.
 A tous leurs mouvemens Lucinde intéressée,
 Cherche à déterminer son ame embarrassée.
 Art de Semiramis, miracles de Linus,
 Charmes d'Anacréon, prestiges de Venus,
 Plaisir touchant des pleurs, sentimens de la joie,
 Tout ce qui plaît, qui charme, à ses yeux se
 déploie;
 Elle cède, elle perd un reste de fierté,
 Et prépare son cœur à l'infidélité.
 Dans les sombres détours d'une scène éclatante,
 L'époux a prévenu son épouse inconstante,
 Et sa main libérale achete au plus haut prix
 Un repentir suivi de honte, & de mépris.

Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace;
 La nuit se leve envain; un jour nouveau l'efface.
 Bientôt dans un salon par Comus éclairé,
 On vole à ce festin si long-temps désiré,
 Ordonné par le luxe & la délicatesse,
 Apprêté par le goût, loué par la mollesse.
 Là, tous les sens flattés sans être satisfaits,
 S'aiguisent par degrés, ne s'éteignent jamais:
 Au troisième nectar que verse la folie,

L'ame s'épanouît la langue se délie,
 Et l'esprit libre enfin au milieu de ses fers
 Vole avec le champagne, & le suit dans les airs.
 Alors les traits malins de la plaisanterie
 Troublent de la raison la sage rêverie :
 Qu'elle régne, dit-on, quand le soleil nous luit :
 Le flambeau de l'amour est l'astre de la nuit.
 Ainsi tous les excès sous un masque commode
 Se glissent sourdement & se tournent en mode
 Il suffiroit alors pour étendre leurs cours,
 Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours,

Le monde a de son fein exilé la science,
 Mais il sçait par l'usage anoblir l'ignorance ;
 Il prête à nos discours ce vernis animé,
 Ce ton enfin, ce ton plus senti qu'exprimé,
 Cependant sur la foi d'un certain formulaire,
 Il voile nos défauts & donne l'art de plaire :
 De l'esprit, du mérite, arbitre universel,
 Il condamne à la hâte, & juge sans appel.
 Quelques foibles secours puisés dans la lecture,
 Quelques faits recueillis dans une source impure,
 Sont la base & le fonds de ce Juge insensé,
 Paresseux à s'instruire, à corrompre empressé,
 O vous qui satisfaits de vos courtes lumières,
 Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matières,
 Laissez en d'autres mains les fardeaux accablans,
 Et ne surchargez pas vos débiles talens.
 Et vous de qui les soins bornés à la parure,
 Retranchent à l'esprit toute sa nourriture,
 Qui le bras appuyé sur un pompeux carreau,
 Arrangez la nature en tournant le fuseau :
 Croyez que ces Auteurs, dont votre ame est chan-
 mée,

Ont le cœur d'un Titan & les bras d'un Pig-
mée.

Leur exemple entraîna votre esprit libertin,
Connoissez leurs erreurs, & tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux Loix, aux Dieux un légitime hom-
mage.

Ils ont vû que le monde offroit tout son encens
A la beauté du jour, à l'idole des sens;
Qu'à peine quelques grains conservés en silence,
Fumoient obscurément aux pieds de l'inno-
cence;

Et qu'enfin les autels d'Amour & de Plutus
Avoient rendu desert le Temple des vertus.
Ils ont vû Flore errante, Arphise à demi nue
S'engager sans pudeur, rompre sans retenue,
Remplir le monde entier de leurs égaremens,
Et compter en un mot leurs jours par leurs amans.
Ils ont vû triompher ces tyrans des familles,
Ces fameux corrupteurs des meres & des filles,
Qui galants sans décence, amoureux sans desirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes:
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à mépriser les mœurs,
A tolérer le vice, & non le ridicule
A couronner l'excès, à siffler le scrupule,
A ne connoître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchans pour loix, & leurs plaisirs pour
Dieux.

× × ×

EPITRE IV.

SUR L'INDEPENDANCE.

Oui foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance,

Qui vit content de peu, connoît l'indépendance:

Au dessus de la crainte, au dessus de l'espérance,

La règle de son cœur est la loi du devoir.

Juge sans passion, censeur sans amertume,

Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume:

En prodiguant le fiel & l'encens tour à tour,

Il ne fait point servir, & la haine & l'amour.

Des rayons de la foi son ame pénétrée,

Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée:

Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands,

Il pese avec sagesse, & les noms & les rangs:

Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne

De confondre à la fois le titre & la personne:

Et qui veut mériter son culte & ses tributs,

A la place des noms doit offrir des vertus.

Né pour l'obéissance & non pour l'esclavage,

Du Temple au pied du Trône il porte son hom-

mage,

Et lorsque sa raison s'arme contre la Loi,

Il l'enchaîne aux Autels & l'immole à la Foi.

Mais, ne supposez pas qu'un zèle fanatique

Couvre de ses desseins la marche politique:

Speçtateur inconnu dans ce vaste Univers,

Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ouverts:

Il n'est rien dans les Cours qu'il adore, ou qu'il

brave;

Outrager est d'un fou, flatter est d'un esclave.
 Il faut bannir l'audace & non la liberté,
 La balance à la main peser la vérité,
 Ne jamais applaudir aux foiblesses des hommes,
 Ne point trop éclairer le néant où nous sommes,
 Et respectant toujours le Pontife & les Rois;
 Nous taire, mais oser faire parler les Loix.

C'est ainsi que soumis au joug de la prudence,
 Nous soutenons les droits de notre indépendance.
 Ami, lorsque l'hiver entouré de frimats
 Souffle du fond du Nord la glace en nos climats;
 Lorsqu'assis sous un toit où les Muses président,
 Où la vérité parle, où les fronts se dérident;
 Eclairés par l'histoire, amusés par les vers,
 A notre Tribunal nous citons l'Univers.

La Cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
 Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves,
 Qui toujours accablés sous des riens importants,
 Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des
 instans,
 Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertume,
 S'ennuyer par état, & ramper par coutume,
 Tomber servilement aux pieds des favoris,
 Des biens du malheureux mandier les débris,
 Et du vil intérêt ministres & victimes,
 Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes!

Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,
 Qui des fers de la Cour sauve la probité:
 Mais plus heureuse encor la sagesse constante
 D'un mortel tout-puissant, que nul appas ne tente;
 Qui, semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,

Evite le danger sur le bord de l'écueil ;
 Qui dans les flots bruyants d'une Cour importune,
 Aux pieds de la Justice enchaîne la fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté
 Dans les cercles divers de la société :
 Sévère sans aigreur, & fier sans insolence,
 Vif sans emportement, calme sans indolence,
 Exact observateur de l'usage inconstant,
 Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend :
 Pour la seule vertu toujours invariable,
 Il souffre les méchants sans devenir coupable,
 Tel l'astre bienfaisant qui règle les saisons,
 Ecclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

Prêtons-nous sagement aux misères humaines :
 Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes :
 Ami, n'achetons point aux dépens des vertus,
 L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
 Un Dieu sage a pesé dans la même balance
 Les différents états de l'humaine opulence.
 Loin de l'aisance honnête il bannit les remords :
 Il joint la peine aux rangs, & les soins aux trésors,
 Et pour nous conserver une ame non commune,
 Son bras de nos foyers écarte la fortune.
 Evitons les erreurs de l'indocilité,
 Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains, ô vous dont l'esprit tri-
 butaire,
 De qui veut l'affervir esclave volontaire,
 Prêt à tout soutenir comme à tout renverser,
 Attend avec respect un ordre pour penser !
 Vous intriguants obscurs, ambitieux reptiles,
 Affervis dès l'enfance à des dehors utiles,

Qui marchez vers le Trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les Dieux, que pour plaire aux
mortels :

Et vous froids complaisants, dont l'ame mercenaire
Epouse sans remords le vice qui peut plaire ;
Flexibles instruments des passions d'autrui ;
Vivez dans l'esclavage, & mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la simple nature
Eleve sur les bords d'une onde toujours pure,
Qu'un arbutte fervile, un lierre tortueux,
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.



EPITRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

JE vous salue, ô terre, où le ciel m'a fait naître !¹⁾
Lieux, où le jour pour moi commença de pa-
raître,

Quand l'astre du Berger brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau.

Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques :

Arbres, témoins vivans de la faveur des cieus,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux

Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.

1) Cette Epitre a été commencée auprès du Pont
Saint Esprit, en Languedoc.

Trésor du laboureur, ornement du Berger,
 L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
 Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
 Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
 Où l'hiver regne encor quand la blonde Cérès,
 De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets!
 Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles,
 Le Rhône ouvrît ses bras pour séparer nos isles.
 Et ramassant enfin les trésors dispersés,
 Blanchir un Pont bâti sur ses flots courroucés!
 D'admirer au Couchant ces vignes renommées
 Qui courbent en festons leurs grappes parfumées;
 Tandis que vers le Nord des chênes toujours verds
 Affrontent le tonnerre & bravent les hivers!
 Je te salue encor, ô ma chère Patrie!
 Mes esprits sont émûs; & mon ame attendrie
 Echappe avec transport au trouble des palais,
 Pour chercher dans ton sein l'innocence & la paix,
 C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes an-
 cêtres!
 Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
 Ils venoient décorer ces balcons abattus,
 Embellir ces jardins, aziles des vertus,
 Où, sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
 Ils oublioient la Cour & bravoient son tumulte,
 Chaque objet frappe; éveille, & satisfait mes sens:
 Je reconnois les Dieux au plaisir que je sens.
 Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire:
 Le Saphir brille moins que le Ciel qui m'éclaire,
 Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
 Lever, luire, monter, & tomber le soleil.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance!
 Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance?

Je vante ce beau Ciel, ce jour brillant & pur,
 Qui répand dans les airs, l'or, la pourpre & l'azur,
 Cette douce chaleur, qui mûrit, qui colore
 Les trésors de Vertumne & les présens de Flore.
 Un Lapon vanteroit les glaces, les frimats
 Qui chassent loin de lui la fraude & les combats:
 Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
 Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
 Quels stériles déserts, quels antres écartés
 Sont pour leurs habitans sans grace, & sans
 beautés?

Virgile abandonnoit les fêtes Capouë,
 Pour rêver sur les bords des marais de Mantouë:
 Et les Rois indigens d'Itaque & de Scyros,
 Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition, l'inquiète avarice,
 La curiosité, le volage caprice,
 Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
 Les dangers de la Terre, & le péril des Mers.
 Des plus heureux climats, des bords les plus bar-
 bares,

Rappelés soudement par la voix de nos Lares
 Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés,
 Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.
 Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
 Nous trouvons dans le sein de nos Dieux dome-
 stiques,

Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
 Que nous cherchions envain sur la terre & les eaux.

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous même,
 Utile à l'Univers, quand il n'est point extrême,

Cet amour trop actif pour être concentré,
 S'échappe de nos cœurs, se répand par degré
 Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes nais-
 sance,

Jusques sur les témoins des jeux de notre enfance.
 C'est lui qui nous rend cher le nom de nos ayeux,
 Les destins inconnus de nos derniers neveux,
 Et qui trop resserré dans la sphere où nous sommes,
 Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes,
 L'amour propre a tissé les différens liens
 Qui tiennent enchaînés les divers citoyens :
 L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
 De l'intérêt public établit les maximes.
 Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
 Nos amis ne font rien, nous nous aimons en eux.
 Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
 Un rayon émané du sein de la nature,
 Détruisez une erreur si chère à vos appas.
 Aimeroit-on autrui, si l'on ne s'aimoit pas ?
 Ces transports renaissans à l'aspect de vos charmes.
 Ces soins mêlés de trouble, & ces perfides larmes,
 Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
 Offre au Dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des Citoyens ne devient légitime
 Que par le bien public qui le règle & l'anime.
 Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
 Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
 Un amour dangereux que l'intérêt allume,
 Qui trop longtemps captif s'irrite & nous consume.
 Tels, les terribles feux dont brûlent les Titans,
 Comprimés par la terre enfantent les Volcans.
 Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athènes
 Le peuple heureux & libre, ou courbé sous les
 chaînes,

Selon que l'amour propre obéissant aux loix,
De la Patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les tems l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, étendez-vous.
Consumez, renversez ces indignes barrières,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontières;
Ces ramparts tortueux, & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flâmes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos peres?
Faut-il toujours attendre, ou craindre des revers,
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts?

O mœurs du siècle d'or! ô chimeres aimables!
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables!
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux?

ÉPIQUE VI.

SUR L'AMBITION.

A M. L E D. D E N.

LA Fortune ingrate & trompeuse
M'appelle, un trésor à la main:
L'Ambition vaine & flatteuse
De la Cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon ame affamée
D'un titre nuisible au repos,

Aime à respirer la fumée
 De l'encens que brûlent les fots ?
 Crois-tu qu'aveugle je confonde
 Le mérite & la dignité,
 L'hommage servile du monde
 Et le tribut de l'équité ?
 Crois-tu que censeur hypocrite
 De la mollesse des mortels,
 Je veuille, indolent Sybarite,
 M'endormir aux pieds des autels ?
 Non : tu connais trop ma droiture :
 Coupable par fragilité,
 Mais ennemi de l'imposture,
 Je ne joins pas l'impiété
 Aux foiblesses de la nature.
 Oui, les Dieux m'ont assez donné.
 Eh ! que m'importe, si tu m'aimes,
 De charger de vains diadèmes
 Mon front d'olive couronné ?
 Le Ciel ne m'a point condamné
 A traîner mes jours dans le faste,
 A languir dans un Palais vaste.
 Plus délicat qu'ambitieux
 J'aime un bonheur doux & facile :
 Le superflu m'est inutile,
 Et l'appareil m'est odieux.
 J'aime les fruits délicieux
 Dont nos espaliers se couronnent :
 Voisins de la main & des yeux
 Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent.
 Mais je n'irai pas affronter
 Un peuple de dragons avides,
 Pour la gloire de disputer
 Les pommes d'or des Hespérides.

La Santé, le plus grand des biens,
 File tous les jours de ma vie :
 Que de mille siècles suivie
 Elle veille au bonheur des tiens.
 Si je revois fleurir encore
 Les myrthes de tes jeunes ans ;
 Si je revois naître l'aurore
 Des premiers jours de ton printemps,
 Et, si ma muse énorgueillie
 De marcher de loin sur tes pas,
 Unit l'estime de Delie
 Aux suffrages de Maurepas ;
 C'en est fait, le globe où nous sommes
 Comme un point s'échappe à mes yeux,
 Et plus heureux que tous les hommes
 J'ai bû dans la coupe des Dieux.



ÉPIÔTRE VII.

A MES DIEUX PENATES.

PROTEGTEURS de mon toit rustique
 C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
 Vous, qui sous ce foyer antique
 Bravez le faste de Paris,
 Et la mollesse Asiatique
 Des alcoves & des lambris,
 Soyez les seuls dépositaires
 De mes Vers sérieux, ou foux :
 Que mes Ouvrages solitaires
 Se déroband aux yeux vulgaires,
 Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérois que l'affreux Borée
Respecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendrait à la terre éplorée
Et ses parfums & ses couleurs.
Mais les Nymphes & leurs compagnes
Cherchent les abris des buissons :
L'hiver descendu des montagnes
Souffle de nouveau ses glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Reignons dans notre solitude,
Puisque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle servitude :
Reignons, & qu'une douce étude
Dérive mon front sérieux.
Vous mes Pénates, vous mes Dieux,
Ecartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les Vents séditions
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincellant
A la rigueur des vents barbares
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ;
Mon esprit libre de ses fers
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense,
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,

Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soutenus par l'innocence,
Ma main sans espoir vous encense;
Mes yeux sur le mérite ouverts
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme science:
Je vois que la sombre ignorance:
Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah que ma chere indifférence
M'offre ici de plaisirs divers!
Mes Dieux sont les rois que je fers,
Ma maîtresse est l'indépendance,
Et mon étude l'inconstance.
O toi, qui dans le sein des mers
Avec l'Amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu sçais embellir tes airs.
Amant de la simple nature,
Je suis les traces de ses pas.
Sa main aussi libre que bûre
Néglige les loix du compas,
Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblème,
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité,

Et joindre à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté ?

Inspirez-moi, divins Penates :
Vous-mêmes guidez mes travaux ,
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux.
Et que mes chants toujours nouveaux
Mélent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs :
Que toujours ma Muse fertile
Imite, en variant son style,
Le vol inconstant des Zéphirs ;
Et qu'elle abandonne l'utile
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire ,
Grand Rousseau , vole à mon secours :
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire ,
Réunis en ce jour la lyre ,
Et le luth badin des Amours :
Soutiens-moi, prête moi tes aîles ;
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles ,
Où l'astre qui parcourt les cieux ,
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages.
L'esprit de l'être créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force & sa grandeur.
Mais ne crois pas que vil flatteur
Je deshonne mes suffrages

En

En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le sçavez, Dieux domestiques,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panegyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adresse aux princes des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime, & l'équité.

Rousseau conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers François,
Ces sont nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie:
Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté;
Et par le concours unanime
D'une heureuse fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muse avec rapidité
S'élevant jusqu'au sublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la Renommée & l'Histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire,
Où Rousseau la flamme à la main
Chasse du temple de la Gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la Victoire
Ebranle leur trône incertain.

Tels sont les accents de sa lyre.
 Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
 Lorsque Bacchus & la Satyre,
 Dans un vin pétillant & frais,
 Trempent la pointe de ses traits !
 Envain de sa gloire ennemie,
 La haine répand en tout lieu,
 Que sa muse enfin avilie
 N'est plus cette muse chérie
 De Duffé, la Fare, & Chaulieu.
 Malgré les arrêts de l'envie,
 S'il revenoit dans sa patrie,
 Il en seroit encor le Dieu.
 Les travaux de notre jeune âge
 Sont toujours les plus éclatans :
 Les graces qui font leur partage,
 Les sauvent des rides du temps.
 Moins la rose compte d'instants,
 Plus elle s'assûre l'hommage
 Des autres filles du printemps.
 Réponds-moi, célèbre Voltaire,
 Qu'est devenu ce coloris,
 Ce nombre, ce beau caractère
 Qui marquoit tes premiers écrits ;
 Quand ta plume vive & légère
 Peignoit la joie enfant des ris,
 Le vin saillant dans la fougère,
 Les regards malins de Cypris,
 Et tous les secrets de Cythere ?
 Alors de l'héroïque épris
 Tu célébrois la violence
 Des seize tyrans de Paris,
 Et la généreuse clémence
 Du plus vaillant de nos Henris.

Alors la sublime éloquence
Te pénétroit de ses chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et par une heureuse inconstance ,
De ton esprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui se répandoit sur tes Vers ,
Par tes grands travaux modérée ,
Semble enfin s'être évaporée ,
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma muse volage ,
Par un aimable égarement ,
S'arrête où le plaisir l'engage ,
Et donne tout au sentiment ,
L'ombre descend , le jour s'efface :
Le char du soleil qui s'enfuit ,
Se joue envain sur la surface
De l'onde qui le reproduit :
L'Heure impatiente le suit ,
Vole , le presse , & dans sa place
Fait succéder l'obscur Nuit.
Que dans ma retraite , éclairée
Par la présence & le concours
Des Dieux enfans de Cytherée ,
Les plaisirs exilés des cours ,
Du vin de cette urne sacrée
S'enyvrent avec les Amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes , aux remords vengeurs ;
Et qu'un repos inaltérable

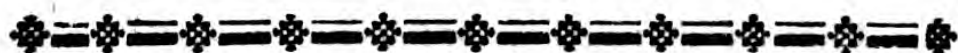
52 VII. ÉPITRE A MES DIEUX &c.

Dans cette azile favorable
Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires
Veillez, ô mes Dieux tutélaires,
Déjà Morphée au teint vermeil
Abaisse ses ailes légères,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupières,
Puissé-je après deux nuits entières
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du Soleil !

Vous, dont la main m'est toujours chère,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycère
Favorise un amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire,
Mais, si plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux :
Alors d'une offrande éternelle
Flatez cet enfant dangereux ;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.





EPI TRE VIII.

A M. DUCLOS.

TU sçais que d'un peu de bêtise
 Le bon vieux tems est accusé :
 Mais dans ce siècle plus rusé,
 J'ai grand regret à la franchise
 De l'âge d'or si méprisé.
 J'ai grand regret à l'innocence
 De l'homme qui marchoit tout nud.
 Le plaisir au front ingenu,
 Sans voile, étoit sans indécence,
 Moins défini, mais mieux connu.
 L'Amour avoit plus de puissance,
 Quand les bergers étoient des rois :
 On ne vit pas souvent, je crois,
 Des Patriarches petits maîtres ;
 L'amour qu'on fait au pied des hêtres
 Ne sçait pas vanter ses exploits.
 Sans art ainsi que sans mystère,
 On l'aimoit parce qu'on s'aimoit :
 C'étoit le goût seul qui formoit
 La chaîne éternelle & legere,
 Qui si librement retenoit
 Le berger près de sa bergere.
 Sous un toit couvert de fougere.
 Chacun sur le soir revenoit,
 Et le travail entretenoit
 Du plaisir l'ardeur passagere.
 L'Amour complaisant à nos yeux,

Entouré de traits & de flâmes,
N'étoit du tems de nos ayeux
Que le besoin délicieux,
De rapprocher toutes les aines
Une fontaine, un verd gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maison,
Où l'amour en habit rustique
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphisique
N'étoit pas encor inventé.
Le sentiment qu'on alambique
N'a guères de solidité:
Par un seul mot l'amour s'explique,
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le faste des villes
Eut changé les mœurs des bergers,
L'amour s'éloigna des vergers.
Ne trouvant que des cœurs serviles,
L'intérêt, la soif des grandeurs
Formerent les nœuds des familles.
L'honneur, ce fier tyran des filles,
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides & les cruelles
Virent le jour au même instant:
La loi d'être toujours constant.
Donna naissance aux infidelles.
Il fut défendu de charmer:
Les plaisirs devinrent des crimes:
L'amour se traita par maximes:
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au seul triomphe du bonheur,
Et l'amant surnommé vainqueur,

Céda le plaisir pour la gloire :
L'amour ne fut plus dans le cœur,
Dès qu'on écrivit son histoire :
Ainsi le vieil âge changea.

La vertu faisoit la noblesse :
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse.
Pour moi, je crois qu'il dérogea :
Tel fut le siècle de Thésée,
Du fils d'Alcmene & de Jason :
Dès le moment, la trahison
Fut pour jamais autorisée ;
Mais le siècle peu raffiné
N'avoit pas encor vû paroître
Un être insolent & borné,
Que l'on appelle petit-Maitre.
Le premier fat de l'univers
Fut le fils du roi de Pergame.
Cet insensé passa les mers,
Pour aller séduire une femme.
L'amour moins que la vanité
Le rendit amant de la belle ;
Car sans le bruit de sa beauté,
Il n'eut point soupiré pour elle.
Un autre se fût contenté
De trahir l'hospitalité,
En possédant cette infidelle :
Mais le rival de Ménélas,
Plûtôt que de vouloir la rendre,
Fit armer deux cent mille bras,
Et réduire sa ville en cendre ;
Et Pâris est le fondateur



De cette ville singulière,
 Que nous voyons digne héritière
 Du nom de son premier auteur.
 Peuple ingrat, perfide & frivole,
 Faut-il que d'un sexe charmant
 Tu sois le tyran & l'idole?
 Faut-il que ton orgueil immole
 Le devoir & le sentiment?
 Quoi! cette maîtresse adorée,
 Qui sacrifie à ton bonheur
 Sa beauté, sa vie, & l'honneur,
 Par toi sans cesse déchirée,
 Va donc mourir désespérée
 Du don qu'elle fit de son cœur?
 On peut sans crime être volage,
 C'est la faute de nos désirs:
 Mais à l'objet de nos soupirs,
 Le cœur doit toujours son hommage.
 Quel est l'ingrat, ou le sauvage,
 Qui peut oublier les plaisirs?
 D'un sexe digne qu'on l'adore,
 N'exagerons pas les travers:
 Sans lui l'homme seroit encore
 Farouche au milieu des déserts.
 Oui, les femmes qu'on deshonne
 Même en voulant porter leurs fers,
 Sont les fleurs qu'amour fit éclore
 Dans le jardin de l'univers.
 Fidèle ami, censeur utile,
 N'examine dans mes écrits,
 Ni l'ordonnance, ni le style:
 Le sentiment en fait le prix.
 Ton esprit brillant & fertile
 A le droit d'être difficile:
 Mais c'est pour ton cœur que j'écris.

× × × × × × × × × × × × × × ×

E P I T R E I X.

A M. LE COMTE

D E F O R C A L Q U I E R.

Vous voulez donc que je reprenne
 Un luth que j'avois démonté;
 Qu'après avoir brisé ma chaîne
 Je perde encor ma liberté,
 De la nature enfant gâté,
 J'écri vois autrefois sans peine
 Des vers pleins de facilité,
 Ma Muse avec rapidité
 Voloit toujours sans perdre haleine
 Au temple de la Volupté;
 Mais j'ai laissé târir ma veine
 Dans le sein de l'oïfiveté.

Les Vers sont enfans de l'ivresse:
 Si vous rimez, foyez heureux;
 Il faut pour peindre la tendresse,
 N'écrire des vers amoureux
 Que sous les yeux de sa maîtresse.
 Aimez, si vous chantez l'amour.
 Pourquoi les faiseurs de ballades
 Qui jadis inondoient la cour
 De madrigaux, de chansons fades,
 Et qui méditoient nuit & jour
 Leurs impromptus, & leurs boutades:
 Pourquoi tous ces auteurs glacés

Au dernier rang font-ils placés ?
 C'est que leur esprit vouloit peindre
 Ce que leur cœur ne sentoit pas.
 Le tendre amour qu'ils osoient feindre,
 Ne vouloit jamais dans leurs bras.
 Pour tracer sa brillante image
 Toujours tendre & souvent volage,
 Aimez, changez avec ce Dieu ;
 Volez où sa voix vous appelle ;
 Soyez galant comme Chauvieu,
 Et libertin comme Chapelle :
 Sur tout possédez l'heureux art
 De peindre tout avec décence.
 Ovide & le gentil Bernard
 Allarment un peu l'innocence.
 Soyez moins libre qu'ingénû :
 On peut avec un art extrême
 Offrir à la sagesse même
 L'Amour qui rougit d'être nû.
 Si vous avez la voix legere
 De la maîtresse de Phaon,
 Ne quittez point Anacréon
 Pour imiter le grand Homere ;
 En voulant copier Milton,
 J'avois déjà perdu le ton
 De l'heureux amant de Glycere.
 Les vers dans ma jeune saison
 N'étoient pour moi qu'un badinage :
 Ils me coûterent davantage,
 Quand j'écrivis pour la raison.
 Qu'il est dangereux d'être sage !
 Moins prodigue de ses trésors,
 Je sens enfin que la Nature
 Les verse avec plus de mesure,

Et répond mal à mes transports,
 Quelquefois la Philosophie
 Vient s'armer contre l'art des vers,
 Pour plaire à ce triste Univers,
 Il faut qu'un Auteur sacrifie
 Les jours du printemps de la vie,
 Qui sont & si courts & si chers,
 Le plaisir d'une âme légère
 Fuit en nous percant de ses traits,
 Mais la gloire aussi passagère
 A-t-elle les mêmes attraits ?
 Cher Comte, eh quoi ? la renommée
 Vaut-elle un soupir, un regard,
 Que laisse comme par hazard
 Echapper une amante aimée ?
 Vaut-elle les faciles riens
 Dont on nourrit l'orgueil des belles,
 Et ces charmantes bagatelles,
 Que dans leur tendre entretien
 Se montrent deux amis fidèles ?
 La renommée en vérité,
 Malgré son brillant étalage,
 Mérite bien peu notre hommage.
 Je permets à la vanité
 D'adorer sa trompeuse image :
 L'erreur est toujours le partage
 D'un esprit faux & limité :
 Mais le bon sens est revolté
 Qu'elle soit l'idole du sage,
 Et l'écuëil de la probité.
 Ces fols qu'on appelle grands hommes,
 Se consument en vains regrets ;
 Mais le bonheur est toujours près
 Du Théâtre obscur, où nous sommes.

Nous sentons le prix d'un beau jour :
 C'est pour nous que brille l'aurore :
 Pour nous les fleurs semblent encore
 S'ouvrir au souffle de l'amour.
 Le spectacle de la Nature,
 Qui renaît toujours à nos yeux,
 N'offre qu'une foible peinture,
 Aux regards des ambitieux :
 Plus sa beauté se renouvelle,
 Plus nos yeux deviennent percans :
 Les plaisirs nous donnent des sens,
 Qui rendent la terre plus belle.
 Que les ambitieux mortels
 Étendent leur gloire féconde ;
 Qu'à des hommages éternels
 Ils condamnent la terre & l'onde :
 L'amitié pour nous est le monde,
 Dans son temple sont nos autels.

Tout ici n'est que rêverie ;
 Je le sai : mais des vains honneurs
 Mon âme dès long-tems guérie,
 Choisit de plus douces erreurs :
 Mes biens, mes trésors sont les fleurs,
 Et mes jardins une prairie.

J'aime mieux penser avec vous,
 Dont l'esprit facile & si doux,
 S'étend, s'élève & se marie
 A tous les tems, à tous les goûts.
 Rempli du plus charmant délire,
 J'aime mieux jouir des appas
 De votre amitié qui m'inspire,
 Que de cadencer sur ma lyre

Ces vers coulans & délicats,
 Qu'il est si mal aisé d'écrire,
 Et dont on fait si peu de cas.
 Cependant ma Muse s'engage
 A remplir vos heureux loisirs.
 Qui sçait au printems de son âge
 Souffrir les maux avec courage,
 A bien des droits sur les plaisirs.
 J'ai peine à retrouver les traces
 Des Muses dont j'ai fait la cour.
 Loin de moi s'envole l'amour:
 Mais je vois près de vous les graces:
 Elles m'instruiront à leur tour.

EPI TRE X.

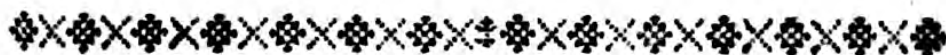
SUR LA PARESSE.

A M. DE ***.

CENSEUR de ma chere paresse,
 Pourquoi viens-tu me réveiller
 Au sein de l'aimable molesse
 Où j'aime tant à sommeiller?
 Laisse-moi, philosophe austere,
 Goûter voluptueusement
 Le doux plaisir de ne rien faire,
 Et de penser tranquillement.
 Sur l'Hélicon tu me rappelles;
 Mais ta Muse en vain me promet
 Le secours constant de ses ailes
 Pour m'élever à son sommet.

Mon esprit amoureux des chaînes
Que lui présente le repos,
Fremit des veilles & des peines
Qui suivent le Dieu de Delos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Leu feu qui sort de leurs pinceaux ?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je succombe :
Les jeux & les ris sont mes Dieux.
Peut-être d'une voix légère,
Entre l'amour & les buveurs,
J'aurois pû vanter à Glycere
Et mes larcins & ses faveurs ;
Mais la Suze, la Sabliere,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carriere
Que des Narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire
On perd les momens les plus doux :
Pourquoi chercher si loin la gloire ?
Le plaisir est si près de nous.
Dites moi, Mânes des Corneilles,
Vous qui par des vers immortels
Des Dieux égalez les merveilles,
Et leur disputez les autels,
Cette couronne toujours verte,
Qui pare vos frons triomphans,
Vous venge-t elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans ?
Non, vos chants, triste Melpomene,
Ne troubleront point mes loisirs :

La gloire vaut-elle la peine
 Que j'abandonne les plaisirs ?
 Ce n'est pas que, froid Quietiste,
 Mes yeux fermés par le repos
 Languissent dans une nuit triste,
 Qui n'a pour fleurs que des pavots.
 Occupé de rians mensonges,
 L'amour interrompt mon sommeil ;
 Je passe de songes en songes,
 Du repos je vole au reveil.
 Quelquefois pour Eléonore,
 Oubliant son oisiveté,
 Ma jeune Muse touche encore
 Un luth que l'Amour a monté :
 Mais elle abandonne la Lyre,
 Dès qu'elle est prête à se lasser.
 Car enfin que sert-il d'écrire ?
 N'est-ce pas assez de penser ?



E P I T R E X I.

SUR L'HIVER.

A M. DE ***

DE l'Urne céleste
 Le Signe funeste
 Domine sur nous,
 Et sous lui commence
 L'humede influence
 De l'Ourse en courroux.
 L'onde suspendue

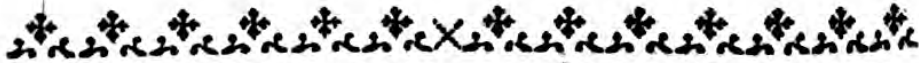
Sur les monts voisins
Est dans nos bassins
Envain attendue,
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse:
La froide Arethuse
Fuit dans les roseaux:
C'est envain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée,
Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons
Ce tribut fidelle,
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines
Fait tantôt nos haines,
Tantôt nos plaisirs.
Cedant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts,
Son sein outragé,
Gémit ombragé
D'un voile funeste,
Et la Nymphe en pleurs
Doit être modeste
Jusqu'au tems des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'amour & les jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.

Sur la double scène,
Suivant Melpomene
Et les jeux nouveaux,
J'entens le parterre
Marquer les défauts
En juge sévère.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme:
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
J'irois de mes airs
Frappér vos oreilles?
Après nos concerts,
L'yvresse au délire
Pourra succéder:
Sous un double empire
Je sçais accorder
Le tyrsé & la lyre:
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer & rire.
Quel sort plus heureux!
Bûveur amoureux,
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir

66 XI. EPITRE SUR L'HIVER.

Un riant loisir,
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir,
Pour l'heure suivante
Toujours un désir.

Qu'à son gré la Parque
Hâte les instans,
Les compte & les marque
Aux fastes des ans.
Je l'attens sans crainte:
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son Epître.



EPITRE XII.

AUX GRACES.

O Vous qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les esprits;
Vous, dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous que les plaisirs & les ris
Suivent en secret chez les sages,
GRACES, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires

Vous cherche sans cesse & vous fuit,
Aussi simple que les bergeres,
Le goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & legeres
Vous échappez à qui vous fuit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y serez point étrangères:
Rien ne peut y blesser vos yeux:
Votre frere est le seul des Dieux,
Dont vous verrez chez moi l'image.
Dans son carquois brille un seul trait,
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, Sœurs du tendre amour,
Eclairer ma retraite obscure;
Venez ensemble, ou tour à tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes Déeses,
Sont prodigués dès le berceau,
Et jusques au bord du tombeau,
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfans si vifs & si doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux;
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous les jeux,

Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance,
L'amour, le plaisir, la beauté,
Ces trois enfans de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour à travers son bandeau
Voit tous les défauts qu'il nous cache:
Rien à ses yeux n'est toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégouter,
Moins délicat & plus volage,
Le plaisir se laisse emporter
Sur l'aîle agile du bel âge:
Il devore sur son passage
Tous les instans sans les compter.
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par tout où brille votre image,
Le gout le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage:
Sans vous que seroit la beauté?
C'est par les Graces qu'elle attire;
C'est vous qui la faites sourire;
Vous temperez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté,
Qu'on sent & qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des desirs ardens qu'elle inspire.

Le Dieu d'Amour n'est qu'un enfant :
Il craint la fierté de ces belles
Qui foulent d'un pied triomphant,
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable.
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer !
Les belles qui suivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon après mille disgraces,
Après mille transports jaloux,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Graces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'esprit, le cœur, le caractère,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en est émuë ;
La Naiade qui par hazard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nuë ;
La Vendageuse qui sourit
Au jeune Silvain qu'elle enyvre,
Et lui fait sentir que pour vivre
L'enjoûment vaut mieux que l'esprit ;
De l'amour, victime rebelle
La Boudeuse qui dans un coin
Semble fuir l'Amant qu'elle appelle,
Qui plus sensible que cruelle
Gémit de sentir le besoin

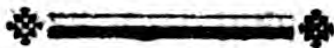
De la laisser approcher d'elle ;
 La Rêveuse dont la langueur
 La rend encore plus touchante ,
 Qui se plaint d'un mal qui l'enchanté ,
 Dont le remède est dans son cœur ;
 La Coquette qui nous attire
 Quand nous croyons la dédaigner ,
 Et qui (pour sûrement régner)
 Semble renoncer à l'empire ;
 L'Amante qui dans son ardeur
 A de l'amour sans indécence ,
 Et qui sçait à chaque faveur
 Faire revivre l'innocence ;
 La Beauté dont les yeux charmans
 Donnent les desirs sans yvresse ,
 Qui sans refroidir ses amans ,
 Leur fait adorer sa sagesse ;
 La finesse sans fausseté ,
 La sagesse sans pruderie ,
 L'enjoûment sans étourderie ,
 Enfin la douce volupté ,
 Et la touchante rêverie ,
 Un geste, un sourire, un regard ,
 Ce qui plaît sans peine & sans art ,
 Sans excès, sans airs, sans grimaces ,
 Sans gêne, & comme par hazard ,
 Est l'ouvrage charmant des Graces.

Cessez donc de vous allarmer ,
 Vous à qui la nature avare
 Accorda le bienfait d'aimer ,
 Et refusa le don plus rare ,
 Le don plus heureux de charmer :
 De l'Amour touchante victime ,

O vous qu'il blesse & fuit toujours,
Les Graces offrent leur secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime :
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels,
Vous compteront parmi les belles,
Et les Amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur,
L'esprit nous la rend supportable :
Les Graces suivent tous les âges ;
Elles reparent leurs outrages,
Et sement les fleurs du printemps
Sur l'hiver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des Graces que dans sa jeunesse
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore est occupé.
La Mort de l'ombre de ses ailes
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit & les talens
N'éternisent pas nos merveilles :
L'oubli, qui nous fuit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles,
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable,
Un Auteur n'est jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illustres de Clio,
 Vous, dont la plume infatigable,
 Nous enrichit & nous accable,
 Voyez de vos in-folio
 Quel est le sort inévitable.
 Dans l'abîme immense du tems
 Tombent ces recueils importans,
 D'historiens, de politiques,
 D'interprètes, & de critiques,
 Qui tous au mépris du bon sens,
 Avec les livres Germaniques,
 Se perdent dans la nuit des ans.
 La mort devore avec furie
 Les grands monumens d'ici bas;
 Mais le plaisir qui ne meurt pas
 Abandonne à sa barbarie
 Les annales des potentats,
 Et tout bon livre qui l'ennuie,
 Pour sauver & rendre à la vie
 L'heureux Chantre de Ménélas,
 Et le tendre Amant de Lesbie.
 La mort n'épargna dans Varron
 Que le titre de sçavant homme:
 Mais les graces de Cicéron
 Tirerent des cendres de Rome
 Et ses ouvrages & son nom.
 Je ne sçai par quelle aventure
 Quelques ouvrages de pédant
 On pût percer la nuit obscure
 Où tombe tout livre excédant:
 Mais je sçai bien en attendant
 Que c'est toujours contre nature
 Qu'arrive un pareil accident.
 Les Graces seules embellissent

Nos esprits ainsi que nos corps ;
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Graces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs,
Que fait verser la Tragédie.
Malheur à tout esprit grossier,
A l'ame de bronze & d'acier,
Qui les méprise & les ignore.
Le cœur qui les sent, les adore,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la nature,
Qui fites l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies,
Qui sans craindre votre courroux
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture,
Daignez reparoître au grand jour :
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'Amour.



ÉPITRE XIII.

A M. DE FONTENELLE.

ON vit heureux quand on est sage.
 C'est du sein des tranquilles nuits
 Que naissent les jours sans nuage :
 En moissonnant trop tôt les roses du bel âge,
 On n'en recueille point les fruits.
 Ce Soleil brillant dans l'Aurore,
 Qui consume les fleurs de la jeune saison,
 Le plaisir, n'est pour la raison
 Qu'un Astre bienfaisant qui féconde & colore,
 Et qui d'un voile d'or embellit l'horison :
 Remède pour le Sage, il devient un poison
 Pour les cœurs que son feu dévore.
 Tes jours comblés d'honneurs & tissus de plaisirs,
 Tes beaux jours, sage Fontenelle,
 Semés d'heureux travaux & de rians loisirs,
 Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle,
 Consacrent à jamais la raison éternelle,
 Qui dirigea tes pas & regla tes desirs.
 On vit un céleste Génie
 T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
 La plume de Clio, la lyre des Amours.
 La Gloire répandit ses rayons sur ta vie,
 Mais la seule raison en étendit le cours.
 Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
 Leurs jours, pour saisir des momens :
 La Gloire sur ses pas fait périr les amans,
 Et la Sagesse les conserve.
 Sans jouir du présent, vivre pour l'avenir,
 S'immoler aux races futures,

D'un travail épineux endurer les tortures,
 Laisser, quand on n'est plus, un foible souvenir,
 O chimère d'orgueil! O méprisable idole!
 En s'éclairant soi-même, éclairer l'Univers,
 Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole,
 Enlever sans effort ces lauriers toujours verts
 Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole,
 Desirer d'être grand, sans cesser d'être heureux,
 Enrichir son esprit, en prolongeant sa vie,
 Mépriser la faveur & consoler l'envie,
 Désarmer ses rivaux, regner sur ses neveux,
 Tel est l'objet du sage, & telle est ton histoire.

Il faut, pour être mon héros,
 S'approcher lentement du temple de Mémoire,
 Travailler sans relâche en faveur du repos,
 Exercer, conserver les ressorts de son ame.
 Plus la vie est tranquille, & plus sa foible trame
 Echappe au ciseau d'Atropos.

Nos passions sont nos furies :
 Elles veillent sans cesse, & leurs cris renaissans
 Viennent rompre le cours des douces rêveries,
 Et l'équilibre de nos sens.

Qui sçait les maîtriser est le Dieu d'Epidaure.
 Oui, la Sagesse aimable est sœur de la Santé.
 Elle seule connoit ce secret qu'on ignore
 D'affurer l'immortalité.

Qu'un autre exalte le courage
 D'Achille mort dans son printems :
 Il faut plus de vertus pour vivre plus long tems,
 Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.





POESIES DIVERSES.

LE PALAIS DES HEURES

OU

LES QUATRE POINTS
DU JOUR.

P O E M E.

JE chante le Palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le Char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain & constant,
Le Temps, d'une aîle infatigable,
Parcourt ce Palais éclatant:
Arrête, Vieillard indocile;
L'Amour, en faveur des Amans,
Annonce un Jour pur & tranquille,
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette Journée
Les Saisons offrent leurs couleurs;
Flore, de jasmins couronnée,
Prépare une moisson de Fleurs.
Beau Jour! Naïsez: & vous, *Délie*,
Jeune Elève d'Anacréon,
Lisez des Vers que la Folie
Fit poura muser la Raïson.



LE MATIN.

CHANT PREMIER.

DES Nuits l'inégale Courrière
 S'éloigne & pâlit à nos yeux ;
 Chaque Astre, au bout de sa carrière,
 Semble se perdre dans les Cieux ;
 Des bords habités par le More
 Déjà les Heures de retour,
 Ouvrent lentement à l'Aurore
 Les portes du Palais du Jour.
 Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire
 Est le souffle délicieux
 De la Volupté qui soupire
 Au sein du plus jeune des Dieux.
 Déjà la Colombe amoureuse
 Vole du Chêne sur l'Ormeau ;
 L'Amour cent fois la rend heureuse,
 Sans quitter le même rameau.
 Triton, sur la Mer applanie ;
 Promène la Conque d'azur ;
 Et la Nature rajeunie
 Exhale l'Ambre le plus pur.
 Au bruit des Faunes qui se jouent
 Sur le bord tranquille des Eaux,
 Les chastes Nayades dénouent
 Leurs cheveux tressés de roseaux ;
 Dieux ! Qu'une pudeur ingénue
 Donne de lustre à la beauté !
 L'embaras de paroître nue
 Fait l'attrait de la nudité.

Le Flambeau du Jour se rallume,
 Le bruit renaît dans les Hameaux;
 Et l'on entend gémir l'enclume,
 Sous les coups fréquens des marteaux;
 Le règne du travail commence.

Montez sur le trône des airs,
 Eclairez leur empire immense,
 Soleil ! Annoncez l'abondance
 Et les plaisirs à l'Univers.

Vengez Ariane éplorée,
 Vainqueur de l'Inde & des Titans;
 De sa douleur immodérée
 Calmez les transports éclatans.
 Thésée a laissé sans défense
 Un cœur qu'il blessa de ses traits :
 Dieu du vin, punissez l'offense,
 Et consolez par vos bienfaits,
 L'Amour trahi par l'Inconstance.
 Que le dépit, d'intelligence,
 S'unisse aux plus tendres desirs;
 Que le flambeau de la vengeance
 Soit allumé par les plaisirs.
 Dieux ! Le succès suit l'espérance :
 Aux yeux de son nouveau vainqueur,
 La jeune Ariane confuse,
 Epreuve une douce langueur ;
 Ingrat Thésée ! Elle t'accuse
 Du feu qui s'allume en son cœur.
 Déjà ses yeux, mouillés de larmes,
 Demandent vengeance à Bacchus :
 Des yeux en pleurs ont trop de charmes,
 Pour craindre l'affront d'un refus.

Bacchus enyvré de tendresse
S'appuye avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse;
L'Amante avec moins de foiblesse
Résiste encore à son Amant;
Cette rigueur involontaire
La consume d'un nouveau feu,
L'effort qu'elle fait pour se taire
Augmente le prix de l'aveu.
Elle veut arracher encore
Le trait dont son cœur est atteint,
Un baiser du Dieu qu'elle adore,
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure,
Son rouge a trahi ses desirs,
Rouge charmant que la Nature
Paîtrit par la main des plaisirs;
Quel triste élève de la Grèce
Pourroit, en voyant ta beauté,
Préférer les lys de Lucrece,
Et la pâleur de la sagesse,
Aux roses de la volupté!
C'en est fait: les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent à l'entour,
Rivaux & frères de l'Amour
Les Zéphirs en l'air se caressent,
Et les nuages qui s'abaissent,
S'opposent aux rayons du jour.





LE MIDI.

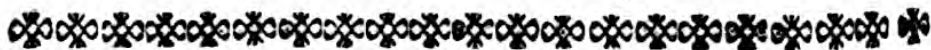
CHANT SECOND.

LE grand Astre dont la lumière
Enflamme la voûte des Cieux,
Semble au milieu de sa carrière
Suspendre son cours glorieux;
Fier d'être le flambeau du Monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olimpe, la Terre & les Mers
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'Univers.
Toute la Nature en silence
Attend que le Dieu de Délos
De son char lumineux s'élance
Dans humide séjour des Flots;
Tandis que les Géans terribles
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux horribles
Les monts de Vésuve & d'Ethna.
Lassés de leurs travaux énormes
Les Cyclopes à demi-nus
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'Inde & de la Tonne
Couronné de feuillages verts
Pionge dans le sein des hyvers
Le nectar brillant de l'Automne.

Déjà

Déjà le Champagne glacé
Dans le verre écume & bouillonne;
Déjà Silène terrassé
Au Dieu des songes s'abandonne;
Bacchus s'enyvre, Amour l'ordonne,
Et dans le vin qu'ils ont versé.
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour, son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuit les chaleurs;
Le doux sommeil au bruit de l'onde
Vole sur un tapis de fleurs;
La Nymphe combat & succombe,
Déjà ses yeux moins animés
Languissent à demi fermés;
Elle s'endort, son urne tombe,
Plus de voile pour ses appas,
Tout est confondu par Morphée;
Volez Amour, venez Alphée,
Et vous, sommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire:
Quoi! dit-il, serois-je vainqueur?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur soumis, un foible cœur
Qu'elle méprise, & qu'elle attire.
Elle dort: ô Dieux! pardonnez
Au transport naissant qui m'anime,
Cruels! si vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne punissez qu'après le crime,
Servez mon audace, & tonnez.
Il dit: l'Amour est son excuse.
Déjà tous ses flots enflammé;

Ont couvert l'urne d'Aréthuse
 Des feux dont ils sont animés ;
 L'onde de la Nymphé rebelle
 Résiste à leurs efforts heureux ;
 En résistant elle se mêle
 Et se précipite avec eux.
 Enfin de cette urne charmante,
 En un instant, mais pour toujours,
 Les flots de l'Amant, de l'Amante,
 Vont prendre & suivre un même cours.
 Aréthuse sommeille encore
 Un Dieu caché sous les roseaux,
 D'un feu que la Naiade ignore,
 Echauffe autour d'elle les eaux.
 Elle s'éveille, elle soupire,
 Mais sans colère, & sans douleur ;
 Peut-on se plaindre d'un malheur
 Qu'au fond de son ame on désire ?



LE SOIR.

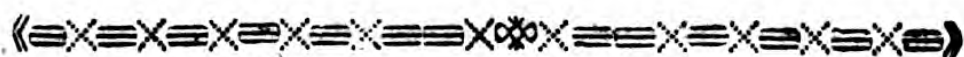
CHANT TROISIEME.

LE Dieu qui brûloit nos campagnes
 Se dérobe enfin à nos yeux :
 Il fuit, & son Char radieux
 Ne dore plus que nos montagnes ;
 Déjà par sa voix avertis
 Ses coursiers écumeux s'agitent,
 Leurs crins se dressent, ils s'irritent,
 Et doublant leurs pas ralentis,
 Ils volent & se précipitent

Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amarantes,
Les Nymphes sortent des forets,
Un air plus doux, un vent plus frais
Ranime les roses mourantes;
Et descendant du haut des monts
Les Bergères plus vigilantes
Rassemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez dans ce bassin rustique
Un ruisseau fuir & bouillonner;
Admirez ce palmier antique,
Qui, né sur le bord aquatique,
Se courbe pour se couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succède au jour,
Cette fraîcheur, & ce murmure
Sont les pièges que la Nature
Nous tend en faveur de l'Amour.
Eloignez-vous, chaste Immortelle,
Fuyez l'aspect de ce beau lieu,
Sous ces palmiers un jeune Dieu
Ouvre les bras, & vous appelle:
Que nos efforts sont impuissans
Quand la Nature nous inspire!
Le cœur emporté par les sens
S'attache à l'objet qui l'attire,
Pleine d'un Amoureux délire,
Diane approche du bassin:
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Le voile étendu sur mon sein;
Il en reste un, qu'Amour déchire,
Et l'Immortelle est dans le bain.

Endimion caché sous l'ombre
 Des myrtes semés à l'entour,
 Attend dans leur retraite sombre,
 Le signal qu'a donné l'Amour;
 Penché sur le bain de Diane,
 D'un œil curieux & profane,
 Il perce l'humide élément;
 A travers l'onde diaphane
 Il voit, mais il voit en Amant,
 Naître doux saisissement,
 Que la pudeur en vain condamne,
 Quand on le doit au sentiment.
 Poursui dans l'onde la Déesse,
 S'écrie Amour: que la tendresse
 Change en plaisirs tous ses remords;
 Ménage si bien sa foiblesse.
 Qu'elle se livre à tes transports,
 Sans croire offenser la sagesse.
 Il dit: Endimion s'élançe
 Aux genoux de la Déesse,
 Surprise, elle fuit en silence
 Le Dieu dont il est agité.
 Arrêtez, dit-il, je vous aime,
 Ce mot me rend digne de vous;
 A ce mot votre rang suprême
 Va se partager entre nous;
 Je vous vois, je vois tous vos charmes...
 Je les compte par mes désirs;
 Mes yeux se remplissent des larmes
 Que leur font verser les Plaisirs.
 O doux momens! ... je vous ai vue! ..
 Je touche à l'immortalité;
 Je vous revois! ... vous êtes nue!.....
 J'ai part à la Divinité

Arrêtez . . . Diane confuse
 En fuyant tombe dans ses bras :
 Il la retient : quel embarras !
 La Gloire veut qu'elle refuse,
 Le tendre Amour ne le vut pas.
 Laisse-moi, Berger, lui dit-elle
 Tes transports me font trop souffrir.
 Es-tu content ? je suis mortelle,
 L'Amour me permet de mourir
 Pren mon char, condui-le toi même,
 Brille à ma place dans les Airs,
 Amour ! laisse-moi ce que j'aime,
 Je t'abandonne l'Univers.
 Elle dit : les Airs s'embellirent,
 Les bords du Ruisseau retentirent
 Du frémissement des Zéphirs ;
 Echo répéta les soupirs,
 Et les Nâïades applaudirent
 Aux cris redoublés des Plaisirs.



LA NUIT.

CHANT QUATRIEME.

L Es ombres du haut des montagnes
 Se répandent sur les côteaux,
 On voit fumer sur les campagnes
 Les toits rustiques des hameaux ;
 Sous la cabane solitaire
 Des Philémons & des Baucis,
 Brûle une lampe héréditaire,

Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les Dieux sont assis;
Errant sur des tapis de mousse
Le ver qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front environné d'étoiles,
La Nuit s'avance lentement,
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du Firmament;
Les Songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs;
L'Amour dans les Airs se balance
Sur l'aîle humide des Zéphirs.
O toi, si long-temps redoutée,
Déesse paisible des Airs!
O Lune! embelli l'Univers,
Et de ta lumière argentée
Blanchi la surface des Mers:
L'Amour Implore ta puissance
Triste victime de l'Absence,
Léandre aimé sans être heureux,
Frémit de la barrière immense
Que Neptune oppose à ses vœux.
Mais que la Fortune trahisse
L'indigne Amant qui réfléchit!
Sans consulter le précipice
Léandre y vole, & le franchit.
En vain sur les plaines humides,
Il touche, en étendant ses bras,
Le sein des jeunes Néréides,
Et s'égare sur leurs appas;
En vain cent beautés ingénues
S'élèvent du milieu des Flots,

Toujours moins Homme que Héros,
 Il fuit des belles éperdues,
 Qui, par la mollesse étendues,
 Chantent les hymnes de Paphos.
 La jeune Doris plus pressante,
 Et plus sensible à ses refus,
 Lui tend d'une main caressante
 Un piège inventé par Vénus;
 Cent fois la Naiade échappée
 L'attache à son sein embrasé;
 S'il plonge, il baise une Napée;
 S'il se renverse, il est baissé.....
 Efforts dangereux d'une belle,
 L'Amour peut vous rendre impuissans:
 Et le Cœur d'un Amant fidelle
 Echappe aux prestiges des sens.
 Léandre a vaincu la Nature,
 Un Dieu l'éclaire, & le conduit
 Aux portes d'une tour obscure,
 Où la Volupté l'introduit.
 Héro sur un tapis sommeille,
 Un Songe dort sur ses genoux;
 L'instinct de l'Amour la réveille,
 O mon cher Léandre, est-ce vous?
 Quoi! tant d'écueils... sa voix expire,
 Et le silence le plus doux
 Donne le signal au Délire;
 Le Dieu lève un voile jaloux,
 Et de la Pudeur qui soupire
 Excite & calme le courroux.
 Héro du Vainqueur qui la presse,
 Irrite les tendres efforts,
 En résistant à son yvresse,

Elle en augmente les transports ;
 Sévère, & même un peu farouche,
 Quand elle refuse un baiser,
 Son Ame vole sur sa bouche
 Honteuse de le refuser.
 Léandre brûle, Héro désire,
 La Volupté qui les inspire
 Brille tour à tour dans leurs yeux ;
 Mais quel bonheur, & quel martyre !
 Et quel tourment délicieux,
 Tourment envié par les Dieux !
 Héro l'éprouve, Héro pâmée,
 Lève au Ciel des yeux languissans...
 Un cri de sa bouche enflammée
 Prouve qu'à peine elle a quinze ans ;
 A ce cri les Amours répondent,
 La Lune jalouse pâlit,
 Le Jour renaît, l'Air s'embellit,
 Et tous les plaisirs se confondent.
 Qu'ainsi puisse couler toujours
 L'Été rapide de nos jours !
 Rions des préceptes sauvages
 De nos Sénèques rigoureux ;
 Nous ferons toujours assez sages,
 Si nous sommes souvent heureux.

× × × × × × × × × × × × × × ×

SUR LA COUR.

HEUREUX qui n'a point vû le dangereux sé-
 jour,
 Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;
 Où la Vertu modeste, & toujours poursuivie,

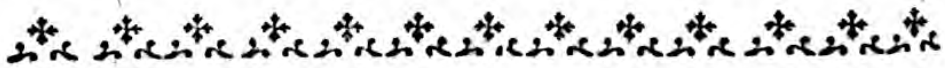
L'orgueil, me répond-elle : il trahit la nature ;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître il sappa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monstre se contemple ;
Il y regne adoré tel qu'un Dieu dans son temple :
Ses traits ensevelis sous un fard apprêté
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux, & l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare.
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
Et les vertus d'autrui, sa honte & son tourment.
Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,
Rien de si révééré que l'orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente.
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, & l'expose au grand jour.
Mais si la vérité démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quels attentats affreux, quels desseins, quelle hor-
reur !

L'orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé, qui brave le tonnerre ;
Qui pour annéantir l'auguste vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

× × ×

SUR LA MODE.

LA Mode est un tyran des mortels respecté,
 Digne enfant du dégoût & de la nouveauté;
 Qui de l'Etat François dont elle a les suffrages,
 Au-delà des deux mers disperse ses ouvrages;
 Augmente avec succès leur immense cherté
 Selon leur peu d'usage, on leur fragilité.
 Son trône est un miroir, dont la glace infidelle
 Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
 Les François inconstans admirent dans ses mains
 Des trésors méprisés du reste des humains.
 Assise à ses côtés, la brillante parure
 Essaye, à force d'art, de changer la nature.
 La beauté la consulte, & notre or le plus pur
 N'achette point trop cher son rouge & son azur.
 La Mode assujettit le Sage à sa formule:
 La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.
 Depuis nos ornemens jusques à nos écrits
 Elle attache à son gré l'estime ou le mépris;
 Et reglant tour à tour tous les rangs où nous
 sommes,
 Elle place les sots, & nomme les grands hommes.

*SUR LA VERTU.*

IL est une vertu dont la puissance active
 Commande aux passions les calme, ou les captive,
 Arrache enfin notre ame à la séduction;
 Au sein de ses erreurs désabuse Ixion,
 Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,

Dans ses bras enchantés dissipé le nuage.
 Que nos cœurs sont heureux quand la loi du devoir
 De nos plus doux penchans confirme le pouvoir !
 Il est une vertu : qui résiste à ses charmes
 Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes,
 Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
 Portera pour tribut le poids de ses remords.
 Des mortels les plus sourds sa voix est entendue :
 L'ame qui fuit ses bras y retombe éperdue.
 Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
 Pourroit-il la confondre avec son oppresseur ?
 Avec le vice impur, ce complaisant barbare,
 Qui souffle dans nos sens les flammes du tartare,
 Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
 Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs.
 Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble inno-
 cence

A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
 D'où vient qu'une Bergere assise sur les fleurs,
 Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
 Impose à ses amans surpris de sa sagesse ?
 Sévère avec douceur, & tendre sans foiblesse,
 Elle a l'art de charmer sans rien devoir à l'art.
 Son devoir est sa loi, sa défense un regard,
 Qui joint à la fierté d'un modeste silence,
 Fait tomber à ses pieds l'audace & la licence.
 D'où vient qu'un Villageois assis sous un ormeau,
 Juge des différens qui naissent au hameau ?
 Pauvre, chargé de soins, & consumé par l'âge,
 Qui peut l'avoir rendu le Dieu du voisinage ?
 Les Pasteurs rassemblés viennent autour de lui
 Chercher dans ses leçons leur joie, & leur appui.
 Eh ! ne voyez vous pas qu'amant de la Sagesse
 Il est juste sans faste, & prudent sans finesse,

Et que l'intégrité conduisant ses projets,
 De ses Concitoyens il s'est fait des sujets?
 La vertu sous le chaume attire nos hommages,
 Le crime sous le dais est la terreur des Sages.



SUR L'HOMME.

OUI, l'homme si rempli du soin de se connaître,
 Ne sçait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit
 être.

Honteux de commencer, puni de différer,
 Malheureux de sçavoir, coupable d'ignorer,
 Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
 Triste dans ses loirs, lassé dans ses études,
 Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
 Et d'abuser son cœur si facile à trahir.
 Cet homme, en même-temps libre dans ses en-
 traves;

A la fierté des Rois sous l'habit des esclaves.
 Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui;
 Ennyvré, fatigué de lui-même & d'autrui;
 Différent, inégal, & cependant le même,
 Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
 Amusé par des riens, les plus vastes projets
 Offrent à son esprit de trop foibles objets.
 Tout irrite ses goûts, sans remplir son envie
 Il abrège ses jours, & regrette la vie.
 Dans ce vaste univers il se trouve borné,
 Et de l'illusion jouet infortuné,
 Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
 Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
 L'antiquité du nom l'approche du néant,
 Et le nain est toujours à côté du géant.

Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
 Sa raison lui soumet les lions rugissans ;
 Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
 Au lieu de l'éclairer, ses lumieres le flattent :
 Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent :
 Il ne jouit de rien en essayant de tout :
 L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût ;
 L'orgueil une foiblesse insolente, ou soumise,
 Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise :
 L'avarice est la peur de manquer d'un secours
 Qui nourrit son espoir & le trahit toujours :
 Le courage brutal, une terreur extrême :
 Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même :

La feinte modestie, un orgueil plus caché,
 Et la délicatesse, un vice recherché.
 L'abandon généreux d'un profit légitime
 Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
 Sous un dehors brillant la gloire à son écueil.
 La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil :
 La politesse un droit qu'on acquiert sur les autres,
 Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres.
 La régularité prévient le désespoir
 D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
 Inutiles vertus, dont toute la puissance
 Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;
 A poursuivre le mal sans gloire & sans succès ;
 A ranimer sa force, ou nourrir son excès.
 Combattons, détruisons l'orgueil qui nous enivre,
 Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
 Qu'on le chasse avec peine, il rentre sans effort,
 Triomphe dans les fers, & survit à sa mort.
 Quel Alcide nouveau, quelle main agissante

Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?
 Il faut pour enchaîner ses dragons abattus,
 Un frein plus assuré que celui des vertus :
 Et pour arracher l'homme à sa misère extrême,
 Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu
 même.



SUR LA VOLUPTÉ.

IL est une Venus, non celle qu'Idalie
 Vit allaiter l'Amour & nourrir la Folie ;
 Que Neptune admira, que couronna Pâcis,
 Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris :
 Mais celle qui remplit les airs, la terre & l'onde.
 Phantôme du bonheur, & Déesse du monde,
 Ses loix font nos penchans, ses armes nos desirs,
 Ses biens l'illusion, ses chaînes les plaisirs.
 Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change :
 De nos goûts variés elle suit le mélange ?
 Paroît en les guidant ne pas les conseiller,
 Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
 Sous sa main qui répand le fiel & l'imposture,
 Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure.
 Elle imprime avec art sur le front des vertus,
 Ce dégoût, cet ennui qu'inspire leur abus,
 Tandis que dans les yeux de la fiere licence
 Elle offre tous les biens qu'assûre l'innocence.
 C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus ;
 Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus ;
 Qui fait parler le bois, les prés, la solitude ;
 Enchanter sur la scène, & ravir dans l'étude ;
 Qui fait chercher la paix au milieu des combats ;

Qui

Qui peut même à la mort attacher des appas ;
 Qui malgré les écueils de la mer mugissante,
 Fait voler sur les flots la voile obéissante.
 Douce erreur, dont l'espoir nous trompe & nous
 nourrit,
 Donne de l'ame au sens, & des sens à l'esprit.
 Belle, mais dangereuse, aimable, mais frivole ;
 Telle est la volupté, notre fatale idole :
 Invisible par-tout, & présente en tous lieux,
 Elle est tout ce qui charme & nos cœurs & nos
 yeux.

 LES ROIS.

ODE.

TOI qui vis tomber les colonnes
 Des Etats les plus florissans ;
 Toi qui vis briser les Couronnes
 Des Souverains les plus puissans ;
 O Terre, féconde Cybelle,
 Tu caches dans ton sein fidelle
 Les fastes des siècles divers :
 Ouvre à ma Muse, qui t'appelle,
 Les archives de l'univers.

Montre-moi sous leurs pyramides
 Ces Rois dans la tombe ignorés,
 Ces Rois fastueux & timides
 Jadis sur le trône adorés :
 Leur nom n'a duré qu'une aurore.
 Envain le marbre couvre encore



Les vains debris de leur cercueil :
Le temps à chaque instant dévore
Les monumens de leur orgueil.

Tu vis fortir de tes entrailles
Ces héros tyrans des humains ,
Dont le Dieu sanglant des batailles
Armoit les sacrilèges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent sur des palais en cendre
Et la fortune & ses revers :
Bientôt tu les verras descendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je sai qu'Achille, que Therfite
Etoient soumis au même sort ;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténèbres de la mort ;
Mais l'Isle infame de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan,
Et la terre encore éplorée
Encense l'urne de Trajan.

Princes dont la cendre repose
Au pied des plus riches autels,
Souvent malgré l'apothéose
Vous êtes l'horreur des mortels.
Envain dans vos palais nourrie
La folle & basse Flaterie
Chante vos hymnes en tout lieu ;
Le tems détruit l'idolatrie
Et brise l'autel & le Dieu.

Rois, laissez aux peuples sauvages
 Le droit injuste du plus fort :
 La crainte arrache nos hommages,
 L'amour les obtient sans effort :
 Serrez moins le nœud qui nous lie,
 Notre orgueil à regret se plie
 Au joug rigoureux du pouvoir :
 L'amour plus noble multiplie
 Nos soins, que borne le devoir.

Dans vos ferrails impénétrables :
 Sultans, esclaves couronnés,
 Vous traînez des jours deplorables,
 Des jours de trouble environnés :
 Pour rendre la terre féconde
 Le Soleil fort du sein de l'onde,
 Et s'ouvre un chemin vers les cieux.
 O Rois, rendez heureux le monde
 En vous offrant à tous les yeux.

Voyez sur les bords de la Seine
 Ce Prince, l'amour des François ;
 La victoire qui le ramene,
 Annonce à grands cris nos succès :
 Son peuple l'entoure & le presse ;
 Le zèle se change en yvresse ;
 On aime, on adore ses loix :
 Excès d'une juste tendresse,
 Qui fait le bonheur des grands Rois !

Ne craignons pas que sa mémoire
 Se perde dans l'ombre du temps,
 Ni que le grand jour de l'histoire
 Ternisse ses faits éclatans :

Minerve le suit à la guerre,
 Thémis gouverne son tonnerre :
 Il n'est armé que pour la paix,
 Et ne veut enchaîner la terre
 Que par le lieu des bienfaits.

On dira: Quel Dieu favorable
 Accorda Louis aux humains ?
 Son amitié ferme & durable
 Soutint le trône des Romains :
 Dans son tribunal despotique
 Jamais la liberté publique
 N'expira sous l'autorité :
 Les ressorts de politique
 Furent les loix de l'équité

Né sur le trône, il fut sensible ;
 Juge, il ressentit la pitié ;
 Souverain, il fut accessible ;
 Monarque, il connut l'amitié :
 Que sa justice & son courage,
 Que son nom benî d'âge en âge
 Des siècles percent le cahos :
 Qu'il soit le modèle du sage :
 Qu'il soit l'exemple des héros.

Sans avoir le pinceau d'Appelle,
 Disciple de la vérité,
 J'ébauche le portrait fidelle
 Que peindra la postérité.
 Grand Roi, que la France applaudisse
 Aux vers de ma muse novice :
 Il est pour eux un prix plus doux ;
 Vous pouvez d'un regard propice,
 Les rendre immortels comme vous.

*A une Dame, sur la traduction du traité de
la Mort par Sherlock.*

ÆGLE', votre funeste Livre
Renferme un froid poison, dont on ne peut guérir.
En nous apprenant à mourir,
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.
Hélas! nos tristes jours panchent vers leur couchant:
Pour apprendre à mourir est-il besoin d'un maître?
Que tout autre intérêt cède au plaisir touchant
De recueillir les fleurs que le présent fait naître.
L'amour est notre vie: oui, vivre c'est aimer.
C'est rendre un autre heureux, & c'est l'être soi-même.

Vous donc, qui fûtes m'enflammer,
Achevez mon bonheur, aimez-moi comme j'aime.
Mais si tous mes soupirs ne peuvent attendrir
Le cœur sans qui je ne puis vivre,
Cruelle, prêtez-moi votre funeste Livre,
Afin que j'apprenne à mourir.



Description poétique du Matin.

LE feu des étoiles
Commence à pâlir;
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir;

L'ombre diminue,
Et comme une nuë
S'éleve & s'enfuit,
Le jour la poursuit,
Et par sa présence
Chasse le silence
Enfant de la nuit.
L'amoureux satyre
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre;
Mais sourde à sa voix,
La Nymphé timide
Fuit d'un pas rapide,
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé
Regne la licence,
L'ardeur, les desirs,
Et l'intempérance,
Filles des plaisirs.
Mais déjà l'Aurore,
Du feu de ses yeux
Embellit & dore
Les portes des cieux:
Son te'nt brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le Dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébene.
Dans les airs portés
Les aimables songes

Suivis des menfonges,
Sont à ses côtés :
Près de lui voltige
L'amour, qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage.
Sans obscurité
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses
Flore du grand jour
Attend le retour :
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire ;
Et le Dieu badin
Volant autour d'elle
Du bout de son aîle
Découvre son sein.
L'abeille agissante,
Fidelle au travail,
De la fleur naissante
Enleve l'émail ;
Tandis que moins sage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La rose & le thim.
Tant que la fleurette ;
Habile coquette,
Se cache à ses yeux,
Amant langoureux
Près d'elle il s'arrête ;
Et dans sa conquête

Voit mille plaisirs :
Mais si l'Infidelle
La rend moins cruelle,
Adieu les soupirs ;
Plus de complaisance.
Dans la jouissance
Il perd ses desirs
Avec sa constance.
Tandis qu'à pas lents
Le bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charue antique,
Au bord des ruisseaux
Où naît la fougere,
La jeune Bergere
Conduit ses troupeaux.
Une clarté pure
Eclaire ces lieux,
Et dans sa parure
La simple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomele éveille
Par ses doux concerts,
Echo qui sommeille
Au fond des deserts ;
Et prenant sa route
Au plus haut des cieus
Phebus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.





LE MONDE POËTIQUE.

DEPUIS que je vous ai quitté,
 Mon esprit a peu consulté
 Et l'austère Thémis & la douce Uranie :
 J'oublie également les loix & le génie,
 Et je me meurs d'oïfiveté.
 Un levain de stoïcité
 Mêlé à mon sang tardif quelques humeurs cha-
 grines ;
 Et j'ai comme Zenon des vertus bien voisines
 De l'orgueil & de l'âpreté.
 Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique,
 Marchant les yeux distraits, & morne en son
 maintien :
 Et son cortège magnifique
 De grands raisonnemens qui ne menent à rien,
 Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique
 Des maux dont il nous entretient.
 Joignez-y quelque peu de fougue poétique,
 Mélangé de legereté
 Et de traits de férocité,
 Qui me donnent en gros, certain air prophétique
 Dont aux tems fabuleux j'aurois bien profité.
 De cet inutile assemblage
 Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Apollon.
 Je suis un champ aride, une terre sauvage,
 Que d'une aîle brûlante a couvert l'Aquilon.
 Mon esprit est tombé comme une fleur fanée :
 Ma nudité s'étend sur tout ce que je voi,
 Et la nature autour de moi

Est une masse décharnée.

Nos côteaux, nos vallons, sont des objets muets,
On n'offrent à mes yeux que traces de misère.

Je pense au fond de nos forêts
Que le jour à regret m'éclaire,

L'univers porte encore les marques du chaos.

Pourquoi ces plantes dispersées,
Sous l'acconit brûlant ces roses oppressées,
Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux?

1)

Ce globe, cette mer de matière fluide

Qui se voûtant en arc, forme notre horizon,

Qu'est ce en effet qu'une prison

Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol rapide,

Où la corruption sème un germe infecté;

Où par le tems qui fuit, qui consume & qui mine,

Chaque Etre vers sa fin est sans cesse emporté,

Et se nourrit de sa ruine?

De desordres & de maux quelle variété!

Et combien différente étoit cette nature,

Dont la docte Uranie enseigne la structure

Au sommet du Parnasse où je fus allaité!

Je me rappelle encore l'instant où ma paupière,

Par son souffle imprévu s'ouvrit à la lumière.

C'étoit lorsque Venus remonte vers les cieux

Pour quelque amant chéri venu en ces bas lieux;

Au moment que l'aurore avec des doigts de rose

Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,

Et que la terre qui repose

Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour.

Dans une assez vaste distance

1) Il manque ici quelques vers.

L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les
airs ;

L'univers au milieu se levoit en silence ,
Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers.

L'Orient au soleil préparoit une voie
De perles, de rubis, des plus vives couleurs ;
Là le ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs

D'applaudissement & de joie ,
Et les Zéphirs formoient les calices des fleurs
Avec des fils d'or & de soie.

Sous les arbres chargés de verdure & de fruits
Les oiseaux célébroient l'astre prêt à paroître ,
Et les beautés du jour & la fraîcheur des nuits ,
Ou le changement de leur Etre.

La nuit même admiroit un spectacle si beau :
Ses Dieux comme des chars arrêtant leurs étoiles,
Osoient de la lumière attendre le flambeau ,
Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.

Bientôt l'Occident plus ferein ,
Comme un gouffre profond les cacha dans son sein,
Tandis que de longs flots de matière argentée
Annoncerent Phœbus ; & la Terre agitée,
Malgré l'immense poids qui forme son appui,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie.

L'esprit plein de son feu je prêtoit même encor
De la grandeur & de la vie
A tout l'éclat de ce trésor.

Ce vuide où je me trouve étoit encôre à naître.
L'univers me parut comme un champ de plaisirs,
Tributaire de mes desirs ,
Et que je crus fécond, quand je m'en crus le maître,

Ami, qui l'êtes des neuf Sœurs ,
Qui dans le goût constant que vous avez pour elles ;

De mon génie éteint tirez des étincelles,
 Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
 Des inspirations & des graces nouvelles;
 Excusez les traits inégaux
 Dont mon esprit forma cette double peinture,
 Libertin comme la Nature,
 Et peut-être unissant assez mal à propos
 La lyre avec les chalumeaux,
 C'est dans vos entretiens variés & plein d'ame
 Que je crois respirer l'air du sacré vallon.
 Delphes, & la vapeur du Trépied d'Apollon
 N'ont point cette vertu dont votre esprit m'en-
 flâme
 Aussi lorsque l'hiver sorti du fond du Nord,
 Répandra dans nos champs l'image de la mort,
 J'irai chercher la vie & la solide gloire,
 Et découvrir chez vous par quels heureux sentiers
 Nos Auteurs parviendroient au temple de Mé-
 moire,
 S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

IMPROMPTU

*A une Dame qui se plaignoit d'être âgée de
 quatre-vingts ans.*

AVEC les qualités à tant d'esprit unies,
 Pouvez vous regretter, Doris, vos premiers
 jours?
 Vous êtes aujourd'hui la Reine des génies,
 Et vous la fûtes des Amours.

Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le
vôtre :

En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pû dérober ?

Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre :
Apelle-t-on cela tomber ?

*Il seroit à souhaiter que ceux qui ont les Pièces
dispersées de M. de B.... voulussent s'unir pour en
faire un Recueil, & qu'on nous donnât sur-tout cette
belle Epitre où il désavouoit quelques vers satyriques
qu'on lui avoit imputés. Je n'en ai retenus que les
vers suivans :*

O charmante Uranie ! O mon premier amour !

C'est vous que mon cœur en atteste ;

Ai-je jamais dans votre cœur

Fait entendre une voix funeste ?

Ai je, le front couvert d'un masque officieux,
Employé lâchement dans mes rimes coupables

A la honte des mes semblables,

Un langage inventé pour la gloire des Dieux ?

Non, non, la douce poésie

Distribue en riant les rubis & les fleurs,

Les mirthes aux amans, les lauriers aux vain-
queurs :

A la vertu qu'elle aime étroitement unie,

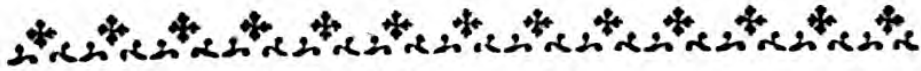
C'est à la couronner que s'occupent ses mains ;

Et l'on en fait une Furie

Quand on la peint s'armant des poisons de
l'envie

Pour faire la guerre aux humains.





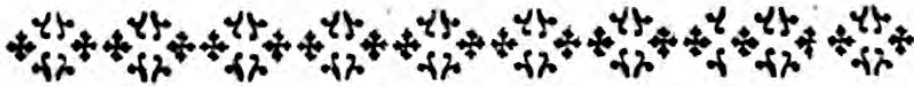
R E' P O N S E

*A une Dame qui demandoit qu'on corrigéât
ses Vers.*

P L U S l'esprit a de liberté,
 Plus sa lumiere est vive & pure.
 Le travail a souvent gâté
 L'ouvrage heureux de la nature.
 La négligence est la parure
 Des graces & de la beauté.
 Ce ruisseau, l'amour de Zéphire,
 Qui du voile des cieus réfléchissoit l'azur,
 Et de Flore autrefois embellissoit l'empire,
 Captif dans un bassin de marbre ou de porphire,
 N'est plus ni si clair, ni si pur.
 Esclave de l'art qui l'enchaîne,
 Dans sa prison superbe il serpente avec peine.
 Libre autrefois, dans ses longues erreurs,
 Il embrassoit, il arrosoit la plaine,
 Et donnoit en fuyant la vie à mille fleurs.
 Trop de culture épuise un champ fertile.
 L'exactitude est inutile
 Aux vers qu'enfante le loisir :
 L'ouvrage a toujours l'air facile,
 Quand le travail est un plaisir.
 Zirphé, laissons aux Dieux l'honneur d'être ad-
 mirables,
 C'est assez pour nous d'être aimables,
 L'art fut jadis moins inventé
 Pour éclairer, pour parer la beauté,
 Que pour rendre plus supportables

Les traits choquans de la difformité,
N'enchaînez point votre Muse charmante :
Prenez, si vous manquez de feu,
Le flambeau du Dieu que je chante.
Osez lui tout devoir, & faites-en l'aveu.
L'Amour, dont le nom épouvante,
S'il blesse encor, blesse bien peu :
Sa chaîne n'est plus si pesante,
Et sa victoire n'est qu'un jeu.
Qu'il vous guide dans la carrière,
Qu'il soit votre Apollon, qu'il soit votre censeur,
Si j'étois l'Amour précepteur,
Zirphé seroit mon écoliere.





R E F L E X I O N S
S U R L E S P A S S I O N S.

A V E R T I S S E M E N T.

Nous naissons tous avec des passions: la différence des états & des tempéramens empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité. Ainsi tous les cœurs enferment en eux les principes des passions: le hazard de l'éducation & de la naissance s'oppose à leurs effets, sans en détruire la nature. Je me suis proposé depuis longtems de les approfondir, & d'écrire sans beaucoup d'arrangement toutes les réflexions qui naîtront de mon sujet. L'amour est la première passion qui se fait sentir: on peut même dire qu'elle est la plus générale. Les bornes de son regne sont celles de la nature; sa durée sera celle du monde: ainsi je ne pouvois, sans renverser l'ordre des choses, écrire sur les Passions, & ne pas ranger l'Amour à la tête de toutes les autres.

LET.

*LETTRE*

A MADAME LA C. DE**.

VOUS voulez sçavoir, Madame, ce que je pense sur l'amour : c'est vous exposer à entendre tout ce que vous faites sentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée sur votre ouvrage ? Ne vous siéroit-il pas mieux de deviner mes sentimens, que de me forcer à les développer ? N'importe, je ne vous refuserai point le plaisir malin que vous cherchez, & tantôt en philosophe, tantôt en amant, je vais consulter mon cœur : j'écrirai sans art & sans méthode ce qu'il me dira de l'amour. N'attendez pas qu'il m'en parle toujours avantageusement : vous sçavez trop combien j'ai sujet de m'en plaindre ; mais ne croyez pas aussi que par vengeance je cache les graces que vous faites si bien sentir. J'exposerai des défauts & ses vertus ; & par-là, Madame, je trouverai le moyen de vous donner des leçons, & en même-tems de vous faire ma cour. Je souhaite que mes réflexions soient dignes de vous, de l'amour & de moi ; & que dans cent ans & plus nous nous retrouvions tous trois ensemble.

Il faut avoir un cœur pour sçavoir aimer : les sens ne suffisent pas. Le tempérament conduit par l'esprit, peut mener jusqu'à l'amour. Nous naissons tendres ou voluptueux ; la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaisir, & quelque fois un penchant inévitable vers l'amour. Ce

sont les heureux qui reçurent avec ce goût piquant du plaisir, la délicatesse fine qui l'affaïsonne. Mais les ames que l'amour a choisies pour aimer, doivent passer rapidement & sans relâche des grands plaisirs aux grandes peines. Leur agitation sera toujours nouvelle, & toujours extrême.

Connoissez-vous un feu qui prend toutes les formes que le souffle lui donne, qui s'irrite, qui s'affoiblit, selon que l'impression de l'air est plus vive ou plus modérée? Il se sépare, il se réunit, il s'abaisse, il s'éleve: mais le souffle puissant qui le conduit, ne l'agite que pour l'animer, & jamais pour l'éteindre: l'amour est ce souffle; nos ames sont ce feu.

Il est des climats où l'amour regne par choix; un beau ciel, un air tempéré, des campagnes fécondes & riantes attirent l'amour, & semblent l'avoir fixé. Son temple est par tout où la nature est belle: fils docile & reconnoissant, il fuit en tous lieux sa mere. La fontaine de Vaucluse, le tombeau de Laure, les rives du Lignon, sont les lieux charmans qu'il habite: les deserts de la Sibérie, les glaces éternelles de la Norvège, sont les théâtres affreux de ses exils: ils ne furent jamais le siège de son empire. Un Provençal, un Portugais naissent amoureux: un Lapon commence par être brutal: il peut devenir emporté; mais jamais tendre. La beauté & la richesse d'un climat prêtent infiniment à la douceur des mœurs; la tempérie de l'air influe sur les caractères. Il faut être amant; mais la vivacité n'ôte rien à la tendresse. Les amans véritables ressemblent aux fontaines abondantes; elles sont vives, mais elles sont douces.

Il n'est rien de si commun que de parler d'amour, il n'est rien de si rare que d'en bien parler. Le cœur qui le sent, le définit bien mieux que l'esprit qui l'imagine. Demandez à un amant ce que c'est que l'amour. Sentir & désirer, vous répondra-t-il en deux mots. Mais ses yeux, sa physionomie, tout en lui vous expliquera sa définition. Un homme d'esprit pourra vous répondre la même chose, sans vous éclairer de même. En un mot, un amant qui parle d'amour : vous en fait éprouver les mouvemens; l'homme d'esprit ne vous les fait qu'envisager.

J'ai aimé; mon silence avoit appris à ma maîtresse ce que je devois lui dire : j'allois parler, elle m'avoit déjà entendu. On ne se trompe point sur un amour véritable. Ils s'éleve en nous, en la présence de ce qui nous aime, une voix secrète, un mouvement involontaire qui ne trahit jamais. Nos cœurs se connoissent mieux encore en amour que nos yeux aveugles & insensibles sur les dehors affectés : rien de feint, rien d'apprêté ne les touche, la passion seule peut arriver jusqu'à eux. L'esprit n'est pas de même, il se trompe sur tout ce qui le flatte, & souvent il entraîne le cœur sans le persuader.

La coqueterie sauve ordinairement les femmes des grandes passions, & le libertinage en garantit presque toujours les hommes. Il faut penser modestement de soi-même pour aimer sincèrement; il faut être sage pour aimer long-tems; la plupart des femmes se rendent, & n'aiment point. Le grand nombre des hommes jouit sans s'attacher.

Les amans véritables n'ont d'autre vanité, que celle de l'être enchaînés mutuellement, et d'autre plaisir que celui de jouir de leur défaite.

Un amour ordinaire est la plus foible de toutes les passions. L'espérance du plaisir le soutient, son approche l'affoiblit, son arrivée l'anéantit absolument. Tout est complaisance, tout est sacrifice dans une passion médiocre. On flatte une maîtresse, on approuve ses goûts; mais on ne scauroit les prendre. Un amour foible ne devrait durer qu'un jour: la bienfiance & les égards en font un martyr.

Une véritable tendresse, un goût éprouvé, un goût sincère & réciproque commande à toutes les autres affections de l'ame: c'est un embrasement qui consume jusqu'à leur racine; & si le véritable amour ne détruit pas toutes nos passions, il en fait du moins ses esclaves: il leur commande avec autorité, elles lui obéissent sans résistance.

Le monde aux yeux d'un amant ne conserve jamais la même face: il change avec l'état de son cœur. Est-il heureux? tout est riant, tout est tranquille. La nuit devient plus belle mille fois que le jour, ses ténébres sont des voiles charmans où les plaisirs se cachent pour séduire: son silence devient le langage du bonheur même: tout est animé. Les saisons amènent de nouveaux plaisirs avec de nouveaux jours, l'univers enfin devient le théâtre de la félicité. Est-il malheureux? les élémens sont bouleversés: le jour n'est plus qu'une nuit funèbre, la pointe des plaisirs devient celle de la douleur; ce n'est plus cet air put; cette nature riante & parée: le caprice d'une maîtresse a renversé ce bel ordre: c'est un nouveau ciel, ce sont d'autres étoiles.

Le monde est bien petit aux yeux d'un amant. Sa maîtresse, les habits qui la touchent, le lieu qui l'enferme, l'air qui l'embrasse, voilà le monde entier, voilà le vaste univers!

Si tous les hommes étoient amans, les sociétés ne seroient composées que de deux personnes, de celui qui aime, & de celle qui est aimée. De tous les liens qui nous unissent à nos familles, à nos amis, à nos intérêts, à notre gloire, à nos plaisirs, l'amour ne fait qu'une seule chaîne qu'il attache fortement à notre cœur, & c'est la main de l'amante qui la gouverne.

Aimer, c'est n'aimer rien de tout ce qu'on chérissoit dans l'indifférence: aimer c'est prendre l'esprit de sa maîtresse, & penser d'après elle; c'est voir par ses yeux, sentir par son cœur, en un mot, c'est changer de naturel, & devenir tout ce qu'elle est.

Passion terrible & emportée qui obscurcit la raison, qui la fait servir à nos fureurs, qui la force de défier nos folies; passion noble & généreuse qui réveille en nous l'amour de la gloire, la probité endormie, la délicatesse émouffée. L'Amour enfin n'a point de formes; mais il est capable de les prendre toutes. Ses vertus & ses vices lui sont également étrangers. L'eau retient la figure du vase qu'elle remplit. Nos maîtresses nous rendent tout ce que nous sommes.

Vous qui êtes appelés au gouvernement des peuples, fuyez l'amour. Nés pour commander, vous serez esclaves; & si l'objet qui vous séduit n'est pas l'image de la vertu, comme il est à vos yeux celle de la beauté, vous verrez chanceler vo-

tre trône: peut-être serez-vous écrasés sous ses ruines. L'amour n'est fait ni pour les rois, ni pour le peuple: les rois ont trop de devoirs, le peuple a trop de besoins. L'amour est le seul bien qu'on ne peut apprécier; l'amour est le seul mal auquel on ne trouve point de remède. Peignez-le comme un monstre dangereux, représentez-le comme un Dieu bien-faisant, vous le trouverez tout entier dans l'un & l'autre de ces portraits.

Aimez une femme qui ne fera que belle, votre amour finira. Les graces, les agrémens du corps sont limités; la mesure de votre curiosité sera celle de votre tendresse. Joignez de l'esprit à ses charmes extérieurs, à ses charmes que la jouissance détruit, vous les verrez se multiplier, se répandre, & s'animer à chaque instant. L'esprit est à la beauté, ce que la rosée du matin est aux fleurs. Mais si vous découvrez entre l'esprit & les graces, des caprices, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalousie, de l'humeur, fermez les yeux sur vos occupations & sur vos devoirs; je vous le prédis, vous aimerez toute la vie. C'est jouir de trois personnes en une seule, que d'avoir une maîtresse qui rassemble les agrémens, l'esprit & les caprices.

La dispute des brunes & des blondes a été inventée par les voluptueux; les amans ne sçauroient la décider: les uns choisissent avec réflexion, les autres aiment sans délibérer. Ce ne sont pas précisément les beaux yeux noirs & les beaux bleus qui renversent les têtes, qui troublent les cœurs; ce sont ceux qui parlent le mieux le langage de notre ame: la beauté plaît, la physionomie entraîne.

La jalousie est l'aliment & le poison de l'amour. C'est elle qui fait les amans délicats, & les maîtres.

ses emportées. Quand elle est douce & modérée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue, on ne la voit soupçonner qu'avec précaution: aussi enfant que l'amour, elle se joue avec lui, & le corrige en badinant: c'est sous cette forme, c'est sous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la quand sur les pas des furies elle se précipite un poignard à la main, quand elle gémit, quand elle crie auprès du tombeau qu'elle a creusé, & qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait repandre. Altrée inquiète est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat & jamais jaloux: la délicatesse est toujours tendre, la jalousie est souvent cruelle.

La plupart des hommes & des femmes se reprochent mal-à-propos leurs infidélités; il se juroient autrefois un amour vif, un amour que la sympathie avoit assorti. Infidèles à la vérité qu'ils attestoient alors, doivent-ils s'étonner aujourd'hui de devenir perfides en amour? On n'aime guères dans le monde, mais on s'amuse. Parler sérieusement de l'amour, c'est tomber dans le ridicule. Cependant aux yeux de la véritable probité, un amant & un ami infidèles sont également méprisables. Cesser d'aimer par inconstance est un défaut dans la nature: trahir ce qu'on aime, est toujours un vice dans l'amant.

*M. DE B*** à qui une Dame connue par sa beauté & son mérite, a demandé une définition de l'amour, lui répondit par ces vers.*

Qu'est-ce qu'Amour?

C'est un Enfant mon maître,
Et qui l'est, belle Iris, du Berger & du Roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi,
Mais il est plus hardi peut-être.

SUITE
DES REFLEXIONS
SUR LES PASSIONS.

QUE de reproches ne m'a-t-on pas fait d'avoir écrit sur l'amour, & qu'il seroit long d'y répondre! Pourquoi choisir une matiere épuisée? pourquoi s'exposer à des répétitions nécessaires? quelle manie enfin, ma'-t-on dit, de vouloir traiter un sujet aussi puérile & aussi dangereux! voilà bien des crimes, voici peu d'excuses. Premièrement, je voulois écrire sur les passions; il n'y a rien, je pense, d'extravagant dans ce projet: il me paroît que de commencer par celle de l'amour, ou de l'avarice, est encore un chose très permise: mais il est des oreilles que le seul nom d'amour effarouche; il est des hommes qui par tempérament ou par vengeance, frémissent de l'entendre: que répondre à ces ames délicates? Deux choses: c'est un malheur qu'on ait rangé l'amour au rang des grandes passions; il est triste que la fantaisie me soit venue de l'approfondir. A l'égard des répétitions où j'ai couru risque de tomber, je demande si des Juges sensés condamneroient un Peintre pour avoir représenté le soleil en plein midi, dans ce moment

heureux où il semble éclairer la nature entière, & briller généralement à tous les yeux.

*Ce grand astre dont la lumière
Enflâme les voûtes des cieux,
Semble au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux :
Fier d'être la flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs,
L'olimpe, la terre & les mers,
Remplis de sa clarté féconde :
Et jusques au fond des enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui disputoit l'univers.*

L'amour ressemble au Roi des astres : il est connu, il est peint dans toutes les parties du monde; & c'est cependant encore le sujet le plus heureux, le plus utile & le plus sûr de plaire. Le goût que nous avons pour la nouveauté, s'étend moins sur les matieres, que sur la maniere de les traiter : n'épuisons point notre imagination à créer un nouvel ordre des choses, approfondissons celles qui sont connues, peignons-les d'une main hardie; & sans y penser, nous deviendrons de grands Peintres, & des Peintres originaux. J'ai une autre réponse à faire, & la voici. On me demande comment il est possible qu'un homme fait pour vivre dans le grand monde, puisse s'amuser à écrire, à devenir auteur enfin? Je réponds, que s'il n'est pas honteux de sçavoir penser, il ne l'est pas non plus de sçavoir écrire; & qu'en un mot, ce sont moins les ouvrages qui deshonnorent, que la triste habitude d'en faire de mauvais. Mais du moins, dira-t-on,

vous courez de grands risques. Sont-ils si grands après tout quand on connoît ses forces? Quand on n'entreprend rien de trop élevé, on peut entrer hardiment dans une carrière dont on a borné l'étendue. D'ailleurs je suis ennuyé d'être perpétuellement entraîné par ce que j'appelle le tourbillon du jour, je veux dire, cet enchaînement perpétuel de plaisirs, de devoirs, de jeux, de spectacles, qui laissent à peine le tems d'être un moment avec soi-même; & qui communiquant à notre ame le trouble qui regne dans le monde, la rend incapable de saisir ses ridicules & d'approfondir ses erreurs. Il faut que tout homme d'esprit ait son observatoire, où tranquille & n'entendant que de loin le tumulte séduisant de Paris, il s'accoutume à connoître les hommes en étudiant son propre cœur. On pourroit conclure de cette réflexion, qu'observateur rigoureux, j'ai tourné de bonne heure mon esprit vers la satyre ou la mélancolie: ce jugement seroit bien injuste. Sans être heureux, mon cœur est tranquille, & je laisse à mon imagination le soin de mes plaisirs. Il est vrai qu'en ouvrant les yeux sur la scène de ce monde, l'ingratitude est le premier objet qui les a frappés; mais après quelques momens de sensibilité & de douleur, j'ai vû plus de folie que de méchanceté dans les hommes; & je me suis accoutumé à commercer avec eux, & à rire innocemment de leurs extravagances. Tous mes écrits annonceront cette façon de penser, ou plutôt cette faculté de sentir: je n'offrirai que des tableaux rians: une raison aimable, une folie douce seront les muses que j'invoquerai; & peut-être, par une nouveauté qui ne peut-être dangereuse, je peindrai la vertu au milieu des plaisirs, nous

ouvrant des routes inconnues aux Socrates. Si cette maniere d'écrire, simple, libre & souvent poétique, a le malheur de déplaire aux Ecrivains sensés dont la France abonde aujourd'hui, j'avouerais modestement que l'esprit de philosophie & de justesse, qui s'est, dit-on, répandu sur le siècle présent, n'a fait que passer rapidement devant moi, pour aller éclairer des hommes infiniment plus méthodiques. Mais malgré les progrès de la raison, il reste encore dans le monde une troupe de foux & de folles, qui crient à l'ennui, qui se plaignent qu'avec tout le bon sens du monde on les fatigue, on les endort; qui disent qu'à la vérité on écrit sagement aujourd'hui, correctement même; mais qu'après tout l'imagination n'est pas satisfaite: qu'on voudroit bien s'amuser quelquefois aux dépens de la méthode; & qu'après avoir vû voler terre à terre les colombes, on aimeroit à se perdre dans les nues avec les aigles. Je connois par exemple une de ces aimables étourdies à qui le ciel donna en imagination tout ce que les autres femmes ont en papillonage, en babil, en coquetterie; dont l'esprit a la faculté de certains verres; je veux dire celle de reproduire les objets jusqu'à l'infini. Une seule idée qui la frappe en réveille une foule d'autres: polie avec les galans du monde, bonne & indulgente avec les sots, vive jusqu'à l'emportement avec les gens d'esprit, tranquille en apparence, son ame ressemble à cet argent vif & mobile, qui au moindre mouvement s'ébranle dans toutes ses parties. Présentez à une femme de ce caractère un livre pésamment écrit, & un amant séxagénaire, vous l'embarrasserez, je vous jure, sur le choix.

Ainsi, comme il faut plaire autant qu'il est pos-

sible à tout le monde, je demande d'amance, permission d'écrire pour les foux de ma connoissance, bien résolu dans la suite de faire ma cour aux sages que je ne connois pas. J'appelle foux, tous ceux qui ont les passions vives; & l'on peut remarquer qu'il seroit heureux pour les écrivains dans tous les genres, de les avoir reçûtes du ciel, vives & bouillantes: car le génie suit toujours les passions impetueuses. Me voilà rentré heureusement dans mon sujet, dont je ne veux plus m'écarter.

Un Américain de mes amis, qui a de l'esprit & de l'usage du monde, mais qui n'a pas perdu dans son commerce ce jugement sûr, cette hardiesse dans les pensées, & ce tour figuré dans l'expression, que la nature ne refuse pas même aux Sauvages, me disoit l'autre jour en lisant mes Reflexions: Qu'entendez-vous par cet amour, dont on fait tant de bruit en France? quel est-il ce Dieu, dont Paris entier paroît être le temple? Tous les arts s'empressent à consacrer ses miracles, & même ses erreurs; le marbre s'anime & le reproduit, la toile respire & fait sortir ses traits, les théâtres retentissent de ses louanges, la musique entraîne doucement les cœurs jusqu'aux piés de son trône, la poésie enflamme l'esprit & le remplit de ses douces chimères. Quel ennui dans vos sociétés, si cet amour vif & piquant ne vient folâtrer avec vous, s'il ne réveille la paresse de vos Dames, & s'il cesse de présider à ces jolis riens qu'elles écoutent avec tant d'avidité! Le desir de plaire, qui rend les Françoises si aimables ou si ridicules, est immortel parmi vous: il ôte depuis quinze jusqu'à trente ans l'envie, je dirai même le besoin du repos. Qu'une jeune personne plaise au bal pendant douze nuits de suite,

je vous jure que ses insomnies ne la changeront pas, & que sa vanité flattée fortifiera la délicatesse de son tempérament. N'est-elle plus aimée pour sa personne, elle voudra l'être pour de l'esprit, pour des mines, quelquefois même pour des grimaces: en un mot, il ne se met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne soit au nom de l'amour. Je remarque d'ailleurs que votre amour françois est l'ame du commerce; que le Dieu des modes le suit; qu'il invente tous les jours de nouvelles parures, tire des mines de nouveaux diamans, file de nouvelles étoffes & broye avec adresse un fard imperceptible, & des couleurs moins étrangères aux visages. Je ne vois rien enfin, de si universellement répandu, de si généralement connu, que l'amour; & cependant l'autre jour une femme du monde de trentecinq ans à qui j'en voulus parler, me dit d'un air moitié dédaigneux, moitié innocent. En vérité je n'entends pas ce que vous voulez me dire, j'ignore absolument ce langage. Comment, tout se fait en France pour l'amour, ou par l'amour, & vos femmes feindront toujours de le méconnoître? quel contraste! quel ridicule! Expliquez-moi, de grace, cette bizarrerie: d'où vient, continuoit-il de me dire qu'en Europe, & sur-tout en France, il faut pour plaire aux femmes, dresser un autel devant elles, brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent presque jamais grossier, & de tous leurs défauts faire autant de Divinités qu'on adore? est-ce que réellement, vous auriez parmi vous une tradition qui promît aux jolies femmes les appanages de la divinité? ne se croiroient-elles pas sérieusement des Déeses de la terre? Quel orgueil quand on leur déplaît! quelle hauteur quand on commen-

ce à leur offrir des hommages! quelle vertu quand elles résistent! quel étalage de sentimens nobles & délicats, quand on commence à les ébranler! Non, il n'est rien de si grand, de si fier, de si vertueux en apparence, qu'une femme à qui vous dites, je vous aime, pour la première fois: mais autant sa résistance semble-t-elle lui donner d'empire sur les hommes, autant perd-t-elle de sa divinité, quand elle cède à leurs penchans. L'appareil de vertu, d'insensibilité, de fierté, disparoît: on découvre enfin les combats continuels qu'elle a soufferts pour résister fort peu de jours: on voit que sa foiblesse n'étoit environnée que d'un nuage léger; que ce nuage dissipé, il ne reste plus qu'une nature aussi foible que celle des hommes, mais plus inconstante à la vérité, & plus dissimulée: on voit qu'on doit souvent au hazard l'avantage de plaire aux femmes; que c'est peut-être en flattant leurs défauts qu'on les soumet; que leur vanité se nourrit des hommages les moins sincères; qu'elles sacrifieroient un amant adoré à l'orgueil d'être louées par un grand Prince, ou par un grand génie: en un mot, je trouve que vos François méritent d'être aimés; mais l'adoration ne fait qu'éclairer davantage leur foiblesse. Ah que dans nos climats l'amour est bien moins Comédien! il est parjure en France cet amour, il atteste à tout moment le ciel & la terre; excessif dans ses promesses, avare dans ses dons, emporté dans sa colore, injuste dans ses soupçons, humble quand il demande, insolent lorsqu'il a obtenu, dénaturé quand il s'envole, curieux & avide de nouveauté; car j'ose le dire, si du fond des terres australes arrivoit à Paris un grand Seigneur médiocrement bien fait, on verroit encore des barricades,

& vos femmes se feroient la guerre pour le conquérir.

Voilà les réflexions de mon sauvage, qui me paroissent justes, & qui font sentir à tout homme raisonnable, que ce n'est pas dans le sein de la galanterie qu'il faut chercher le véritable bonheur; je n'en connois point d'autre sur la terre que la tranquillité: libres & maîtres de notre tems, c'est à la raison de nous éclairer sur nos plaisirs: qu'elle se tourne toute du côté de notre félicité actuelle, sans perdre aucune de nos vertus: par les progrès de notre raison, nous compterons ceux de notre bonheur. La pièce de vers que je joins à ces Réflexions, les rendra plus utiles, en les rendant sans plus aimables.



LE NOUVEL
E L I S E' E ,

A M, DE***.

QUI ne connoît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi son séjour;
Où la justice a placé l'innocence;
Où sans remords, sans soins, sans inconstance,
On vit en paix dans les bras de l'amour?
Un fleuve heureux endort par son murmure,
L'ambition, la crainte, les desirs;
Et dans son onde on puise sans mesure
L'oubli des maux, & le goût des plaisirs.

De ses vrais biens la nature parée,
 N'y montre aux yeux que des fruits & des fleurs :
 L'or est banni, la guerre est ignorée :
 Y pourroit on ressentir des malheurs ?
 Mais si ces lieux sont destinés aux sages,
 Pourquoi chercher ce qui nous est offert ?
 Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
 Vivons comme eux, l'Elisée est ouvert.
 Ce ne sont point les plaines fortunées,
 Les bois épais, le murmure des eaux,
 Qui font couler nos heureuses années
 Dans les douceurs d'un éternel repos :
 C'est la raison qui rend les lieux aimables.
 Tout ici bas lui doit ses agrémens :
 Antres obscurs, déserts impraticables,
 Son seul aspect vous a rendus charmans :
 Palais des Rois, vos cours ambitieuses
 Seroient sans elle une affreuse prison :
 Repos, transports, heures délicieuses,
 Tous les plaisirs naissent de la raison.

Esprit des Dieux, soutien de l'Elisée,
 Sage Minerve, éclaire l'univers ;
 Que par tes soins l'ame divinifiée
 Soit insensible aux grandeurs, aux revers :
 De la vertu rends nous la route aisée ;
 Et pour jamais fait rentrer dans leurs fers
 Les passions, ces filles des enfers.
 Quitte un moment les campagnes fleuries,
 Où le Lethé sur un char paresseux
 Nonchalamment erre dans les prairies,
 Et de roseau couronne ses cheveux.
 Si tu reviens, la paix & l'innocence,

Vont

Vont rétablir leurs autels démolis ;
Et confondus par ta seule présence ,
Tous les forfaits, enfans de la licence ,
S'abîmeront dans l'ombre ensévelis.
Du haut du ciel nous reverrons descendre
Les plaisirs purs que goûtoient nos ayeux.
Le Dieu des ris qui mourut avec eux ,
Nouveau phœnix, renaîtra de sa cendre ,
Et parmi nous ramenera leurs jeux.
Mais toi, mortel, toi, si digne de l'être ,
Esclave bas, né pour avoir un maître ,
Qui n'oserois écouter les desirs
Que dans ton cœur la nature fait naître ;
Toi l'ennemi, le tyran des plaisirs ,
Veux-tu toujours gémir dans la poussière ,
Verser des pleurs, traîner des fers honteux ?
Ose à la fin jouir de la lumière ,
Et deviens homme, en devenant heureux.
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde ,
Ressemble aux fleurs qu'enfante le printemps.
Tristes jouets de la Parque & du temps ,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde ;
Et l'avenir tel qu'une mer profonde ,
Va sans retour engloutir nos instans
Tristes pensées où l'ame s'abandonne ,
Nous plaisons-nous à grossir nos malheurs ?

Si le plaisir vainqueur de nos douleurs.
Eternisoit l'éclat qui l'environne ;
Si les remords ne faoient point les fleurs ,
Dont en tout temps sa tête se couronne ;
Et si l'ennui qui souvent l'empoisonne ,

A ses beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs ;
 Dieux, comme vous nos ames immortelles
 S'enyvreroient de douceurs éternelles !
 C'est le plaisir qui vous ouvrit les cieus :
 Par le plaisir nous serions tous des Dieux,
 Nés dans les pleurs, sujets à des disgraces,
 Nos bons ayeux ont coulé d'heureux jours.
 Que la raison nous guide sur leurs traces,
 Et qu'elle-même animant mes discours,
 Offre à nos yeux, avec toutes ses graces,
 Le siècle d'or, ce siècle des amours.
 Là sous les loix de Saturne & de Rhée,
 La paix, Thémis, Flore, Pomone, Astrée,
 Avoient fermé le temple de Janus.
 J'y vois par-tout la clémence adorée :
 Forfaits honteux, vous êtes inconnus :
 Triste douleur, vous êtes ignorée.
 J'y vois des champs conservés sans combats,
 Des blés sauvés de la faux des soldats.
 J'y vois la terre enfanter des miracles,
 Et la nature attentive à nos vœux,
 Ouvrir son sein, répandre sans obstacles
 Tous les trésors qui rendent l'homme heu-
 reux :
 Des biens acquis par un travail facile,
 Et consumés par un usage utile ;
 Des fruits pour mets, le printemps pour saison ;
 Des lits de fleurs, un autel pour maison ;
 Les Dieux pour rois, la vertu pour noblesse,
 Point d'indigence, encore moins de richesse ;
 Sincérité, foi, constance, candeur,
 Discrétion, simplicité, grandeur,
 Le monde entier pour commun héritage,
 Egalité sans loix & sans partage,

Tels sont les biens qu'on possédoit alors.
 Ils reviendront : qu'on chasse de la terre
 Cet intérêt qui meut tous nos ressorts,
 Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
 Dont la faveur allume nos transports ;
 Mais qui bien-tôt se brisant comme un verre,
 Perd les vivans, deshonne les morts ;
 Ne laisse enfin que de tristes remords,
 Et des forfaits punis par le tonnerre.
 Qu'il pleure enfin ses temples abattus,
 Temples impurs où regnoit l'injustice.
 Pauvres en or, & riches en vertus,
 Laissons aux Dieux le pompeux édifice
 De nos palais ; & ne retirons plus,
 De ces rochers creusés par l'avarice,
 Les vils trésors qu'y fait naître Plutus ;
 Nous reverrons enfin cet Elisée,
 Si peu connu, si chanté dans nos vers.
 L'impiété punie & méprisée,
 Va replonger dans l'ombre des enfers,
 L'oubli des loix, l'erreur autorisée,
 Et ces écrits captieux & pervers,
 Qui par les traits d'une éloquence aisée,
 Ont ébloui le crédule univers.

Déjà je vois éteindre le bitume
 Qui nuit & jour embrasoit nos fourneaux :
 Le fer se rouille, & la pesante enclume
 Ne gémit plus sous le poids des marteaux
 La paix renaît au sein de la victoire,
 Et l'univers la reçoit à grands cris.

S'il en jouit, nos Princes ont la gloire
D'apprendre aux Rois à connoître son prix.
Mais quels objets frappent mes yeux surpris !
Quel Dieu conduit les filles de mémoire !
Quelle clarté, quels sons harmonieux !
L'amour descend modeste & glorieux :
Non cet amour que revere Amathonte,
Dont les plaisirs sont suivis de la honte ;
Mais cet amour qu'Issé peint dans ses yeux,
Ce feu vainqueur né d'une source pure,
Qui se ranime au sein de la nature,
Ce Dieu charmant, qui présente à nos cœurs ?
Des fers sans poids & des liens de fleurs ;
Ce sentiment plus actif que la flâme,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame ;
L'amour enfin, car son nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux !
Vivons, Issé, sous ses heureux auspices,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices,
Contre le sort empruntons ses secours :
Si le passé qui détruit toutes choses,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'instant présent fait naître assez de roses ;
Vivons, aimons, & jouissons toujours.
Mais si d'un Dieu la main impénétrable,
Nous écrit au rang des malheureux,
Sans condamner son dessein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux,
Où le destin, farouche, inexorable,
Diète aux mortels ses arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyans s'élever jusqu'aux cieux,
Et plus cruels que les flots de Neptune,

Perdre les Rois, & les amis des Dieux ;
Nous y verrons le sceptre & la balance,
Les vains lauriers que la gloire dispense,
S'évanouir sous ces funestes flots ;
Et dans leur sein si fécond en orages,
Nous puiserons la constance des sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.





REFLEXIONS

SUR LA ME'TROMANIE.

LA manie des vers dont on vient de jouer si heureusement le ridicule, en auroit beaucoup moins, si elle n'étoit devenue une passion presque générale. Les regles de la simple versification sont si faciles & si courtes, qu'il n'est presque personne, qui par paresse ne s'accomode de ce genre de travail, & dont l'amour propre ne le flatte d'obtenir en peu de tems les grands honneurs du Parnasse, c'est-à-dire, un peu de fumée que l'orgueil grossit, & que le tems ou la nouveauté dissipent tôt ou tard. Il est difficile d'être jeune, & de vivre à Paris, sans avoir envie de faire des vers. L'Opera, la Comédie, & les femmes font plus de Poètes que les Muses; mais comme il n'appartient, ni au Théâtre ni aux Belles de donner du génie; il arrive aussi que les seuls Poètes, dont le nom se conserve, sont ceux qui n'ont eu d'autre maître & d'autre modele que la nature.

La critique n'a jamais été plus sévère ni plus étendue qu'elle l'est aujourd'hui; il est tout ordinaire dans ce siècle de voir des enfans qui jugent, & qui jugent bien. On a dispensé la jeunesse du respect servile qu'elle rendoit aux jugemens de l'âge avancé; c'est peut-être une faute: mais il faut avouer qu'elle est souvent heureuse. Nous sommes raisonnables cinq ou six ans plutôt que nous ne l'étions autrefois: introduits de bonne heure dans le monde, rien ne nous étonne aujourd'hui:

La confiance que nous donnent l'expérience & l'usage, fait naître en nous de nouvelles idées, en nous aidant à développer celles que nous avons déjà. La timidité qu'on nourrissoit autrefois en nous jusqu'à vingt-cinq ans, pouvoit avancer intérieurement les progrès de la raison; mais elle s'opposoit sans doute à l'effort de l'esprit & à ce jeu de l'imagination, qui fait qu'on plaît & qu'on invente.

Avouons néanmoins que la liberté qu'on nous donne de bonne heure, de penser & de parler hardiment, peut bien contribuer à étendre le nombre des bons Critiques; mais aussi elle doit augmenter à l'excès le catalogue nombreux des mauvais poètes. Tous les jeunes gens qui ont de l'esprit, entendent dans le fond de leur cœur une voix flatteuse qui leur dit: Vous avez assez de hardiesse pour chercher des fautes dans le grand Corneille, & assez de goût pour les trouver & les rendre sensibles. La douceur, l'harmonie, le charme séduisant des vers de Racine, ne vous empêchent pas de sentir le petit nombre d'expressions foibles & profaïques qui lui sont échappées; vous censurez avec discernement les Juges même du bon goût, & vous n'oseriez entrer dans une carrière dont vous connoissez toutes les fleurs & toutes les épines? Ce raisonnement intérieur de l'amour propre les ébranle, les séduit; & si le hazard fait que soupant avec Voltaire ou Crébillon, ils leur entendent réciter des vers; s'ils sont assez heureux pour saisir finement leurs graces différentes, & pour admirer à propos la force & la pompe qu'ils savent répandre dans leurs ouvrages: voilà leurs têtes qui se

remplissent de projets vastes ; le Parnasse les suit, ils ne voient plus que ses lauriers & sa fontaine immortelle ; le jour même ils essayeront leur talent dans un petit Madrigal, & d'efforts en efforts, au bout de trois semaines, ils auront déjà ébauché douze Scènes tragiques. Il suffit pour les fixer dans une carrière où la nature ne les a point appelés, qu'une jeune personne laisse tomber sur nos Profélytes, des regards conduits par le hasard ou par la coqueterie ; elle leur fera prendre à l'instant pour enthousiasme le desordre de leurs sens. Apollon & l'amour seront pour eux les mêmes Dieux ; je les vois déjà s'égarer volontairement, se passionner de commande, & arborer avec audace l'étendart des Muses ; car la poésie a ses Dom Quichottes aussi-bien que l'amour. Je ne pense pas que le Chevalier de la Manche fût amoureux, ni capable de le devenir. Le siège des ses passions étoit plus dans sa tête que dans son cœur. Que de gens à son exemple ayant choisi sans vocation un genre de vie qui leur étoit étranger, se sont affermis par raisonnement dans une entreprise extravagante ; & parvenus enfin à se séduire eux-mêmes, ont cherché inutilement le temple de la gloire ! Que d'Auteurs se sont enfoncés sans guide dans le sacré vallon, y ont jeûné, veillé pour écrire des Elégies insipides à leurs Dulcinées, pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruisseaux, voltiger les zéphirs, soupirer Philomelle, dormir la raison, ennuyer l'amour, affadir l'esprit, pour renverser quelquefois l'ordre de la nature, prendre comme le Paladin des moulins ordinaires pour des Géans énormes, & devenir les Chevaliers errans du Parnasse ! Mais que retirent-ils de tant de fatigues ? Du mépris, de ri-

dicules, quelquefois même des outrages. Ne croyons pas cependant que le vrai talent de la poésie entraîne avec lui toutes les extravagances qui rendent certains versificateurs si ridicules. Je connois des gens qui s'imaginent qu'un Poète est l'image d'un Coribante en fureur, ou de la Pythie échevelée; que la distraction le suit sans cesse; & que toujours emporté par l'imagination, son esprit n'a ni règle, ni consistance. Il est vrai que si l'on jugeoit Messieurs les Poètes par la plûpart de leurs Odes, si l'on vouloit y chercher l'image de leur esprit & de leurs manières, on ne sçauroit jamais les croire trop outrés & trop extravagans: car qu'est-ce dans le fond que nos grandes Odes Françaises? L'Auteur ignore toujours où il est, ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il entend: il semble que la force de l'enthousiasme l'ait privé de tous ses sens; que près d'expirer il ne lui reste plus que des mouvemens convulsifs. Peintres sans choix, sans dessein & sans ordre, nos tableaux Lyriques sont étouffés sous les images & sous les ornemens: tous les traits en sont excessifs, & les expressions foibles ou gigantesques: en un mot, à l'exception de quelques ouvrages de ce genre qui vivront éternellement, je ne sçaurois donner une idée plus juste de nos odes héroïques, qu'en les comparant à des édifices monstrueux, où tous les ordres de l'architecture seroient confondus sans distinction, & dont la richesse & le travail prouveroient moins la fécondité & l'industrie de l'art, que son abus & l'inutilité de ses efforts.

„Donnez-moi des nuages enflammés, de vents
„impétueux, qui sur leurs aîles agitées portent les

„tempêtes dans les airs : faites succéder au tumulte
 „un silence morne ; que la terre émue se taise ; que
 „l'onde qui fuit s'arrête ; qu'un coup de tonnerre
 „fende cet amas de nuages suspendus au haut des
 „cieux : à ce signe éclatant, à cette voix, le monde
 „reconnoîtra son maître, & Dieu content de nos
 „hommages, appellera les Zéphirs, fera luire son
 „soleil, & les montagnes humides, dont il avoit en-
 „touré son thrône, se fondant en rosée, porteront
 „dans le sein de la terre la vie, la fraîcheur, &
 „l'abondance. „

Voilà une Ode, assurément, s'il en fut jamais : aussi m'a-t-il fallu employer tous les élémens, & ne laisser rien dans la nature qui ne contribuât à la richesse de mes descriptions. Que d'ornemens perdus, & que cet appareil est bien inutile ! Cependant à une première Lecture nous admirons des expressions semblables ; c'est ce qui fait que je ne trouve rien de si fautif que l'admiration. C'est un sentiment qui semble profiter de l'étonnement où les grandes figures & les mouvemens inattendus jettent notre ame, pour la forcer d'applaudir à ce qu'elle n'a pas encore conçu.

Ne cherchons donc pas l'Histoire des Poètes dans leurs ouvrages ; leur gloire y perdrait sans doute trop : mais assurons nous que le ridicule naît essentiellement du caractère, & non pas du talent. Sçachons que les grands Poètes ressemblent à la nature : elle est singulière dans ses opérations & dans sa conduite ; mais personne n'a dit encore, qu'elle fût ridicule, ni bizarre. Ainsi, rien ne fait tant de tort aux enfans d'Apollon, que le malheur d'avoir des compagnons indignes d'eux. Il est triste qu'un talent qui ne s'aquiert point, & qui se

développe même avant la raison, semble être commun aujourd'hui à tous ceux qui pensent. En vérité, les femmes devroient bien prendre garde à ne plus louer les mauvais vers qu'on fait pour elles, & à ne recevoir ni bouquets épithalames; car leurs éloges sont dangereux, & tel qui auroit écrit uniquement en prose toute sa vie, fera long-temps des vers, pour avoir été applaudi sur un Sonnet impromptu, ou sur des Stances faites à loisir. Rien d'ailleurs ne seroit plus utile que de réformer le corps des versificateurs: ils deviennent par-là même incapables de tout autre genre d'écrire, & soit par air, soit par paresse, eux-mêmes avouent hautement qu'un Démon les suit, & que faire des vers, est pour eux une occupation nécessaire. Qu'elle le soit, à la bonne heure, pour ceux qui y réussissent, mais vous, dont le public ne lit les ouvrages que par humanité, renfermerez-vous constamment tous vos devoirs dans la nécessité où vous êtes sans cesse d'ennuyer vos concitoyens? Voudrez-vous être toujours cause qu'un art précieux tombe dans le mépris où vous vivez? Un art estimable, dira-t-on, un art précieux! Quoi! la Poësie, cette sœur de la Satyre, occupera-t-elle une place honorable dans l'Etat? Est-ce pour graver sur l'airain des injustices atroces? est-ce pour décrier, comme elle l'a fait souvent, le mérite, les graces & la beauté? est-ce enfin pour lever un front rebelle contre la Religion & contre les Loix? Que répondre à ces exclamations, si ce n'est qu'on ne peut disconvenir que les hommes ne soient méchans; mais que la calomnie, l'audace & l'impiété éclatent en prose comme en vers, & qu'un talent, pour être utile ou pour nuire, suit toujours les penchans de l'ame qui le renferme? Ainsi la Poë-

si, cet art de peindre à l'esprit, & de rendre sensible au cœur ce que la nature & le pinceau représentent aux yeux du corps, devient une furie dans le calomniateur, un embrasement dans l'emporté, un poison dans le satyrique; mais elle n'en est pas moins l'éloge de la vertu, le prix des beaux arts, l'ornement d'un siècle, la gloire d'un Royaume, l'amusement de l'honnête homme, & le charme de la société. Versez de l'eau pure dans deux coupes; l'une des deux est empoisonnée, l'autre ne l'est pas, d'où vient? Le danger de l'eau vient-il du vase? Heureux ceux qui reçurent un talent qui les suit partout, qui dans la solitude & le silence fait reparaître à leurs yeux tout ce que l'absence leur avoit fait perdre, qui prête un corps & des couleurs à tout ce qui respire, qui donne au monde des habitans que le vulgaire ignore. Le soleil fatigue par sa marche constante, c'est toujours le même feu, ce sont les mêmes rayons. Mais si comme les Poètes on le voyoit sur un char, aussi ancien que le monde, traîné par des chevaux immortels qui soufflent la vie & la flâme; si dans ses éclipses on s'imaginoit qu'en longs habits de deuil il pleure la mort de Coronis, ou le changement de Daphné: si l'Aurore n'étoit pas simplement pour nous la seconde impression du jour, si c'étoit une Déesse éplorée, qui gémit, qui se désespère de sortir des bras d'un vieil époux, pour ne trouver qu'un amant endormi: en un mot si chaque fontaine paroïssoit renfermer une Nymphé, si chaque ruisseau sembloit chacher un Dieu, si le moindre petit oranger couvroit de sa tendre écorce une dryade, ou un faune; qu'il seroit doux aux hommes de voir naître le jour! qu'il seroit agréable aux belles de le voir finir! Chime-

res, dira-t-on, chimeres! Eh qu'importe, pourvû que le tems en coule plus rapidement, pourvû que l'ennui n'en arrête pas tristement le cours; quelle réalité vaudra une si douce illusion? C'est elle, c'est cette illusion charmante qui fait croire à plusieurs que les Poètes sont infidèles à leurs maîtresses par imagination, & que souvent ils ne sont amoureux qu'en idée. Voici la preuve du contraire, & c'est par-là que je finis.

× × × × × × × × × × × × × × × × × × ×

L'INCONSTANCE

PARDONNABLE,

ODE ANACREONTIQUE.

IRIS, *Thémire & Danaë,*
 Ont envain reçu mon hommage;
 N'en doutez point, belle Aglaë,
 Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement;
 Mon cœur est si foible & si tendre,
 Que je croyois même en l'aimant,
 Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant & doux,
 Bien-tôt m'enflâma pour Thémire,
 Fignorois qu'un autre que vous
 Pût aussi finement sourire.

*Danaë s'offrit dans le bain:
 Qu'on est aveugle quand on aime!
 Aux lys répandus sur son sein,
 Je ne crus voir qu'Aglaë même.*

*Ainsi dans les plus doux plaisirs
 Je cédois à vos seules armes;
 Mon cœur n'éprouvoit de desirs
 Que par l'image de vos charmes.*

*Iris, Thémire & Danaë
 Ont envain reçu mon hommage;
 N'en doutez point, belle Aglaë,
 Jamais mon cœur ne fut volage.*

Pour donner une idée moins badine du caractère des Poëtes, lorsqu'ils sont amoureux, il me prend envie de placer ici le récit d'une aventure certaine, mais dont les circonstances sont si peu vraisemblables, que quelque opinion qu'on ait de la folie des hommes, je crains bien qu'on ne me reproche d'en faire une peinture trop outrée. J'ose assûrer cependant que je prendrai soin d'altérer en plusieurs endroits la vérité, afin de mieux sauver la vraisemblance. Qu'on ne s'attende point de trouver dans cet ouvrage ni des exemples à suivre, ni des fautes à éviter; tout y est si étranger à l'ordre commun des choses, que les habitans du Parnasse & ceux des Petites Maisons sont, à mon avis, les seuls qui puissent en retirer quelque profit. Ce Roman est divisé en quatre Soirées.



PREMIERE SOIRE'E.

C'ÉTOIT au mois de Mai, sur le déclin du jour, que Mademoiselle Dest... descendit dans un jardin où le Chevalier Dart... eut envie de la conduire. L'heure étoit dangereuse. Déjà l'étoile de Vénus commençoit à paroître, & quelques nuages légers répandus sur l'horison se laissoient à peine dorer par les derniers rayons du Soleil couchant. Un air pur, un berceau, un beau ciel, peu d'obscurité, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour donner envie d'aimer. Mais si dans un lieu qui renfermeroit tous les pièges que la Nature peut nous tendre, lorsqu'elle se présente à nos yeux dans toute sa parure; un Poëte aimable donnoit la main à un Muse charmante, si frappés ensemble de la beauté du printems ils se disoient: Mais quoi! est-il possible que les saisons & les cœurs puissent avoir des rapports sensibles! Que les jours se ressemblent peu! Et que nous nous ressemblons peu à nous-mêmes! La terre couverte de neiges, les arbres dépouillés de leurs feuilles, le silence des oiseaux, tout cela, ne semble-t-il pas défendre d'aimer? Oui. L'amour ne vole point sur l'aîle des aquilons, il attend les zéphirs pour se balancer au milieu des airs, & pour y répandre ce doux poison qui nous enivre. Sans doute que nous étions aussi aimables il y a trois mois; mais je ne sçai quelle froideur se mêloit dans tous nos discours; il faut bien que nous n'eussions pas encore reçu la permission de nous aimer. Mais aujourd'hui que l'air est rempli du parfum des fleurs, que la terre est parée comme

un temple où l'amour va descendre, il semble qu'il soit arrivé à nos ames ce que nous avons vû se passer sur la surface des eaux, lorsque le premier soufle du printems commença de la fondre. Nous ne sçavons quel trouble charmant nous agite, & quelle puissance inconnue nous empêche doucement de résister. Quoi! le printems régne, le jour a disparu, nous sommes seuls; que penser de cette situation? Ils s'aimeront, dites-vous. Hé sans doute! c'est ce qui arriva au Chevalier Dart... & à Mademoiselle Dest... Les sentimens que je viens d'exprimer les saisirent en entrant dans le jardin; à peine avoient-ils marché quelques tems qu'ils se regarderent mille fois en Poëtes & en Amans; ils s'arrêterent ensuite avec embarras, puis ils se regarderent encore; ils baissèrent enfin les yeux: mais ce qu'il y a de miraculeux dans cet événement, c'est que sans doute, par la force de l'amour, ils tournerent un moment l'un autour de l'autre, à peu près comme les tourbillons de Descartes. Cette marche extraordinaire finit fort singulièrement: tous deux, comme par inspiration, se jetterent à genoux, & tous deux furent également étonnés de s'y voir. Dart... rompit le premier un silence si mystérieux. Quoi, vous êtes à mes pieds, Mademoiselle, à mes pieds! Ignorez-vous que je puis tout à-l'heure mourir de plaisir sur la trace que les vôtres ont faite sur le sable? Oui, répondit la Muse avec un rouge charmant qui de son front se répandit sur ses joues, vous avez sù me plaire, Chevalier, & je n'ai pas balancé de vous adorer; je suis fière, vous ne l'ignorez pas, mais il est bien juste que l'orgueil tombe aux pieds de l'amour, & nous avons trop

trop d'esprit pour perdre dans un vain cérémonial des momens que le plaisir rend chers, & qui s'envolent pour hâter la paresse des amans. Qu'importe après tout à mon cœur que vous ne m'aimiez que depuis un quart-d'heure. Je comprends, par la violence de mes feux, qu'on peut sentir dans une minute tout ce qu'ont éprouvé les anciens Céladons. Oui, reprit vivement le Chevalier, une ame sensible fait bien du chemin, & quand on a de l'esprit, il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie : d'un coup d'œil on apperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle vaut, & l'amour extrême suit toujours une aussi profonde connoissance ; en un mot, c'est la sottise des amans & des maîtresses qui cause la lenteur de l'amour : pour moi, je crois fermement que tout Cythère a passé dans mon cœur, & je sens trop combien il m'en coûteroit de résister au plus fort & au plus doux de tous mes penchans. De résister à son penchant, Chevalier, y pensez-vous bien ? Est-ce qu'on résiste ? Comment étouffer des feux dont la source est toute entière dans le cœur ? Comment se tromper soi-même, en voulant se persuader que le vrai bonheur n'est pas où sont les plaisirs ? Ah ? qu'il est heureux d'être Poëte, interrompit l'amant, & que l'imagination rend l'amour aimable ! Il me semble le voir descendre dans vos yeux ; je jurerois qu'il les éclaire lui-même de son flambeau : car je sens bien que c'est de-là qu'il pénètre jusqu'au fond de mon cœur : oui, il est par tout où je vous vois, c'est sans doute lui que j'adore en vous ; peut-être même est-ce vous que j'adore en lui. A ces mots la fière Dest... devint rêveuse un instant ; mais prenant tout-à-coup son parti : Peut-

être, dit elle d'un ton ironique? Décidez-vous, Monsieur: je vous laisse éclaircir vos doutes: aussi bien la nuit s'avance, adieu, je vous quitte pour jamais. L'orgueil & le dépit l'avoient déjà emportée sur leurs ailes. Le Chevalier eut beau crier que rien n'étoit plus clair que son discours, que cette ambiguité prétendue étoit une vraie chimère. Peine inutile; la Nymphe avoit disparu. Dart.. fut contraint de s'en plaindre à tous les astres du Firmament, & de gronder la Lune, qui ce jour là étoit fort pâle. Mais s'étant assis quelque tems après sur un gazon, il y fit des vers; ressource ordinaire des Poëtes dans le malheur, & ne sortit du jardin qu'après avoir salué l'Aurore. Voici quel fut l'ouvrage qui l'occupa toute la nuit.



PORTRAIT DE L'AMOUR.

TRAITER toujours la vertu d'inhumaine,
 Et malgré moi sentir des feux naissans;
 Voir ma raison toujours plus incertaine,
 Fermer les yeux sur le trouble des sens;
 Unir souvent les ris & la tristesse,
 Mourir cent fois, & revivre en un jour,
 Par les plaisirs connoître enfin l'amour,
 Et n'y trouver que la délicatesse;
 Ranger alors Ismène au rang des Dieux,
 Croire à ses pieds être assis sur le thrône,
 Voir tous mes biens, & mes maux dans ses yeux,
 Être jaloux de l'air qui l'environne;
 Pouvoir l'aimer jusqu'à l'emportement,
 Croire en mourir, & c'est peu de le croire,

*Mais comme anti sauver toujours la gloire
 De la beauté qu'a désarmé l'amant ;
 La demander à la nuit, à l'aurore,
 La voir partout, & la chercher toujours ;
 L'aimer sans cesse, & l'aimer plus encore,
 Quand la fortune obscurcit ses beaux jours :
 Si c'est aimer, Ismène, je vous aime,
 Et c'est à vous que j'en dois le secret.
 Lorsque l'amour lança son premier trait,
 Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.*

Fin de la première Soirée.



SECONDE SOIRÉE.

HELAS ! s'écria Mademoiselle Dest... en s'éveil-
 lant, ce pauvre Chevalier a passé la nuit fort
 mal à son aise, il faut qu'il m'aime bien pour s'ex-
 poser ainsi aux injures de l'air. Les vers qu'il
 m'a envoyés sont charmans, il écrit comme les
 anges. Or remarquez, je vous prie, qu'on fourre
 les anges par-tout. J'ai eu tort, continuoit-elle, de
 m'emporter si légèrement ; mais aussi comment est-
 il possible qu'un homme d'esprit ignore que les
 belles veulent être louées sans aucune modération ?
 Les droits d'une maîtresse sont encore plus forts ;
 ainsi je rassemble en moi tous les titres qui peuvent
 justifier les éloges outrés ; car je suis, Dieu merci,
 tout à la fois, fille, maîtresse, & Poète. Ces ré-
 flexions achevées, elle prit du papier, & écrivit :

*Dans ce jardin où je connus l'amour,
Où tu sentis ses ardeurs par mes charmes;
Viens, cher Amant, m'inspirer à ton tour
Et des plaisirs, & même des allarmes.*

Le Chevalier ayant reçu ces vers sur la fin du jour, se hâta d'arriver au jardin, où il avoit trouvé la veille tant de bonnes raisons pour aimer. La jeune Dest... s'y étoit déjà rendue, & pour ne point perdre de tems, elle s'étoit assise au bord d'un bassin, où elle examinoit scrupuleusement les défauts de sa coëffure, & s'applaudissoit en secret d'avoir encore quelques momens à donner à sa toilette. Après avoir dérangé des boucles qui faisoient fort bien, & mis deux ou trois mouches surnuméraires qui lui changerent en mal la physionomie; elle troubla de colere l'eau du bassin, & detournant la tête avec précipitation, elle découvrit le Chevalier derriere un myrte, où depuis une heure il faisoit des reflexions morales sur le bon esprit des femmes, & plaignoit intérieurement sa maîtresse de ce qu'elle se déparoit ainsi en s'ajustant; ils furent tous deux fâchés de se voir. Le Chevalier parut dans l'attitude d'un homme qui a quelque chose à se reprocher, & qui craint qu'on ne s'en apperçoive: la Nymphe de son côté rougit de dépit d'avoir donné materie à des réflexions morales. Dart .. enfin pour sortir d'embarras, s'avisa de dire en s'approchant d'elle:

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Mais comme il s'apperçut que son compliment ne réussissoit pas, partagé entre la crainte d'avoir déplû, & l'amour extrême qu'il ressentoit, il se

prit à pleurer innocemment. La jeune Dest... sans sçavoir pourquoi, en fit de même; & Dart... plus vivement touché encore, s'écria tristement: Quoi! vous pleurez, ma Déesse! je voudrois au prix de tout mon sang arrêter la moindre de vos larmes. Hé que ne sommes-nous au tems des métamorphoses! les Dieux me changeroient tout à l'heure en fleur, vos larmes seroient pour moi des larmes de l'Aurore, elles me donneroient la vie & la beauté; peut-être que je couronnerois vos cheveux, ou que je passerois sur votre sein le seul jour que j'aurois à vivre. Que je suis malheureuse, mon cher Chevalier, dit Mademoiselle Dest... d'avoir douté un seul moment de votre amour! vous avez soupçonné peut-être que l'orgueil étoit mon vice favori. Ah! pensez mieux de mon cœur; une passion plus noble l'avoit allarmé; plus je vous aime, plus je crois être en droit de vous plaire: plus vous m'aimez, & plus je dois compter que rien ne me balance dans votre esprit. Oui, si vous me voyez telle que je suis, n'en doutez point, Chevalier, je ne suis pas aimée; l'illusion fuit toujours les véritables amans. Jurez-moi donc, pour me rassûrer, que tout ce que j'ai de joli vous paroît beau, que tout ce que j'ai de médiocre vous semble joli, & que mes défauts ne sont que des ombres légères où mes graces vont se cacher. Oui, je le jure, & mon serment part du fond du cœur; mais après tout, ajouta Dart... qu'est-il besoin de le jurer? Si vous n'étiez pas à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature, je ne serois point à vos genoux le modele de l'amour. Je le connois, cet amour, c'est le plus grand de tous les plaisirs lorsqu'il est violent: c'est

la plus sotte de toutes les occupations lorsqu'il est médiocre. Oui, je préfère la douceur de pleurer à vos pieds à tout ce qu'on appelle plaisir, ma chère Dest... Le vulgaire des amans ne pleure point, c'est un raffinement de volupté dont l'amour leur a fait un secret: mais de grace, épargnez moi vos froideurs: sûr de mon ame, que pouvez-vous craindre? Sûre de ton ame, interrompit-elle, oui dans le moment qui s'écoule, mais celui qui le suit ne me l'enlevera-t-il point? Quand on ne sçait pas craindre, ingrat, on ne sçait pas aimer. Il faudroit pour me rassûrer que nos ames fussent à découvert, que les corps qui les emprisonnent, changés tout à coup en une vapeur brillante se laissassent pénétrer par les regards; alors je verrois si tu es sincère, & j'espérerois du moins qu'en connoissant mon ame entiere tu pourrois apprendre enfin à m'aimer. A ces mots le Chevalier fit un éclat de rire: quoi, Mademoiselle, lui dit-il en badinant, vous voudriez que nos corps ne fussent qu'une ombre transparente? Y pensez-vous? vos charmes n'auroient plus aucune solidité, & la vie ne seroit qu'un songe. Avouez du moins, Chevalier, reprit-elle en riant à son tour, que l'amour & le plaisir ne perdrieroient rien à ce songe; nos ames forceroient leur prison, & peut-être qu'elles s'uniroient éternellement l'une à l'autre... Mais quoi, cher amant, déjà la nuit nous sépare, que le tems passe vite, quand l'amour lui prête ses ailes! Déjà je ne vois plus ton image, parle-moi, qu'au son de ta voix chérie je reconnoisse mon bonheur. Je crains de te perdre dans les ombres; est-il bien vrai que la Fable n'est qu'une chimère? N'est-il plus de Nymphes sous les eaux? Elles profiteroient de l'obscurité pour t'enlever;

tu vauz sans doute mieux que cet Hylas qu'elles ravirent à Hercule : je suis jalouse enfin de toute la nature. Hé que peut craindre la plus aimée de toutes les Graces, dit le Chevalier ? ses chaînes sont des plaisirs : qui pourroit jamais les rompre ou les éviter ? Mais à propos de plaisir, Muse adorable, je me souviens d'en avoir décrit le temple autrefois : si je vous avois aimée alors, la peinture en seroit plus touchante & plus vive. N'importe, dit-elle, je serai bien aise de vous entendre, puisque je ne puis plus vous voir. Dart... lui donna la main, & lut de mémoire.

LE TEMPLE DU PLAISIR.

PLAISIR si souvent appelé
 Par les brillans accès d'une aimable folie,
 Plaisir si souvent exilé,
 Par les sombres vapeurs de la mélancolie ;
 Venez, offrez-vous à mes yeux,
 Eccartez le bandeau qui vous fait méconnoître,
 Découvrez ce front radieux,
 Où les jeux voltigeans, où les ris semblent naître,
 Et d'où l'amour fait disparoître
 La fierté gênante des Dieux.
 On m'écoute, on reçoit mes vœux & ma prière.
 Un char d'azur m'emporte dans les airs,
 Il trace dans son vol un sillon de lumière,
 Et descend comme un trait au milieu des déserts.
 Dieux ! sous un toit couronné de bruyère

*Ce grand moteur de l'univers,
Le plaisir qui peut seul remplir notre ame entière,
Me montre en souriant un lit couvert de lierre,
Où repose avec lui l'aimable oisiveté ;*

*Un ruisseau coule à son côté,
Et les jonquilles qu'il arrose,
Conservent la vivacité
D'une fleur fraîchement éclosé.*

*Près de son canal argenté
Un oranger touffu s'oppose
Aux feux dévorans de l'été :
Sous son feuillage respecté
L'amour endormi se repose,
Et par ses charmes arrêté
Le volage zéphir s'expose
A perdre encore sa liberté,*

*Séjour aimé des Dieux, où le plaisir dispose
De mon cœur, de mes vœux & de ma liberté,
Monarque complaisant, souverain sans fierté,
Il me permet tout ce que j'ose.*

*Telle est du doux plaisir l'aimable autorité ;
Son sceptre est un bouquet, sa couronne une rose,
Et ses loix, sont ma volonté.*

*Dieu charmant, je vous vois sourire
Au dernier trait de ce tableau.*

*Sans doute je rens mal les transports que m'inspire
L'aspect de ce séjour nouveau.*

*„Oui, je ris de te voir en rimes redoublées
„De ton cerveau brûlant consumer tout le feu :*

„Dans tes peintures dérégées

„Tu parles du plaisir toujours trop, ou trop peu.

„Envain assembles-tu mesure sur mesure ;

„Ton esprit échauffé s'épuise vainement :

„On trouve des couleurs pour peindre la nature

Mais quel heureux pinceau trace le sentiment ;
 „Plus le plaisir est simple, & plus tu devois craindre
 „D'affoiblir ses vives ardeurs :
 „Le chercher, c'est le fuir : le sentir, c'est le peindre :
 „C'est en meriter les faveurs.
 „Tu me vois entouré de campagnes fleuries :
 „Au milieu des bergers j'établis mon séjour :
 „Je foule l'émail des prairies :
 „Rival & frere de l'amour ,
 „F'inspire comme lui de douces rêveries.
 „Le silence des bois, la fraîcheur d'un beau jour,
 „Plaisent plus à mes yeux que l'or des galeries
 „D'une tumultueuse Cour.
 „Les yeux & l'agrément nâquirent sous mon aîle :
 „Semblable à l'onde d'un ruisseau,
 „Qui par l'heureux secours de sa source fidelle,
 „Dans sa fuite se renouvelle ;
 „Sur un sujet toujours nouveau
 „Le Dieu de l'enjouement m'appelle :
 „Dans mes discours légers la saillie étincelle,
 „Et plus badin que les zépbirs,
 „Ce n'est pas la fleur la plus belle,
 „Mais c'est toujours la plus nouvelle
 „Qui cause mes derniers soupirs,
 „Mortel, si tu veux me connoître,
 „Vole auprès d'Aglaë : ses yeux me feront naître :
 „Quelquefois au sein des amours.
 „Elle amuse mon inconstance ;
 „Mais l'on me trouvera toujours
 „Entre l'esprit & l'innocence.

En vérité, Chevalier, dit la jeune Dest... je suis fâchée de n'avoir qu'une ame, ce n'est pas assez



L E T T R E

Du Chevalier Dart.. à Mylord Val.

VOUS voulez sçavoir, Mylord, la fin de mon Roman; c'est compter beaucoup sur mon amitié, & sur la nécessité où je suis depuis long-tems de vouloir tout ce que vous désirez. S'il est nouveau d'être l'historien de ses propres folies, il ne l'est pas moins d'avoir un ami à qui on ne rougisse pas de les raconter; plus il en coûte à mon amour propre, plus le sacrifice doit vous flater, & c'est, je crois, vous marquer assez d'estime que de ne pas craindre de vous dévoiler les foiblesses d'un cœur dont vous chérissiez les vertus. Voilà un espèce d'éloge tout nouveau, & qui vaut bien la peine que vous le receviez avec plaisir. Ce préambule fini, je vais tout de suite vous raconter ce que vous ignorez encore de mon aventure avec cette folle que j'ai tant aimée. Je vous disois hier, dans quel enchantement m'avoit laissé la seconde entrevûe que j'eus avec elle: de peur de tomber dans la répétition, je vous fais grace de tous les différens mouvemens dont je fus agité jusqu'au lendemain. Ces sortes de situations sont peintes par tout, & je n'ai, ni le loisir ni la volonté de vous dire ce que tout le monde sçait. Mais que les jours se ressemblent peu, mon cher Mylord, & que les présages sont incertains! Qu'on me dise après cela que les songes sont les ministres des Dieux & de la vérité, j'en eus dix mille qui me promettoient un bonheur durable; Atys en est moins entouré à l'Opéra; & si vous

en exceptez le dernier de tous où je vis Venus, la foudre à la main, tous les autres n'annonçoient que les ris & les amours. L'impatience où j'étois de revoir ma Déesse fit bien-tôt envoler le sommeil & les songes; j'arrivai avec le jour dans le jardin où je l'avois trouvée si belle, je m'apperçûs que les fleurs étoient aussi fraîches & aussi belles que les jours précédens; je ne remarquai point que les fontaines eussent changé de cours, je n'en vis aucune remonter vers sa source, ni murmurer plus tristement; tout m'y parut à l'ordinaire, rien n'y blessa mes yeux, rien n'y troubla mon cœur: mais voici l'événement le plus singulier de ma vie, & qui caractérise bien l'espèce de folie qu'on reproche aux Poètes. Premièrement, Mylord, l'ivresse de la passion me fit oublier absolument qu'il est d'usage dans le monde de dîner le matin & de souper le soir. Jusques-là mon aventure ressemble à beaucoup d'autres, car vous n'ignorez pas que les Héros de Roman ne mangent point ou du moins si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Ce que je vais vous dire est plus merveilleux. Vous sçavez qu'il est permis en Poésie de donner une ame aux êtres les plus inanimés, & des couleurs aux choses les plus insensibles; ainsi par l'usage de la Fable on embellit la vérité même; cette maxime est fondée sur une tradition constante, qui nous apprend qu'un jour la Fable & la Vérité étoient en dispute; la Raison fut appelée pour la décider. Il étoit question entr'elles de beauté, car c'est la grande querelle des Déeses & des Mortelles. La Vérité parla la première en ces termes: Une preuve que je suis plus belle que vous, ô Fable, c'est que je n'ai jamais craint de paraître toute nue. La pudeur est mon voile, mes

charmes sont ma parure. Simple & innocente je ne persuade qu'en faveur de la vertu. Je suis fille des Dieux, ame des vrais plaisirs, objet naturel de tout ce qui pense; & vous enfant malheureux de l'illusion & du mensonge, votre beauté n'est qu'un fard imposteur, & vos plaisirs qu'un songe qui s'envole. La Fable répliqua avec audace: ô Vérité, tous les hommes craignent de vous entendre: il est vrai que chaque peuple s'imagine être éclairé de votre flambeau: mais vous êtes si difficile à pénétrer, que vous échappez même aux yeux de la Raison. J'avoue que vous avez une beauté mâle & durable; mais c'est dire assez clairement, je pense, que vous manquez de ces graces fines & touchantes qui rendent mes charmes si intéressans: en un mot, vous avouez que je l'emporte sur vous lorsque je suis parée: ma victoire sera donc complète, & je vais faire un assaut général avec vous: la Raison notre juge n'en fera point allarmée. La Fable commençoit à se dépouiller de ses ornemens aimables; mais à mesure qu'elle dénouoit un ruban, elle faisoit envoler une grace; la vivacité & la physionomie, ces Reines de nos cœurs, disparurent avec les mouches & le rouge: en un mot elle alloit s'enlaidir, si la Raison, qui jusqu'alors avoit conservé le maintien grave d'un Juge, ne se fut opposée absolument à cette imprudence. Vous êtes faites pour la parure, lui dit-elle, & vous aurez toujours l'avantage d'en servir. La Vérité plaît sans ornement aux esprits dont j'ai la conduite: mais elle est trop austère pour ceux qui refusent de me suivre; ainsi ne vous brouillez point, & vivez ensemble, vous y gagnerez toutes deux. A l'instant elle les fit approcher: après quelque résistance, enfin elles s'em-

brassèrent, la Fable en devint plus belle & la Vérité plus aimable. Cette digression vous paroît un peu longue, Mylord; mais la voilà heureusement finie. Je vous disois donc qu'on n'est point surpris que tout soit personifié dans la Poësie, parce qu'on n'imagine pas qu'un Poëte croie voir réellement voltiger les zéphirs, qu'il pense entendre parler les arbres & les rochers, voir nager les Naiades sous les eaux, & cent autres extravagances pareilles. Cependant, Mylord, j'en crus appercevoir mille fois davantage; je me laissai surprendre à une rêverie si douce & si charmante, que mon imagination s'échauffant de plus en plus, la terre commença à changer de face à mes yeux; l'air me parut en un instant rempli d'une infinité de génies bleu-célestes, qui sembloient être tout occupés de différentes réflexions. Les uns rampoient tristement sur cette matiere fine & subtile qui compose l'air que nous respirons, tandis que d'autres voloient sur des chars superbes. J'admirai cette différence, & je m'avisai de conclure que ces génies pourroient bien avoir les mêmes mœurs que les hommes. En effet je vis un instant après quatre phaëtons de nacre, tirés par des chevaux aurores; ces quatre chars se précipitoient au travers d'une multitude de Sylphes que je distinguois à peine; la foule des génies trembloient devant eux, quelques-uns même, plus malheureux, étoient écrasés sous les roues; cependant les Conducteurs n'en alloient pas plus lentement; une calèche de cristal, couleur de rose, s'avança alors vers moi. Je vis une petite brune qui rioit de toutes ses forces de causer tout ce désordre; de tems en tems elle se baissoit vers la portiere pour faire des agaceries aux petits-mâtres qui la suivoient; leur

émulation me fit trembler ; car à tout moment quelque Sylphe étoit écrasé sous les pieds des chevaux. Avant d'aller plus loin, remarquez que tous ces objets me paroissoient extrêmement déliés, & d'une figure imperceptible aux yeux du vulgaire. Enfin le char le plus léger gagna les autres de vitesse. Il atteignit la calèche, & la choqua si imprudemment, qu'elle fut brisée à deux doigts de ma bouche, en sorte qu'en respirant j'avalai & la jeune Sylphide, & les débris de son équipage : la petite Déesse aérienne descendit au fond de ma poitrine avec une frayeur mortelle ; je vis alors régner une grande consternation sur tous les visages, & je ne doutai point qu'il ne passât pour constant parmi les Sylphes, que la belle brune avoit été précipitée dans un gouffre pour servir d'exemple aux coquettes outrées ; il me parut même que la foule des génies s'approchoit de moi avec une curiosité mêlée de quelque frayeur, à peu près comme des matelots pourroient considérer l'écueil où ils auroient échoué. Mais je rendis bientôt le calme au peuple bleu : car par l'action naturelle de mes poulmons la belle ressortit de l'abîme où elle étoit tombée, & trouva son salut dans ce qui avoit causé sa perte. Le plus zélé de ses amans la fit remonter sur un char pompeux, & qui en vérité étoit plus gros que trois ou quatre têtes d'épingles jointes ensemble. Les Sylphes applaudirent & crièrent au miracle. Je ne doute point que lorsque la Déesse eut repris ses esprits, elle ne raccontât bien des merveilles de la construction du corps humain. On pourroit conclure de cet événement, que les différentes espèces d'êtres peuvent être dangereuses les unes pour les autres, & que la respiration des hommes est, par rapport aux Syl-

phes, ce que le souffle des enfans d'Eole est à notre égard. Ennuyé à la fin des génies élémentaires, & impatient de voir arriver ma maîtresse, je fus me reposer dans un des salons qui donnent sur le jardin; le premier s'appelle le cabinet des Dieux, & l'autre le cabinet des Déeses; je donnai la préférence aux immortelles. Après avoir admiré quelque tems les ouvrages curieux du Praxitèle de nos jours, je m'arrêtai sur la statue de Venus sortant du bain qui est un peu écartée des autres. Au bout d'un moment de rêverie je m'avifai de lui parler ainsi: Puisque je suis seul avec vous, permettez, Déesse, que je vous rappelle tous les avantages que la beauté vous donne sur les autres immortelles. Il est vrai que Junon est la plus puissante, Minerve la plus sage, l'Aurore la plus fraîche, Iris la mieux parée; mais que sont, aux yeux même de ces Déeses, la puissance, la sagesse, la fraîcheur, & la parure, si on les compare à la beauté? C'est aux charmes que le beau sexe aspire: les Déeses & les mortelles ne cherchent avec ardeur les autres prérogatives, que pour se dépiquer de n'être pas assez belles ou assez aimables. Je voudrois bien à votre place jouir du chagrin de Junon, quand elle se tue de répéter devant vous, que la grandeur de la naissance est le seul véritable avantage des Dieux; je crois qu'il est bien plaisant de l'entendre parler avec un mépris souverain des Déeses subalternes, lorsqu'elle dit, nous autres habitans de l'Olympe ne sommes pas faites pour vivre avec les petites Divinités. Mais il n'est pas moins réjouissant pour vous de sçavoir que Minerve & Diane prêchent continuellement la jeune Hébé sur les devoirs du mariage.

mariage. Croyez-nous, disent-elles, c'est la raison qui fait les Déeses: laissez aux mortelles les agaceries & le manège, vous éviterez par-là les mauvais discours des Dieux petits-mâtres; car c'est la coquetterie de nos jeunes immortelles, qui fait fondre dans l'olympé ce déluge de couplets qui l'inondent aujourd'hui. Je crois qu'Hébé doit être bien fatiguée de leurs sermons, & vous sçavez, Déesse, comment elle les met à profit! Je ne doute pas non plus que les divins maris de l'empirée ne vous jurent tous qu'ils n'ont jamais aimé leurs divines femmes. Le vieux Nérée, le sombre Pluton, ne vous offrent-ils pas quelquefois des présens? Car c'est la ressource des amans ridicules. Vous devez bien rire de leur voir étaler la galanterie de la vieille cour de Saturne; mais de tous les plaisirs que vous goûtez dans l'olympé, je n'en vois pas de plus piquant que celui de désespérer sans cesse cette foule de jeunes Zéphirs qui vous obsèdent. Quelle comédie de les voir vous logner avec art, & vous sourire avec méthode! Qu'il est plaisant de les trouver cent fois le jour à vos pieds, vous baisant les mains avec fureur, & vous appelant inhumaine sans sçavoir pourquoi! Qu'il est risible de les voir devenir mutins tout à coup, vous arracher votre éventail, vous en frapper légèrement, vous quitter brusquement, revenir promptement, vous regarder dédaigneusement, vous parler follement, chanter nonchalamment, siffler outrément, & par vengeance louer leurs graces, & se mirer délicieusement dans les plumes de leurs ailes! Enfin, Déesse, je ne finirois jamais, si je voulois compter tous les plaisirs

que l'avantage d'être belle vous donne : j'en crois le nombre aussi grand que celui de vos charmes.

Vous vous étonnez sans doute qu'on puisse avoir une conversation aussi longue avec une statue : vous le ferez encore davantage, quand je vous dirai que je sentis en ce moment que rien de ce qui est beau, n'est inanimé & que le bronze & la toile quand l'art les métamorphose, ont par le secours de l'illusion autant de pouvoir sur nos ames que la réalité même. Pendant ce discours, Mademoiselle Dast... avoit eu le tems d'arriver sans bruit derrière moi : elle écouta paisiblement jusqu'à la fin ; mais aux dernières paroles que je prononçai, je me sentis frapper sur l'épaule. Ce coup, quoique très léger, fut pour moi un vrai coup de foudre ; car en me détournant j'aperçûs la jalousie personnifiée, qui me regardoit avec des yeux où la fierté empêchoit la fureur d'éclater. Allez, me dit-elle, je ne croyois pas qu'il y eût encore au monde des Pygmalions, ni qu'on pût me sacrifier à une statue ; je vous rends vos sermens, ils me déshonorent ; épargnez-moi pour jamais l'horreur de vous voir ; je vous conseille pourtant de ne pas oublier une pareille conquête, & d'adorer qui sçait vous plaire. A ces mots la colere, le dépit, la rage, & toutes les passions ensemble l'emportèrent loin de moi. Je restai un moment aussi immobile que Venus l'étoit sur son pied-d'estal. Peu à peu cependant je sentis revenir la souplesse de mes nerfs ; je ne me remuai pourtant encore que par ressort : enfin parvenu à sortir de ma place, j'emportai chez moi un fond inépuisable de réflexions. Demain, Mylord, je vous conduirai au dénouement d'une aventure qui m'a paru durer plus de six mois par les

différens genres de transports, de tourmens, de projets, de combats, qui tour à tour remplirent & déchirerent mon ame. Adieu, Mylord, fuyez l'amour,

Fin de la troisième Soirée.

QUATRIÈME SOIRÉE.

ON ne connoît jamais si bien l'amour, mon cher Mylord, que lorsqu'on en ressent les peines. Elles ont un caractère distinctif, qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions. Il n'en est pas toujours de même des plaisirs de ce Dieu : ils ressemblent à tous ceux qui piquent vivement nos sens, & qui enyvrent notre ame sans la rassasier. L'impression de la douleur causée par l'amour est plus profonde ; il semble qu'il s'appuye sur le trait qu'il a enfoncé dans le cœur, & qu'il veuille ajouter un poids insupportable aux douleurs aiguës qu'il fait souffrir. Au contraire ce n'est qu'en voltigeant autour de nous qu'il nous couronne de ses roses, & qu'il souffle dans nos ames une étincelle de la joie qui brille dans ses yeux : vous devinez sans doute où aboutit ma réflexion. La fuite de Mademoiselle Dest... me laissa dans un abîme affreux, je ne voyois aucun jour pour sortir ; la statue de Venus me suivoit par tout, & sembloit me reprocher amèrement ma foiblesse : quelque léger que fût mon crime, mes remords me le faisoient paroître énorme : l'amour m'accusoit au fond du cœur ; je me déchirois moi-même par mes

réflexions, & je n'espérois trouver de secours que dans les bras du désespoir.

C'est dans cette funeste situation que je reçus une lettre de ma cruelle maîtresse. Je crûs mourir en la décachetant; mon ame se partagea si vivement entre la crainte & l'espérance, que j'eus peine à résister à la violence des mouvemens dont je fus agité: mais ce trouble ne dura guères, & je retombai bien-tôt dans la mélancolie la plus noire, c'est ce qui me fait penser que l'amour pourroit bien être une maladie contagieuse, dont les suites & les symptômes sont plus ou moins funestes, selon la différence des tempéramens & des humeurs. Voici mot à mot la Lettre que je reçus.

× × × × × × × × × × × × × × ×

LETTRE

De Madame Dest... au Chevalier Dart...

OUBLIEZ à jamais mon nom, mes traits & surtout ma foiblesse; que rien ne rappelle mon image dans un cœur où j'ai été méprisée; n'ayez pas l'audace de penser à moi; ne me deshonnez plus en m'offrant les restes d'une passion mal éteinte: ce n'est pas votre affreuse inconstance qui me désespère; elle ne sera jamais aussi entière que je le désire: c'est la crainte d'être encore aimée, c'est la honte de régner sur votre ame, qui rendent ma vie malheureuse. Jour affreux où j'ai connu le plus perfide de tous les hommes! Moment fatal à ma gloire & à mon repos, où j'ai pu assez estimer son cœur pour désirer de le posséder seule. Quelle er-

reur m'a seduite, quelle furie a fasciné mes yeux ! Je crois le crime inévitable, puisque je n'ai pû me défendre de vous aimer. Un enchaînement affreux de causes ignorées m'a ôté l'usage de la raison & l'exercice de ma liberté; mais non, j'ai creusé moi-même l'abîme où je suis tombée; j'ai ajouté foi à vos yeux imposteurs, à cette physionomie où toutes les vertus sembloient se peindre : j'ai pensé aveuglément que tout ce qui paroissoit aimable pouvoit être aimé. Malheureuse ! Je n'ai pû résister à mon penchant; je vous ai crû tendre & vertueux. Eh, comment ne pas croire ce qu'on désire si ardemment ? Toute ma fierté est tombée devant vous : je voulois résister, & je ne pouvois que vous aimer; je me perdois dans l'éclat de vos yeux, & j'enivrois moi-même ma raison; je l'endormois de peur d'entendre ses reproches; mais vous l'avez réveillée, ingrat, elle crie aujourd'hui, elle vous accuse, ou plutôt elle m'accable moi-même. Qu'elle me laisse, cette funeste raison, goûter un instant l'espoir de la vengeance. Quoi ! je n'ai pû tenir dans ton cœur contre une image inanimée ? Le marbre m'a enlevé mon amant, une statue est ma rivale ? Tu m'as donc trompée, quand tu me parlois de mes charmes; je n'avois sans doute aucun droit de te plaire. Quoi ! je n'étois pas digne de te fixer ? mais l'orgueil ne me fait-il point illusion ? Ce que tu aimes ne l'emporte-t-il pas sur ce que tu as aimé ? Infortunée que je suis, c'est la beauté même qui combat contre moi, c'est la mère des graces qui me dispute un cœur; mais le marbre le plus froid, & le plus insensible a-t-il quelque pouvoir sur l'ame des amans ? Hélas ! c'est le marbre même que je

crains, il ne change point, sa beauté est toujours la même; le tems n'imprime aucunes rides sur le front des statues; leur jeunesse est éternelle, leurs charmes piquent toujours, & le silence qu'elles gardent assure pour jamais leurs conquêtes: oui, je n'aurois point craint la plus aimable des mortelles. Ses discours imposteurs, la fausseté de ses sermens, l'inégalité de sa conduite, auroient pû détruire l'ouvrage de ses yeux: mais Venus en silence allarme plus mon cœur, que si brillante & parée elle te faisoit succéder à Adonis. Tu vois que je te découvre toutes les blessures de mon cœur, que je les fais saigner devant toi; c'est te dire assez que je déteste les hommages que tu pourrois me rendre, puisque je t'avoue que je souffre. Sois sûr que tu ne scaurois me guérir, & que je mourrois de désespoir de t'avouer ma foiblesse, si je pouvois en avoir encore pour toi.

Tout autre qu'un Poëte, & qu'un amant, auroit crû, sur une pareille lettre, Mademoiselle Dest... plus passionnée que jamais: mais je ne vis dans ses expressions que ce qu'elle croyoit y voir elle-même. Les véritables amans sont toujours trop crédules. Une maîtresse écrit des injures sans songer que son cœur les dément: un amant y est sensible, sans s'imaginer que l'amour en est le véritable auteur. Je croyois d'ailleurs la fierté de la Dest... si bien établie, qu'il ne me vint pas même dans l'idée qu'elle pût jamais me pardonner. Ainsi mon ame s'abandonna toute entiere au désespoir, & j'écrivis sur le champ ce que vous allez lire.

× × ×



LETTRE

Du Chevalier Dart... à Madame Dest...

UN crime imaginaire m'ôte pour jamais, Mademoiselle, le seul bien que je désirois; je renonce sans regret à une vie languissante, où je ne pouvois même jouir des illusions de l'espérance; la mort n'est affreuse que pour les heureux; il est triste de la voir fendre brusquement la foule des plaisirs qui nous environnent, & se faire ainsi un passage jusqu'à nous: mais quand la douleur a pris place dans notre ame, quand elle en fait sa demeure éternelle, croyez-vous que la vie soit un bien, & qu'on aime à la conserver? Vivre heureux, ou mourir, voilà la maxime de cœurs sensibles: vous verrez dans peu si je ne sçaurai pas l'autoriser par mon exemple.

Les lettres sont d'un grand soulagement en amour, il semble qu'on se délivre en écrivant, du fardeau qui nous accabloit, c'est le silence qui nourrit les douleurs; il faut se plaindre, il faut gémir pour souffrir moins, & quand on a intéressé toute la nature à partager ses peines, il semble qu'on forte d'une solitude affreuse, où la douleur nous retenoit: tout y étoit muet pour nous, tant que nous sommes tûs; mais au moindre soupir, à la moindre plainte, nous croyons que tout s'empresse à nous écouter, que les objets les plus insensibles s'animent, & que la nature entière concourt à plain-

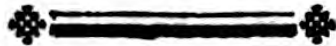
dre & à soulager nos malheurs. Ainsi vous qui avez perdu ce que vous aimez, écrivez, parlez, plaignez-vous, mais à qui? à votre maîtresse, si elle vit; à son ombre, si les Dieux vous l'ont enlevée, aux rochers, aux arbres, à votre chien, à votre chat, n'importe, il y va de votre bonheur. Le petit billet que je venois d'écrire m'avoit beaucoup soulagé, & le serment que j'avois fait à ma maîtresse de mourir pour elle, sembloit m'avoir rendu le goût de la vie & l'usage des plaisirs. C'est dans cette disposition, qu'un mouvement inconnu de curiosité me conduisit dans le salon des Dieux; j'espérois qu'il me seroit plus favorable que celui des Déeses. Mais quelle fut ma surprise! Je découvris à travers une porte vitrée Dest... qui étoit montée sur le char d'Apollon sortant des Mers & qui lui disputoit la gloire d'éclairer le monde. J'eus peine à m'empêcher de rire, mais je réfléchis sur mon aventure avec la statue de Venus & j'augurai que celle d'Apollon pourroit bien avoir produit le même effet. Cependant je me cachai le mieux que je pus, afin de ne rien perdre de cette scène. Vous croirez sans doute, Mylord, que je vous raconte des songes. Mademoiselle Dest... cette fière beauté qui m'avoit tant reproché mon amour pour Venus, alloit avoir une conférence avec Apollon, & voici quels en étoient les propos. Quand on est jolie, quand on a de l'esprit, il est honteux de s'attacher à un mortel; & puisqu'il est des Dieux, il faut essayer de leur plaire. Appollon, flambeau du monde, que le vulgaire te connoît mal? il te prend pour un globe enflammé, pour une mer immense de feu. C'est ainsi qu'il confond avec la gloire qui t'environne. Mais moi, que tu daignas éclai-

rer dès mon enfance, moi, qui ose te regarder avec des yeux d'aigle, je perce les flammes qui t'environnent, & j'arrive jusqu'à toi; je reconnois l'astre de la terre & celui de l'esprit; tu agis sur l'ame comme sur la matiere; tu la fertilises, tu la désèches à ton gré, tu produis, tu détruis les nuages qui assiègent la raison; monarque des cieux, tu allumes le tonnerre au feu de tes rayons divins: Dieu du génie, tu l'échauffes, tu l'embrases, & tu en fais sortir des éclairs qui saisissent les bons juges, & qui désespèrent les fots. Leve-toi, fors des mers, rends le jour aux amans; ôte-leur l'illusion, ou confirme la pour jamais; éclaire ces glaces qui reproduisent ta lumiere, les belles t'attendent impatientement: depuis douze heures elles n'ont pû considérer leur image, laisse-les jouir d'elles mêmes; laisse-les admirer leurs graces. Pour moi, je mépriseraï désormais les foibles avantages de la beauté, & je n'aurai d'autre amant que le Dieu des sciences & de la véritable gloire. C'en est fait, ton char s'ébranle, tes coursiers bondissent sous ta main, l'air s'ouvre, le ciel brille, je vole. Dieu! que la terre est petite, que l'homme est peu de chose, & que la musique de l'Opéra est mauvaise, quand on entend celle des cieux! elle est en vérité tout-à-fait dans le goût Italien!

Ma foi, Mylord, je ne pûs y tenir davantage, j'entraï en riant de toutes mes forces, & Dest... tomba du haut de l'empirée avec une colere qu'il fut impossible d'appaïser: que vous dirai-je de plus? Elle jura de ne jamais me pardonner; moi je jurai de ne l'aimer de ma vie, parce que c'est beaucoup

trop que de renfermer tout à la fois dans sa tête les plus extravagans de tous les Dieux, Apollon & l'Amour.

Fin de la quatrième Soirée.



Je viens de peindre les extravagances & les ridicules de l'amour des Poètes, il est juste de finir cet article par un tableau plus riant & plus avantageux. Il faut voir les Muses à table pour connoître tout ce qu'elles valent, on sçait quel étoit le Parnasse des Chapelle & des Chaulieu, & combien ils décriront la fontaine d'Hypocrêne, depuis qu'ils établirent la supériorité du vin de Champagne sur toutes les eaux de l'Hélicon. C'est à table que la Poësie brille; c'est là que les Poètes sçavent faire l'amour, & qu'ils rendent des hommages dignes des graces & de la beauté. Voyons-les sur cette nouvelle scène, & n'en parlons plus dans la suite, de peur d'être aussi ennuyeux que le sont quelques-uns de leurs Ouvrages.



SOUPER D'ESTE'.

LE Dieu qui brûloit nos campagnes
 Se dérobe enfin à nos yeux,
 Il fuit, & son char radieux
 Ne dore plus que les montagnes:
 Déjà par sa voix avertis

*Ses coursiers écumeux s'agitent ,
Leurs crins se dressent, ils s'irritent ;
Et doublant leurs pas ralentis ,
Ils volent, & se précipitent
Au fond du Palais de Thétis.*

*Le front couronné d'amarantes
Les Nymphes sortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roses mourantes ;
Et descendant du haut des monts
Les Bergeres plus vigilantes
Rassemblent leurs brebis bélantes ,
Qui s'égaroient dans les valons.
Le vaste & sublime Empirée
A repris ce brillant azur ,
Où Venus, de feux entourée ,
Fait rayonner l'or le plus pur ;
Et tandis que cette immortelle
Rend à la terre un nouveau jour ,
La nuit ramene sur son aîle
Le Dieu des Songes, & l'Amour.*



*Il est tems, belle Léonore ,
D'entrer sous ce naissant berceau ,
Où l'onde pure d'un ruisseau
Mouille ce jeune sycomore ,
Que vos yeux ont trouvé si beau.
On voit sur son écorce tendre
Nos chiffres amoureux tracés :
Ces chiffres forment un méandre
Où nos deux noms entrelassés ,
Toujours à se suivre empressés ,
S'abandonnent pour se reprendre.*

Dieu d'Amour, daignez les défendre
 Contre les ravages du tems.
 Puissent ces beaux nœuds, tous les ans,
 S'unir, s'affermir, & s'étendre
 Comme les plantes au Printems !

Déjà la table est éclairée
 Par l'éclat pompeux des flambeaux,
 Et déjà la table est parée
 Par les vases & les cristaux ;
 Lifis, en habit de bergere,
 Enferme au fond de la fougere
 Les dons de Bourgogne & du Rhin ;
 Tandis que sa jeune compagne
 Porte en riant de la campagne
 Toutes les faveurs du matin.
 Je vois arriver Euphémie
 Avec son fidèle Damis ;
 Vous trouvez en elle une amie,
 Je trouve en lui tous mes amis ;
 Par l'union la plus aimable
 L'amitié badine en ce jour
 Avec ce frere insociable,
 Dont elle a fui long-tems la cour ;
 Tous deux assis à notre table,
 Enivrent nos cœurs tour à tour
 De cette volupté durable
 Dont l'amitié jouit toujours,
 Et de cette ivresse ineffable
 Qu'on doit aux-faveurs des amours.
 Couvrez la table en diligence,
 Esclaves, & retirez vous :
 Pour nous gêner vos yeux jaloux
 Semblent être d'intelligence ;

Fuyez, votre seule présence
Feroit empirer la gayeté :
Redonnez nous par votre absence
La folie & la liberté.
On m'obéit, Lisis s'empresse,
Et je vois dominer par-tout
Moins d'abondance que de goût,
Moins d'appareil que de finesse,
Des perdreaux surpris par adresse
Dans les lacets embarrassans,
Où va s'enchaîner leur jeunesse ;
Mille autres oiseaux innocens,
Flattent plus la délicatesse
Que ces festins éblouissans,
Où l'affluence & la richesse
Emoussent la pointe des sens.
Arrêtez, heures trop charmantes,
Que de plaisirs je vois voler !
Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux Amantes !
Les Dieux puissent-ils reculer
Le réveil de la jeune Aurore !
Mon cœur, plus amoureux encore,
Puisse-t-il languir, & brûler
Pour ma fidelle Léonore !
Mes yeux attachés sur les siens
Triomphent de la voir si belle.
Ses yeux enflammés par les miens,
N'ont vû que moi : je ne vois qu'elle.
Toujours quelque nouveau plaisir
De plus près à son char m'enchaîne ;
Toujours quelque nouveau desir
Me la fait nommer inhumaine.
O Nuit, cachez à tous les yeux

*Ces objets piquans de ma flamme,
Et sauvez pour jamais mon ame
Du soin d'être jaloux des Dieux.*

*Tandis qu'occupé de mon verre,
Je chante, je ris, ou je bois;
Mille soins agitent la terre,
Mille soupçons troublent les Rois;
Le regne du repos s'écoule;
Les soucis descendent en foule,
Et les mortels n'ouvrent les yeux,
Que pour voir la crainte importune,
Qui dans un miroir odieux
Leur expose de la fortune
Les changemens capricieux.
Aux pieds de celle que j'adore,
J'attens sans crainte le soleil.
Pour moi la vie est un sommeil;
Rien n'avoit pû le rompre encore.
Mais les beaux yeux de Léonore
Viennent de hâter mon réveil.*

Cette Pièce est la même que celle qu'on a imprimée sous un autre titre dans les nouveaux Amusemens du Cœur & de l'Esprit; mais comme je n'ai point été consulté, il s'y est glissé des fautes que j'ai corrigées dans celle-ci.





REFLEXIONS

SUR LA CURIOSITE'.

PUISQUE je suis seul, que le tems est mauvais, & que le monde m'ennuie, je prens le parti de réfléchir & d'écrire; bien résolu, cependant, de laisser là, & mes Reflexions & mes Ouvrages, dès que le Ciel sera plus sérain, que les Thuilleries seront plus belles, ou que la divine Thémire, dont j'aime tant les yeux, l'esprit & le commerce, n'aura plus ni migraine ni mauvaise humeur. Les gens du monde, même ceux qui pensent, ne retournent à leurs livres que lorsqu'ils s'ennuyent, ou qu'on les boûde; c'est alors, plus que jamais, qu'ils font usage de leur esprit. Ils reviennent chez eux en colere contre toute une rue & quelquefois contre tout un quartier; ils entrent dans leur cabinet comme dans un port inaccessible aux fâcheux: quelle joie pour eux de pouvoir médire voluptueusement dans les bras d'un fauteuil commode! Quel plaisir de n'être point interrompus en travaillant au Catalogue des sottises d'autrui! C'est alors qu'ils se rappellent toutes les anecdotes du mois passé. Ils trouvent que dans un aussi court espace que celui de trente jours; un tel ne pouvoit devenir plus fat, ni une telle plus impertinente, & que tous deux ont passé l'espérance commune. C'est ainsi, qu'après avoir opposé les sottises du jour à celles de la veille, par le cours successif des saisons, ils comptent les progrès du ridicule. Mais après

s'être rappelés que les hommes ont été toujours les mêmes, ils rejettent du côté des connoissances qu'ils acquierent de jour en jour, les nouvelles lumières qui les éclairent sur la sottise ou la malignité du genre humain. C'est alors qu'ils commencent à comprendre que la vie du monde n'est jamais oisive Pour un homme d'esprit; & qu'on est suffisamment habile lorsqu'on sçait démêler finement le caractère des hommes.

En effet, quelque partisan que je sois de la lecture, quelque immense que puisse être son utilité, je loue celui, qui sans s'arrêter aux peintures morales qu'on a faites dans tous les siècles, cherche à connoître les hommes dans les hommes mêmes, Voici quelles sont mes raisons. On peut regarder l'histoire, ou, comme la description générale de ce qui s'est passé en telle partie du monde, en tel Etat, en telle Province, en telle Ville; ou, comme le tableau particulier de la vie d'un seul homme. Si les objets qu'elle embrasse sont grands, il est impossible qu'elle descende toujours dans ces détails intéressans qui dévoilent le cœur humain, & qu'il est si aisé de saisir dans le commerce du monde; enforte que l'histoire, en nous éclairant sur les faits & sur leurs époques, nous laisse toujours ignorer les vrais principes des événemens. Les mémoires, quoique plus détaillés, ont le même défaut. On y voit des caractères dessinés avec beaucoup d'art, mais où l'imagination brille quelquefois aux dépens de la vérité. En un mot, dans toutes les histoires, il est possible, peut être, de deviner quelques caractères; mais on ne sçauroit jamais en appro-

approfondir aucun. La raison en est bien sensible; c'est l'histoire des morts qu'on écrit. Un demi Dieu vivant se plaindra toujours, qu'après l'avoir couronné de gloire, on ose lui rappeler la plus légère de ses fautes; ma maxime est sûre, on en voit tous les jours l'application: l'orgueil pendant la vie, fait toujours taire la vérité. Ils périssent enfin, ces grands hommes. La nuit du tombeau nous les dérobe pour jamais. Que laissent-ils aux Historiens? Leur actions: mais leurs sentimens & leurs pensées les ont suivis chez les morts; il n'en reste plus de trace. Ainsi, contentons-nous de connoître, par la lecture, une partie d'eux-mêmes; partie peu intéressante aux yeux d'un Philosophe, qui se soucie moins d'être au fait des événemens, que des motifs qui les ont préparés. Je conclus donc, que s'il est de l'intérêt des hommes de vivre ensemble, la première de toutes les sciences consiste à se connoître mutuellement les uns les autres. Mais comment apprendre à se connoître, dira-t-on, sans les secours de la lecture? On le peut, en remplissant les desseins de la nature qui nous ordonne de vivre en société, & qui nous offre dans la société même, les moyens de nous connoître. Selon ces principes, la lecture est en quelque sorte plus utile aux fots, qu'aux gens d'esprit. Ceux-là, moins occupés des ressorts qui font mouvoir la scène du monde, que de leur fabrique extérieure, s'amuse à voir sans se donner jamais la peine de chercher. Sans doute que pour les forcer à réfléchir sur ce qui passe habituellement sous leurs yeux, la lecture de l'Histoire leur sera utile; elle leur apprendra à péné-

trer dans la source des événemens. Ceux-ci, au contraire, étudient avec ardeur les usages, les manières, les discours, les gestes mêmes: ardens à poursuivre la vérité, prompts à la découvrir, impatiens de dévoiler l'ame, ils la cherchent dans les yeux, dans le son de la voix, & jusques dans les ligamens du visage; ils écartent avec art tous les nuages dont elle veut se couvrir; & se servant, pour la connoître, des efforts qu'elle fait pour se cacher, ils la poursuivent jusques dans son siège, la forcent de se peindre elle-même, & de développer ses replis. Ainsi, la lecture peut simplement piquer & satisfaire leur curiosité; mais elle ne sçauroit les éclairer infiniment sur la maniere de se conduire. Je pousserois plus loin ce raisonnement, si je ne craignois, comme il arrive toujours, que quelqu'un en lisant ces réflexions, ne s'imaginât bien sérieusement que je condamne la lecture, & que fauteur de l'ignorance, j'enleve aux sciences & aux beaux arts, leur aliment & leur soutien. D'ailleurs je fais trop de cas de la curiosité, c'est une passion trop recommandable pour lui fermer la carrière la plus vaste où elle puisse s'étendre. De toutes les affections violentes qui nous dominant, je n'en connois point dont on puisse dire avec raison, tant de bien & tant de mal. Qu'elle occupe donc le loisir où l'on me laisse, & qu'elle m'éclaire sur elle-même. J'examinerai combien elle est frivole, mais singuliere dans les femmes; combien elle est bornée, mais nécessaire dans le peuple; enfin, combien elle est dangereuse, & combien elle peut être utile dans l'homme d'esprit. Auparavant je vais la peindre avec des couleurs assez extraordinaires.

Ariste croyoit n'être point curieux, il sçavoit pourtant qu'il avoit de l'esprit ; & ce n'étoit pas sans peine qu'il accordit ensemble deux faits aussi incompatibles. Cependant, dès le berceau, il s'étoit aperçû que le desir de tout voir, de tout entendre, si naturel à l'enfance, n'avoit presque aucune puissance sur son ame. Sensible à la vûe des belles choses lorsqu'elles passaient sous ses yeux, mais paresseux à les chercher, il laissoit croire aux sots que le sentiment lui manquoit ; aussi peu inquiet des jugemens d'autrui, qu'il étoit satisfait de voir en lui-même les principes du vrai, & les semences du bon goût. Né pour l'amour, il sentit de bonne heure que son cœur étoit foible, il frémit de voir son ame assiégée par une foule de passions douces en apparence ; il craignit qu'étant enfin réunies vers un même objet, elles ne formassent une chaîne d'autant plus indissoluble, que par sa douceur, elle sembleroit perdre de l'excès de son poids naturel. Ariste est né le plus sensible & le plus paresseux des hommes. Une des beautés de l'Asie arrive à Paris ; tout à l'envi s'empresse de la connoître, les hommes pour lui plaire, les femmes pour lui chercher des défauts. Ariste, victime de l'amour, dès que la beauté se présente, Ariste aussi tendre Amant que Juge éclairé, n'augmentera point la foule des Adorateurs de l'Etrangere : l'embarras de la chercher lui ôtera le desir de la voir. S'il la rencontre à l'Opéra, content de l'avoir trouvée belle, parce qu'elle l'est, il abandonnera volontiers à un autre, le soin de lui plaire, & l'espérance d'y réussir ; mais s'il est assis dans la même

loge, & qu'il doive souper avec elle, le voilà dévoré de tous les feux de Cythere; le plus paresseux des hommes est devenu tout-à-coup le plus impatient. Que dirai-je encore d'Ariste? La musique n'a d'empire sur personne comme sur lui; mais Amphion bâtiroit au son de sa lyre une seconde Thèbes, qu'Ariste, pour être témoin de ce miracle, ne sortiroit pas du fauteuil où il pense. Le détail de ses goûts est immense, & rien n'est plus borné que les démarches qu'il fait pour les satisfaire: livré au moment présent, l'oubliant dès qu'il est passé, ne voyant que lui tant qu'il dure, il ne fait aucun usage de sa mémoire, ni pour les peines, ni pour les plaisirs. Voilà en apparence un homme bien peu curieux. Le hazard le mene chez Daphné, il est ému pour elle; sa paresse voudroit qu'il attendît le moment de lui plaire, son amour le fait naître. Daphné est aimable, c'est une de ces productions singulieres de la nature, qui se fait gloire de paroître tout ce qu'elle est: active comme le feu, elle dévore l'objet auquel elle s'attache: le moindre goût, s'il n'est rempli, devient en elle une passion furieuse. Aime-t-elle, toutes les puissances de son ame se changent en jalousie. Il est aussi difficile à Daphné amoureuse, de chacher sa passion, qu'à Daphné indifférente, de voiler sa froideur. L'absence de l'Amant est l'enfer de Daphné; victime de sa passion, elle se consume, elle se détruit elle-même, ou par les peines, ou par les plaisirs; jamais son amour n'est plus près de s'éteindre que lorsqu'il est extrême: Daphné paroît aussi curieuse, qu'Ariste le paroît peu. Emportée par le goût de la nouveauté, tout ce qui est singulier l'occupe;

mais son ardeur extrême nuit toujours à ses plaisirs. Elle veut saisir au même moment tout le bon & le mauvais de l'objet qui lui est offert. & souvent elle a le malheur d'y réussir. De-là, peu de gens lui conviennent. Daphné connoît trop les hommes, Daphné les connoît trop vite. Réveillez toujours sa curiosité, & si votre caractère est épuisé, ayez l'adresse de vous en faire un autre. Soyez fou si vous voulez, mais soyez-le d'une façon nouvelle; sans doute que par les charmes de la nouveauté, vous fixerez son inconstance. Rien ne se ressemble moins qu'Ariste & Daphné: c'est sans doute pour cette raison qu'ils se sont aimés long-tems, & que peut-être ils s'aimeront toujours. Un lien inconnu les unissoit tous deux: Ariste enfin, a découvert qu'il s'étoit trompé sur son propre caractère; qu'il aimoit Daphné par curiosité, & que Daphné tenoit à lui par le même nœud. L'un & l'autre furent moins flattés de se trouver aimables, que de se croire singuliers; ils alloient à la découverte l'un de l'autre, & s'applaudissoient de ne voir jamais diminuer le fond où il pouvoient, & de sentir croître l'envie de se connoître à mesure qu'ils se connoissoient davantage. Chacun d'eux en secret se flattoit de posséder une des raretés de l'Europe. Ah! qu'entre deux personnes d'esprit, un tel commerce doit durer long-tems! Car remarquez que dans les amans vulgaires, c'est toujours le cœur qui se lasse le premier; mais parmi ceux qui pensent, le cœur est toujours touché tant que l'esprit s'amuse. Il suffit d'être curieux & d'avoir en soi-même de quoi exciter la curiosité d'autrui,

pour plaire long-tems à une maitresse aimable, & pour l'aimer long-tems soi-même.

J'ai dit que la curiosité étoit frivole, mais singuliere dans les femmes; on en connoît qui ont acheté aux dépens de leur gloire, la connoissance d'une Anecdote ignorée: en général toutes les passions qui sont fondées sur les foiblesses, éclatent plus vivement dans les femmes que dans les hommes: mais quoique la curiosité des femmes soit excessive, je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles. Ce qu'on pense d'elles en bien, ce qu'on pense des autres femmes en mal; voilà les deux grands objets de leurs recherches. Tant qu'une femme est jolie, il est de la dernière importance pour son amour propre, d'être au fait de l'impression que ses charmes font sur nos cœurs. Pourquoi un tel est-il si rêveur aujourd'hui? A peine laisse-t-il tomber sur moi quelques regards distraits; cette langueur touchante, ce feu intéressant qui remplissoient ses yeux, sont-ils épuisés? Ai-je mérité sa froideur en cessant de lui plaire? ou ne me suis-je pas trompée sur le droit que je croyois avoir de le toucher? Mais il n'est pas mon amant: qu'importe qu'il me trouve jolie? Hélas! ma gloire, mon repos & le plaisir piquant d'enlever un Amant à ma rivale; tout enfin en dépend: il faut mourir ou ne rien perdre de mes conquêtes. Là-dessus une femme épuise toute l'adresse de son esprit, & tout le manège des yeux, pour arracher un aveu authentique de l'effet que font ses charmes. Pour peu que le Cavalier mette un prix à sa déclaration, le doute de la Dame la conduira à tout ce que l'a-

mour a de plus dangereux. Cette rage, car ce n'est pas simplement une envie, cette fureur de connoître si on est aimable, suit les femmes depuis commencement de leur printems jusqu'à la fin de leur automne. Il en est même dont le naturel est si porté à la curiosité, que dans le fort de leur hiver, elles ne laissent pas de tenter quelques expériences; mais quand la saison de plaire est absolument passée, & que la raison s'est enfin expliquée par la voix du tems; il reste une autre curiosité aux femmes; c'est de sçavoir si elles ne déplaisent pas. Il est triste d'être réduit à cette recherche; mais comme c'est la dernière ressource de l'amour propre, les femmes s'en servent avec toute la finesse possible. Heureusement toutes les espèces de graces font passageres; ainsi le beau sexe se console de la perte de ses charmes par l'espérance de voir bientôt flétrir ceux qui font le plus de bruit. Vous voyez bien Céphise, elle a été jolie, le soin qu'elle prend de s'ajuster, montre assez qu'elle voudroit bien l'être encore; ne soyez point étonné de l'excès de sa parure; Céphise remplace par des mouches, toutes les graces qu'elle perd, & il n'y a point de fleurs dans sa coëffure, qui ne marque l'absence de quelque agrément. Céphise a de l'esprit: une déclaration fade, un sentiment mal rendu lui déplaisent plus que le silence & la froideur: lui dire qu'elle est charmante, c'est la faire appercevoir qu'on voudroit bien la trouver encore aimable, & la complaisance la désespere. Ainsi pour lui faire votre cour, parlez-lui peu d'elle-même, mais étendez-vous sur le compte des femmes de son âge: dites-lui

que cette fière beauté, dont vous sçavez qu'elle a été si jalouse, n'a plus l'air de Déesse; que toutes ses graces se sont tournées en mines forcées; faites le calcul des rides de son front, des plis de ses joues: plus il fera long, plus Céphise vous trouvera d'esprit: si même vous avez l'adresse de répondre aux questions qu'elle vous fera, vous en serez adoré. Par exemple, elle ne manquera pas de vous dire d'un air satisfait: Mais vous êtes fou! il ne se peut pas qu'une telle soit si fort changée, je l'ai vû charmante! Regardez alors toutes les raisons qu'elle vous donnera pour détruire votre relation, comme autant de nouvelles recherches qu'elle fait sur le changement de cette belle personne. Car voilà les femmes: plus elles sont pressées d'apprendre quelque chose, plus elles sont singulieres dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir. Lucile plaisoit à Cléon, Cléon ne déplaisoit point à Lucile; elle voulut sçavoir quels risques elle pouvoit courir en écoutant ce nouvel amant. Vous sçavez, lui dit-elle un jour, qu'un tel m'a été attaché long-tems, & que je l'ai beaucoup aimé. Sans doute, Madame, répondit Cléon, & puisque vous n'avez eu qu'un amant, il est bien triste pour mon cœur de n'avoir pas joué le premier rôle. Le premier rôle! interrompit-elle, vous n'y pensez pas: j'ai trente-trois ans & vous croyez bonnement!.. Cléon changea de visage. Lucile l'ayant reconnu d'une humeur trop sévère, aima mieux lui laisser croire qu'elle avoit eu plusieurs amans, que de se donner à un homme qui ne sçauroit pas pardonner une infidélité.

L'Art Magique, quelque décrié qu'il soit, ne

tombera jamais : les femmes le soutiendront ; il est important de sçavoir si cet amant qu'on vient de prendre, qui est un peu sot, mais si jeune, ne sera point enlevé par cette M. . . . qui est un peu laide, mais si riche ! Aura-t-on toujours un beau teint, de belles dents ? Enfin, se soutiendra-t-on long-tems jolie ? Gagnera-t-on au jeu ? Sera-t-on bien-tôt affise à la Cour ? Tous ces doutes demandent à être éclaircis ; & ce n'est pas mal-à-propos que du sein de la pauvreté & de l'ignorance, on voit sortir de malheureux Devins, qui tous ayant lû dans le livre du destin la même formule, répètent sans cesse les mêmes extravagances, & sont aux yeux du bon sens, encore plus sots que ridicules. Il n'y a plus, Dieu merci, que quelques femmes de qualité, quelques vieux Chimistes & tout le peuple, qui donnent dans la manie des Sorciers : les gens raisonnables n'y pensent plus.

Le peuple est curieux & crédule. Comme ses lumieres sont bornées, il apperçoit du merveilleux dans tout ce qui sort de l'ordre le plus ordinaire ; il croit aisément tout ce qui le frappe, & tout ce qu'il n'entend pas ; de là, cette foule de comptes puériles dont on endort l'enfance, & qui laissent quelquefois dans des esprits bien faits d'ailleurs, des impressions de foiblesse qui les deshonnorent. Rien n'est moins étendu que la curiosité du peuple : ses vûes ne se repandent que sur les objets les plus grossiers ; mais il est nécessaire de l'occuper souvent par des spectacles, & de l'engager par des nouveautés ménagées avec art, à

supporter la longueur des travaux & les peines de son état.

Il ne me reste qu'à dire un mot des dangers & des avantages de la curiosité. Autant les femmes sont curieuses de connoître ce qui se passe, en leur présence, dans le cœur de leurs Amans: autant il est dangereux à un homme d'esprit de vouloir approfondir l'ame & les secrets de ses amis. Il est triste pour l'amitié, de ne se voir payée que par des protestations vagues, & des sentimens frivoles: il est affreux de trouver de la fausseté & de la bassesse où nous croyons voir, où nous adorions la vérité & la grandeur d'ame; la confiance d'être aimé, est le seul bonheur de la vie; mais c'est un bonheur appuyé sur une colonne de sable: en sonder l'intérieur, c'est s'exposer à la renverser absolument. Contentons-nous de sçavoir en général qu'il est peu de vrais amis; suspendons long-tems notre choix, de peur de nous exposer à des regrets: mais tranquilles quand nous l'aurons fait, jouissons des charmes de la sécurité. J'étends ces réflexions jusqu'au plaisir même: le définir c'est le détruire: il s'est couvert d'un voile brillant qui s'obscurcit dès qu'on cherche à le lever. Que je plains ces Philosophes malheureux, qui ne trouvent de réel, que ce qui est durable, & qui laissent échapper un plaisir avec autant de facilité, qu'un autre auroit d'ardeur, en évitant une peine! Il est sans doute de plus grands dangers attachés à la curiosité; mais cet ouvrage est trop badin, pour souffrir toutes sortes de réflexions. Je me contente de dire, en passant, qu'il faut proportionner nos recherches à la foiblesse de nos vûes, & qu'il est des objets si

grands & si élevés, que nous perdrons toujours, & du côté de l'innocence & du côté de la réputation, quand nous voudrions entreprendre de les pénétrer. Tournons nos recherches hardies du côté des sciences humaines : souvent nous n'arriverons pas au but proposé, mais les découvertes que nous ferons sur la route, nous vaudront assez d'estime, pour que nous ne puissions jamais regretter nos efforts. Ce n'est qu'à l'activité de l'esprit, qu'au desir impatient de connoître, que nous devons peut-être & l'invention & la perfection des Arts. La curiosité est une espèce d'aiguillon qui ne cesse jamais de nous piquer. Une découverte heureuse, une idée utile & nouvelle, loin d'émousser sa pointe, semble l'aiguïser encore davantage. Le curieux ressemblé à l'avare, sa cupidité augmente avec ses richesses ; mais l'avare enferme ses trésors, & se prive lui-même de la récompense que méritoient ses soins & ses fatigues volontaires. Le curieux n'amasse que pour répandre & que pour jouir ; ses découvertes passent de Province en Province, d'Etats en Etats, & suscitent jusques dans la postérité la plus reculée, des partisans aux Sciences, & des admirateurs aux beaux Arts.





REFLEXIONS

SUR

LE GOUST DE LA CAMPAGNE.

QUEL spectacle pour un amant de la simple nature ! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites Isles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux ; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne, & se brisant dans leur chute, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs & leur inconstance. Je crois être le Dieu de la source qui bouillonne à mes côtés : ce siège revêtu de mousse, semble être le trône où la nature m'a permis de monter ; elle veut sans doute que je regne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! Quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, & qui semblent percer le sein aride des rochers pour les couronner ensuite de leurs feuilles ! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'élève insensiblement : on diroit que le voile qui couvroit la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du Ciel s'éclaire ; les Astres qui y sont attachés, pâlisent, & semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des Cieux, un voile semé de Saphirs ; les étoiles brillantes qui

l'éclairent, semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'Aurore, mais leurs efforts sont vains : tout l'Orient se pare des plus riches couleurs ; la nature annonce son réveil à la terre, par la voix de tous les animaux ; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; & déjà des cabannes voisines je vois sortir des torrens de fumée qui annoncent la fuite du repos & le regne du travail. L'étoile de Venus dispute seule encore à l'Aurore, l'empire du matin ; mais contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'Aurore est rapide : image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche : rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée : le Roi des Astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, & ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel : la tête des montagnes les plus reculées, laisse déjà voir la moitié de son globe, qui s'agrandit insensiblement, & qui paroît être composé d'une lumière tremblante & bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'Astre monte, & commence à former dans sa marche une ligne courbe : son globe se rétrécit, sa lumière s'épure, & ses rayons plus prompts & plus ardens vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre & les présens de l'Aurore ; les vapeurs douces qu'ils enlèvent, forment en l'air des nuages légers, qui portés sur l'aîle de l'inconstance & des Zéphirs, ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des Cieux. Quels objets ! Est il

possible que je sois peut-être le seul en ce moment, qui s'en occupe? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes? Que cherchent-ils dans les Arts? Une imitation régulière de la belle nature, répondra-t-on. Mais l'imitation sçauroit-elle jamais approcher de l'objet imité? Quelle manie, de préférer une ressemblance imparfaite, aux beautés finies de l'original! Examinons cependant si ces reproches sont fondés. Il est vrai que pour le plaisir que peut donner une perspective riante ou magnifique, l'art n'a rien à opposer à la simple nature: le plus beau paysage du Titien ne sçauroit être comparé à la scène admirable que je vois se passer sous mes yeux. La nature souffle la vie, l'action & la force à tout ce que je vois; l'art du Peintre ne peut qu'e m'en offrir les images. Le Palais du Soleil dans Phaëton, tiendrait-il contre le spectacle pompeux dont je viens d'être le témoin? Non, sans doute, lorsqu'on considère la nature ne composant qu'un corps, dont toutes les parties s'asfortissent, quand on ne détache aucun des ornemens de sa parure, l'art soumis rampe devant elle. Infinie dans ses richesses & dans ses graces, elle couvre de honte un rival qui ne cache ses défauts qu'à force d'adresse & d'illusion. Placez un tableau de Raphaël devant un portrait de Macé, vous vous formerez à l'instant une juste idée de la nature & de l'art: c'est dans ce point de vûe que je m'étonne toujours que tant de gens soient si peu sensibles aux spectacles brillans qui se passent tous les jours sous nos yeux. Quoi! parce qu'ils sont journaliers, ils ne frapperont plus! Le détail n'en est-il point immense, & le tableau du monde ne souffre-

-t-il plus d'accidens qui le varient? Les faisons offrent-elles toujours mêmes couleurs? Les jours se ressemblent-ils? & le Ciel paré du nuages où le Soleil se joue avec tous ses rayons; le Ciel assiégé par des Montagnes d'eau où le tonnerre éclatte à grand bruit, présente-t-il le même tableau? Mais ne poussons pas plus loin un raisonnement inutile; nous préférons la Peinture de ces objets aux objets même, & nous avons raison; le goût de l'imitation est, sans doute, le plus utile don de la sagesse de la nature; elle a voulu pour la perfection des arts & des sciences, que frappés en général de la beauté des ses ouvrages, nous eussions plus de plaisir à les voir imités, qu'à les considérer en eux-mêmes; afin que les charmes que nous goûterions dans nos travaux fussent pour nous un engagement continuel de les perfectionner, & de ne jamais les interrompre. Car en effet, si nous sentions vivement toute l'harmonie des différens corps de l'univers, nous n'oserions copier ce que nous ne nous laisserions jamais d'admirer. Mais d'un autre côté, il faut convenir que certains ouvrages de l'art l'emportent sur quelques ouvrages de la nature: on ne me fera jamais concevoir qu'un Palais régulièrement bâti, n'offre rien de plus curieux à voir, qu'un tas de rochers entassés, où le hazard auroit creusé quelques grottes obscures. Un Philosophe préférera peut-être la grotte au Palais; mais le luxe même, dont les suites sont si funestes, est admirable en soi. Ce sont l'intelligence & l'invention qui l'ont enfin porté à son comble, comme la dépravation des mœurs en a favorisé l'abus. Si donc la commodité & la symétrie sont des perfections, il faut convenir qu'elles n'éclatent

pas également dans tous les ouvrages de la Nature, comme dans ceux où l'art excelle. Malgré ces réflexions qui peuvent être sensées, il est un certain nombre d'esprits qui préfèrent les beautés nues de la Campagne, aux graces étudiées de nos Jardins & de nos terrasses. J'avoue peut-être à ma honte que je suis de ce nombre, & que j'ai la sottise de croire qu'assis sur mon rocher, je goûte plus de plaisir que dans le salon le plus délicieux de Paris. Il semble même que je passerois volontiers ma vie dans ce lieu solitaire; la journée n'est pas bien avancée, je verrai si ma Philosophie ne se démentira point. Me voilà donc résolu de dîner dans une des cavités de la montagne: revenu enfin à cette simplicité dont les Poètes font de si belles descriptions, je trouve l'autre où je me suis retiré, commode. Le roc entr'ouvert en plusieurs endroits, donne passage à l'eau la plus vive & la plus pure: sa chute & son murmure me promettent un sommeil tranquille & des songes légers. Non, dans le repas frugal que je vais faire, je ne regretterai point de luxe des Villes. Mais hélas! je suis seul. Eh, qu'importe? la nature est avec moi, elle me parle, elle m'éclaire, & cet entretien délicieux me dégoute déjà du jargon du monde, & de l'insipide douceur de la galanterie. L'ardeur du Soleil est extrême, mais la profondeur de ma grotte me sauve des torrens de feu qu'il lance sur son sommet; les animaux cherchent l'ombre des arbres, & passent dans le repos des momens où les herbes brûlantes n'ont plus la même saveur. Je suis donc à moi, je crois même sentir renaître au fond de mon cœur
cette

cette paix, compagne de l'innocence, dont je commençois à perdre le souvenir. Mes livres me suivront dans ma retraite, ils m'empêcheront de rompre entièrement commerce avec les hommes. Je les verrai penser, raisonner & agir; mais sans rien perdre de tout ce qui pourroit m'être utile dans leur commerce, je m'appercevrai plus heureusement, que leurs images. Incapables de me nuire, j'oserai fonder la profondeur de leur ame, & porter de flambeau dans ce labyrinthe ténébreux où ils égarent notre raison. Sorti du tourbillon où ils errent sans cesse au gré de leurs passions effrénées, je ne serai que spectateur de leurs manœuvres. On ne pourra jamais m'accuser d'en être le complice; il me sera donc permis ici d'être vertueux: il me sera permis de le paroître. Je pourrai dégager mon esprit de ce goût frivole que les femmes m'ont donné. Je sentirai donc renaître la force de ma raison & le feu de mon imagination. Vérité immortelle, j'oserai te suivre! j'oserai t'entendre & t'adorer! La flatterie ou l'ambition ne forceront jamais ma bouche à te déguiser, & mes yeux ne verront plus les lâches qui te trahissent! Enfant terrible de l'oisiveté & du plaisir, Amour, tu fuiras loin de moi, ou tu n'y paroîtras que désarmé. Oui par l'estime, tu fixeras désormais mon choix; je serai libre au milieu des chaînes dont tu m'auras chargé: tendre sans ostentation, fidèle sans effort, ingénu sans art, vertueux sans masque, je ne sentirai que les peines d'une absence courte, qui seront changées dans peu en autant de plaisirs. Sois cruel dans les Villes, exige un esclavage servile, foule sous tes pieds la fortune, ou donne-lui à ton gré des ailes.

Perds les uns, & fais sortir les autres de la poussière: sois esclave par ambition, & tyran par nature: monte jusques sur le trône, gouverne le monde, fais pancher la balance de Thémis, donne le glaive à Mars, l'olive à la paix. Sois en même-tems le plus foible, le plus puérile de tous les êtres, & d'une main répands des feuilles de roses, tandis que de l'autre, tu feras gronder le feu du ciel. Tranquille dans mon rocher, je verrai le théâtre immense où tu t'exerces, & je me ferai un amusement de l'affaire sérieuse des hommes. Non, l'ennui ne me suivra point; l'amour propre me défend de le penser. Déjà un autre tableau vient amuser mes yeux: le Soleil se retire, la fraîcheur renaît, une lumière plus douce, mais plus foible, éclaire la tête des arbres, & l'ombre descend insensiblement vers leurs tiges. Je ne sçai quel baume charmant se distille dans les airs: il semble que la volupté vient de dénouer ses beaux cheveux, & de répandre les odeurs charmantes dont elle les parfume. La douceur des plaisirs se respire avec l'air, elle suit toujours l'innocence & la Philosophie. Ah! c'en est fait: je demeure éternellement dans ce lieu, tout concourt à m'y fixer. *Cette Bergere qui vient de me faire, en ramenant son troupeau, une révérence si naturelle & si profonde, amusera mon cœur, quand mes livres fatigueront mon esprit.* Mais quel est le carosse qui traverse la plaine? Je crois le connoître. Les armes, la livrée, tout enfin, me donne la curiosité de le voir de plus près; il s'avance vers moi. Dieu! c'est Thémire, oui Thémire, la plus aimable de toutes les femmes, c'est elle même, elle me reconnoît, elle m'appelle. Quel souper ce soir nous ferons en-

semble à Paris ! adieu mon rocher ! adieu ma bergère ! adieu mes prés, mes fontaines ! vous pouvez amuser un cœur qui n'a point de passions ; mais j'aime mieux renoncer à vos délices que d'étouffer le goût qui m'entraîne. Et d'ailleurs je crois que la vie champêtre, si elle dure plus de huit jours, n'est belle qu'en peinture.

Au reste, je ne suis pas le seul qui ait habité le rocher dont je viens de faire la description. Une cassette que j'ai trouvée dans le fonds de la grotte, m'apprend qu'un sage avoit choisi la même solitude. Ce trésor n'est pas de ceux dont on fait le plus de cas dans ce siècle. Ce n'est pas de l'or, c'est de l'esprit. Voici deux petites pièces que je choisis au hasard. On y trouvera plus de naturel & de naïveté, que de justesse & de travail.





L' A M O U R

E T

L E S N Y M P H E S.

ODE ANACRE'ONTIQUE.

AUPRE'S *d'une féconde source,*
D'où coulent cent petits ruisseaux,
 L'Amour fatigué de sa course,
 Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Naiades sans défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand silence,
 Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille
Dit l'une, d'un ton indiscret!
 L'Amour, qui l'entend, se reveille,
 Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant & doux:
 Les Nymphes, bien-tôt moins timides,
 Le font asséoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs, & Thémire,
Couronnent sa tête de fleurs.
 L'Amour d'un gracieux sourire
 Répond à toutes leurs faveurs;

*Mais bien-tôt aux flâmes cruelles,
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiscrettes Immortelles
Connurent le perfide Amours.*

*Ab! rendez nous, Dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire?
Nous brûlons au milieu des Eaux!*

*Nourrissez, plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne sçaurois les éteindre.*

L' A M O U R

P A P I L L O N .

O D E A N A C R E ' O N T I Q U E .

JUPITER outré de colere
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythère,
Changea son fils en Papillon.

*D'abord, en aîles azurées,
On vit diminuer ses bras ;
Ses dards, en des pattes dorées :
Il veut se plaindre, & ne peut pas !*

*L'arc à la main, ce Dieu perfide,
Ne vole plus après les cœurs ;
Mais, toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.*

*Enfin, touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit, Consolerez-vous,
Amour ! j'excuse votre audace,
Ne méritez plus mon courroux.*

*Il change : ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état ;
Mais il conserve encor des aîles,
Pour marque de son attentat.*

*Depuis, l'Amour aussi volage.
Que le Papillon inconstant,
En un instant brûle & s'engage,
Et se dégage en un instant.*

FIN.

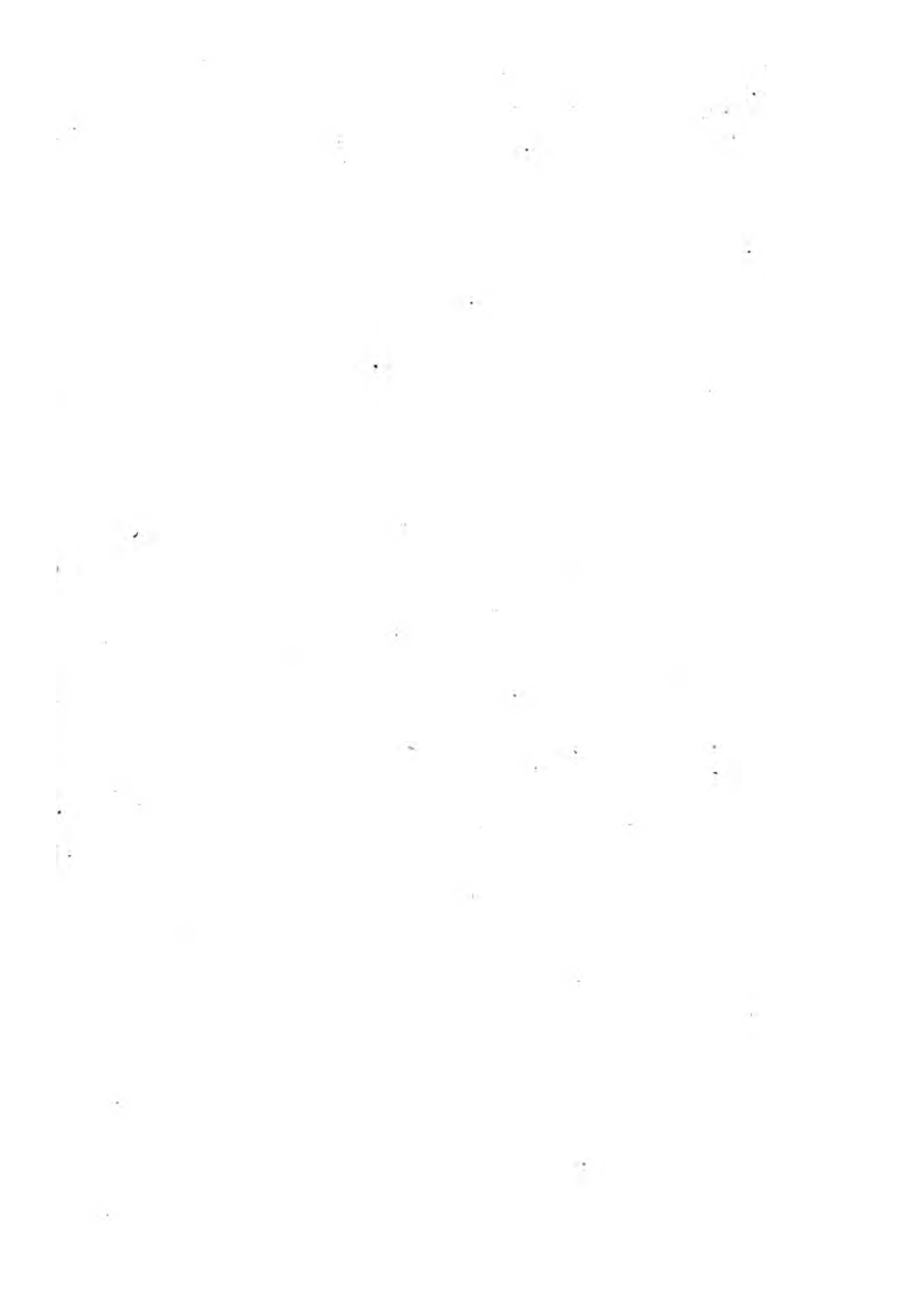


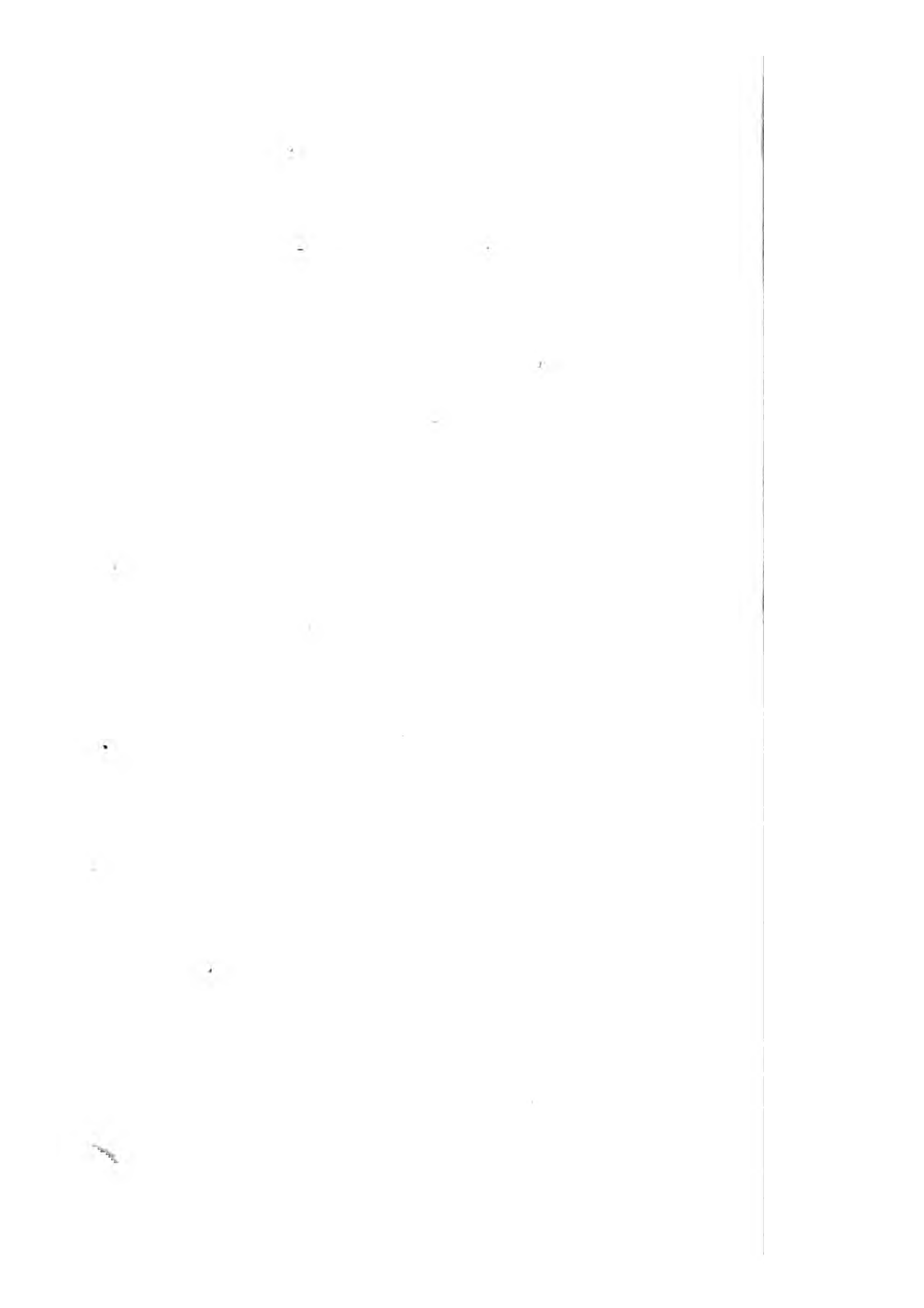
Pythagoras

8.10.91

[VOLT]

511049





Letter No (100.12.5)

23.10.91



